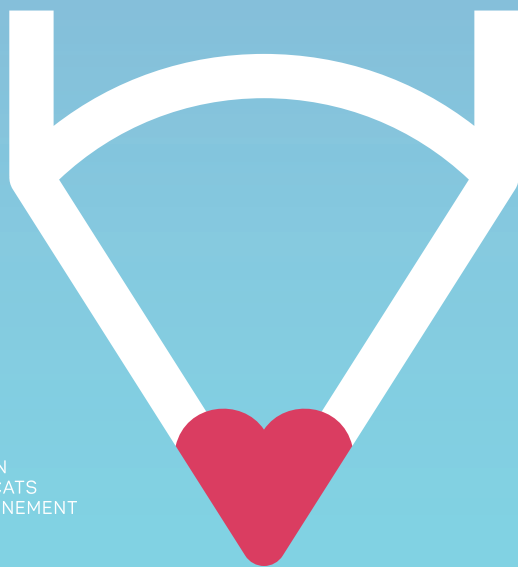




MA PLUS BELLE HISTOIRE

2017-2018

MARS 2018



Les secondes deviennent des minutes, les minutes des heures, les heures des jours, et les jours des années, mais cette journée m'a paru toute une éternité.

**À LA MÉMOIRE DE L'UNE DE NOUS,
PARTIE TROP VITE, p. 18**

Marie-Soleil Gobeil, 1^{er} cycle

Nous sommes ce que nous sommes
Personne
Même pas cet homme
Même pas cette femme
Ne peut changer ce que nous sommes

MA VIE ENTRE PARENTHÈSES, p. 39

Élève de 2^e cycle

Malgré les décombres des bâtiments et les troncs câlinés des vieux chênes, il était toujours pointé vers l'horizon. Ce qu'il y a de fascinant dans les vieux objets, c'est que la vie passe, se transforme et évolue. Et eux sont à jamais des témoins muets du temps qui passe.

LE VIEUX CANON, p. 50

Mario Cloutier, Alphabétisation

[...] tu demeures toujours magnifique, majestueux et robuste. Tu es mon arbre de vie. Depuis longtemps, je ne peux plus faire le tour de ton tronc. Toutefois, je peux encore t'enlacer avec mes bras. Nous vieillissons ensemble comme un vieux couple [...]

UN ÉRABLE REMARQUABLE, p. 77

Nicole Hamel, Intégration sociale

Piégé dans ma forteresse de solitude, mes yeux se posent sur l'arbre de ma vie, et chacune des feuilles qui en tombent porte ton prénom. Ton prénom, qui était, demeure et restera à jamais mon armure et mon talisman.

CETTE LETTRE..., p. 93

Élève de 2^e cycle

Chaque jour, Ariane s'attachait à ce lieu. Elle tombait amoureuse de nouveau. Pas d'un autre homme, mais de l'automne. Cette saison ne laissait personne indifférent : elle captait les regards et envahissait les cœurs.

AVENTURE AU PAYS DES ÉRABLES, p. 112

Hanan Abdelhedi, Francisation

En moi, il y a et aura toujours la Peur. [...] C'est l'encre avec laquelle j'ai écrit les pages de ma jeunesse, la compagne de mes nuits sans repos. Je voyais le monde à travers elle, comme des lunettes fumées assombrissant les couleurs, alors que je craignais la lumière du soleil.

LA PEUR, p. 122

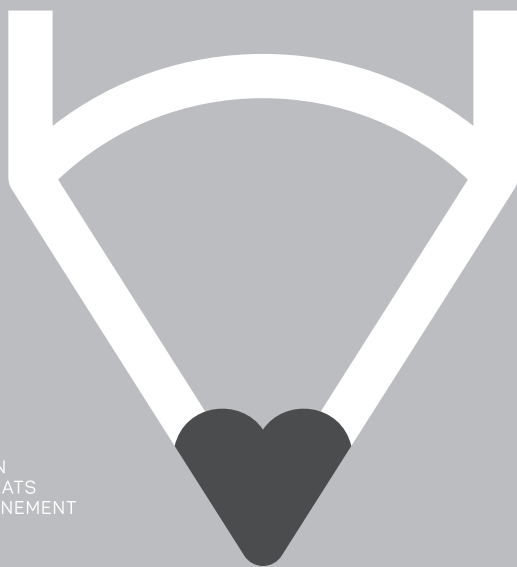
Émy Laramée, 2^e cycle



MA PLUS BELLE HISTOIRE

2017-2018

MARS 2018



COORDINATION DU PROJET

Frédéric Maltais

COMITÉ DE SÉLECTION

Nil Ataogul, Christiane Beaulieu, Valérie Beaulieu, Nathalie-Patricia Bélanger, Geneviève Caron, Danielle Casavant, Nathalie Dion, Renald Dion, Denise Doré, Martine Gagnon, Chantal Gariépy, Sylvie Germain, Steve Gingras, Guylaine Guèvremont, Fanny Lamache, Éric Laroche, Alec Larose, Martine Lauzon, Sylvie Lemieux, Dominic Provost, Marie-Eve Quirion, Joëlle Rivet-Sabourin, Mélanie Ruel, Marie-Hélène Samson, Mélissa Savard, Richard St-Gelais, Sylvie Théberge, Elaine Thibodeau, Jean-François Touzin, Isabelle Tremblay et Cindy Turcotte, **avec des remerciements particuliers** à Annie-Claude Lachance, Frédéric Maltais et Sonya Maltais ainsi qu'à l'équipe de volontaires de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) qui s'y sont investis sous la coordination dynamique de Jacques Boucher : Claire Bélanger, Réjean Benoit, Louise Bergeron, Édith Blais, Estelle Boivin, Gilles Duchesne, Marguerite Dufour, Lucie Dumais, Claire Ennis, Daniel Gagné, Magelline Gagnon, Andrée Gosselin, Claire Guay, Denise Lachance, Jacqueline Lachance, Danielle Lacoursière, Roberte Lefrançois, Marcelle Létourneau, Louis-Marie Pichette, Danielle Rondeau, Ghislaine Spénard, Denise Turcotte-Gauthier et Gisèle Turcotte.

SECRETARIAT

Sylvie Germain, Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance, Sonya Maltais, Marie-Hélène Samson et Mélissa Savard

RÉVISION LINGUISTIQUE

Martine Lauzon

MOT DE L'ÉQUIPE

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur un peu plus de 500... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.

DÉJÀ QUINZE ANS!



Déjà quinze ans que des adultes en formation de partout au Québec, qui ont en commun de croire en l'importance de l'éducation, nous offrent chaque printemps un nouveau recueil de *Ma plus belle histoire*.

À chacune de ces quinze éditions, ces élèves adultes ont su nous surprendre, nous faire réfléchir, nous émouvoir. Ils ont su nous faire rire et pleurer. Toutes ces émotions, ils nous les ont fait vivre grâce à leur talent, à leur persévérance et à leur profond désir de devenir meilleurs. Quand on s'accroche à l'école ou que l'on y retourne après en avoir été éloigné par les circonstances de la vie, on démontre beaucoup de courage. On démontre aussi que l'espoir d'une vie meilleure passe souvent par l'éducation.

Ma plus belle histoire, c'est la célébration de cet espoir, de ces efforts. C'est aussi la célébration de l'important travail accompli par les enseignantes et enseignants qui accompagnent quotidiennement ces adultes dans les salles de classe aux quatre coins de la province.

À tous ceux et celles qui ont participé à la quinzième édition de notre populaire concours d'écriture, félicitations! Que votre texte ait été sélectionné ou non, vous avez de quoi être fiers. Vous vous êtes rendus au bout d'un exercice qui n'est pas banal : celui de la création, de l'écriture. Nous souhaitons de tout cœur que ce premier succès soit un tremplin vers d'autres réussites, plus grandes encore, que votre travail et votre talent auront rendues possibles!

Bonne lecture!

La présidente de la
Fédération des syndicats
de l'enseignement
(FSE-CSQ),

Josée Scalabrini
Josée Scalabrini

La présidente de la Centrale
des syndicats du Québec
(CSQ),

Louise Chabot
Louise Chabot



La présidente de
l'Association des retraitées
et retraités de l'éducation
et des autres services
publics du Québec
(AREQ-CSQ),

Lise Lapointe

Lise Lapointe

L'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) est heureuse de contribuer à la quinzième édition du concours d'écriture *Ma plus belle histoire*.

Depuis de nombreuses années, l'AREQ participe activement à ce projet par l'entremise de ses bénévoles et de son personnel. Ce concours s'inscrit à merveille dans notre plan d'action, dont un volet consiste à appuyer des organismes et des initiatives visant à promouvoir la persévérance scolaire. Il rejoint également notre engagement en faveur de la solidarité intergénérationnelle.

C'est avec beaucoup d'émotion et d'admiration que nos membres font la lecture des textes soumis par les étudiantes et les étudiants en formation des adultes. Ils y découvrent de beaux récits de vie et des témoignages touchants, parfois bouleversants. Nous désirons d'ailleurs souligner la persévérance et le goût du partage exprimés par l'ensemble des participantes et participants au concours.

Au nom des membres de l'AREQ, je tiens à féliciter chaleureusement les récipiendaires des prix décernés par la FSE-CSQ.

Enfin, je veux remercier le personnel de l'éducation des adultes, qui travaille dans des conditions souvent difficiles, et qui fait preuve d'une grande générosité envers ses étudiantes et étudiants.



C'EST BIEN POUR DIRE...

Pour ce qui est de répandre la bonne nouvelle en français, c'est *Ma plus belle histoire* qui gagne le concours depuis maintenant 15 ans ! Grande joie et fierté m'envahissent ! Bénévoles, participantes et participants, bravo ! Visionnaires et supporters, merci de tenir bon !

Comment aider la cause de notre langue française ? En l'aimant, tout simplement. Comme vous le faites déjà ! En la montrant dans ses beaux atours ! Cessons de parler de débâcle linguistique, de taux d'analphabétisme désolant, d'illettrisme chronique au pays. Une Amérique française, il y en a une ; invitons le monde à en découvrir les richesses !

Apprendre une langue et ses mots pour pouvoir mieux se débrouiller dans la vie, pouvoir dire tout haut ces mots qui parlent pour le bien commun. C'est plus important encore il me semble en cette ère où les fausses nouvelles bousculent les vraies. Où tout va si vite que les saisons n'ont plus le temps de s'installer comme il faut. Où les changements climatiques provoquent feux de forêt et froids dans le dos. Acquérir ce pouvoir de dire tout haut les mots qui parlent pour la bonne entente et le mieux-être. Contribuer à faire du sens dans un monde qui paraît souvent sens dessus dessous...

Je me prépare par exemple ces jours-ci à aller au prochain conseil municipal de mon patelin pour dire combien cela m'attriste de voir la municipalité laisser les développeurs — et les citoyennes et citoyens ! — couper les arbres à tout bout de champ et même... en plein milieu !

Un saule pleureur magnifique, vieux et solide, trônait aux abords du fleuve près d'où j'habite. Ses longues branches tombantes d'un jaune doré illuminaient la plage au coucher du soleil. Il a été coupé l'été dernier. Une semaine de scie mécanique pour en venir à bout ! Des pins centenaires sont abattus par dizaines pour faire place à des bancs en plastique. Là un boisé historique est menacé parce qu'il nuit au développement commercial du coin. Il y a loin de la coupe aux lèvres, jamais loin de la coupe à blanc. Bizarrement.

Faudra bien leur dire. L'objectif ici devient le « pouvoir dire », celui qui vient en prime avec le « pouvoir lire » et le « pouvoir écrire » : tel est l'ultime plaisir ! Surpassé uniquement par celui du « pouvoir chanter » quant à moi ! Je travaille là-dessus comme vous !

Alors encore bravo pour ce que vous faites, tout en sachant que le travail n'est jamais terminé, qu'il est laissé là pour que quelqu'un le reprenne... Ça mérite des applaudissements, une ovation debout, rien de moins !

Jici Lauzon



David Goudreault
Président d'honneur
du jury

QUELQUE PART ENTRE DES TROUS

Quelque part entre
les trous de mémoire

Et les bancs d'école...

Quand j'étais enfant,
j'avais tellement
envie d'enfin

Sacrer mon camp

Pourtant maintenant
j'y passe tant de temps

À partager quelques
poèmes et donner
plein d'ateliers

De la Normandie
à Ivujivik

En passant par
North Hatley

La voix de la relève
s'élève

T'es mieux de bien
t'atteler

Moi je m'acharne à te les
ouvrir à leur propre talent

Au poème latent

À tout ce qui attend

De se cracher, se vomir

Se chuchoter, se pleurer
ou se dire

Et ça donne du sens
à ma vie à mes envies
de changer

Le monde et le mal
de place combattre
la force d'ineptie

Abatte l'inertie
Pour ériger un palace

Sur les ruines
du cynisme.

Amène ton air gris

Je m'éclaire
aux souvenirs ;

J'ai vu... des profs pleurer

Des gothiques sourire

Des petits clowns
s'ouvrir

J'ai vu... des prisonniers
se libérer

Avoir la chienne,
mais la dompter

J'ai vu... des déficients
aller jusqu'au bout de
leurs idées

Et des bègues
apprivoiser la parole...

J'ai vu... la déclaration
d'amour d'un ti-cul
au grand cœur

Pis un jeune gai faire
son coming out malgré
la peur

Sortir du placard
en direct

Et claquer la porte
du poème dans face
des connards
J'ai vu du vrai, du cru,
du vécu
Du William, du Farid,
du Mamadou, du Claudia
J'ai vu du génie
s'extirper de la gêne
Et des géants
m'accompagner
sur scène
J'ai vu... Elyjah
Sublimier ses cancers
Pour atteindre le public
et me voler le concert
J'ai lu... l'avenir dans
ma boule de micro
J'ai su... que dans le
partage on n'en donne
jamais trop
J'ai cru... qu'on se
pardonne si on reste vrai
même quand le doute
sonne faux
Et quand la cloche
résonne, je n'ai rien
entendu... que de l'écho
Trop absorbé par
les lumières de l'écoute
La paix enragée
du poème et la prose
du courage

Je ne veux pas idéaliser
J'ai pas les yeux bouchés
Je suis le premier
à réaliser
Que ce monde déborde
de bouchers
Dès qu'on se met
les tripes sur la table
Sont prêt à charcuter
Tout ce qui est vulnérable
Peut-être pour ça
Que je suis végé...
J'ai vu assez de violence
Saturé, je peux
m'en passer
Mais je sais lire entre
les lignes et les silences
Je communie
à l'unique auprès
de ceux qui écoutent
Goûte des moments
de grâce
Grâce au kid timide
en avant
Seul avec ses mots
devant toute la classe
Comme il est doux,
à travers les brutes

De voir la classe qui
Anime l'animal humain
lorsqu'il s'accueille
et cueille une vérité,
un soupir
Un fragment de sens
Ou un éclat de rire
Dans ces instants,
presque rien
Ces enracinements
où on va loin pour
mieux revenir.
Aller à soi, et se devenir
Vous le devinez
Je pourrais finir ici
Et juste dire merci...
Merci ? Mets-en
Mais si je veux être juste
Et rendre ce que j'ai pris
Ce que j'ai appris
En cours de route
Je vais la reprendre
Peu importe la prison,
la salle ou l'école
Et tendre le stylo,
le papier et le micro
Mais surtout,
encore et encore,
tendre l'oreille.

LES
BANCS
D'ÉCOLE

LE PRIX COUP DE POUCE

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE DE FORMATION PROFESSIONNELLE (CS DE SOREL-TRACY), À SOREL-TRACY, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT DU BAS-RICHELIEU

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE SAINTE-THÉRÈSE (CS DES CHÊNES), À DRUMMONDVILLE, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT DE LA RÉGION DE DRUMMONDVILLE

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE L'IMPACT (CS PIERRE-NEVEU), À RIVIÈRE-ROUGE, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DU PERSONNEL DE L'ENSEIGNEMENT DES HAUTES-RIVIÈRES

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE DE FORMATION DES MASKOUTAINS (CS DE SAINT-HYACINTHE), À SAINT-HYACINTHE, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT VAL-MASKA

Votre engagement, gage du succès de ce concours, est une véritable source d'inspiration.

Au nom de tous vos pairs, enseignantes et enseignants, félicitations !

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, insertion socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, des formulaires et des anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour*, *Ma plus belle histoire... d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc.

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;

- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, des photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et dans les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

REMER- CIEMENTS

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :

SSQ *Groupe financier*

Les valeurs à la bonne place

Les protections
RésAut 
Centrale des syndicats
du Québec
Assurances auto, habitation et entreprise

 **Desjardins**
Caisse de l'Éducation

 **Druide**


Les libraires

Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



SOM- MAIRE

- 14 **SANS PUDEUR**
Élève de 2^e cycle
- 16 **À TOI,
MON PETIT LOGAN**
Sabrina Chamberland
- 18 **À LA MÉMOIRE
DE L'UNE DE NOUS,
PARTIE TROP VITE**
Marie-Soleil Gobeil
- 20 **J'AI GUÉRI MON ÂME**
Jessica Gignac
- 23 **HIER, C'ÉTAIT HIER,
AUJOURD'HUI, C'EST
AUJOURD'HUI ET
DEMAIN, SERA DEMAIN**
Steve Villeneuve
- 25 **UNE ÉPREUVE DE VIE**
Alexandra Messier
- 26 **QUAND L'AMOUR
TE BLESSE**
Pascale Vézina
- 29 **CORDON DE ROSES**
Carmelle Dufour
- 31 **5 ANNÉES**
Rachel Rancourt
- 33 **LES JOURS DE PLUIE
APPORTENT LA VAGUE**
Xavier St-Gelais
- 36 **PARASITES**
Katrina Lessard
- 39 **MA VIE ENTRE
PARENTHÈSES**
Élève de 2^e cycle
- 43 **LA RANDONNÉE**
Élève de 2^e cycle
- 45 **LA VIE EST UN COMBAT**
Christophe Deoutar
- 48 **LE SAVOIR DU POUVOIR
DE LA POLITIQUE !**
Thierno Bocar Dieng
- 50 **LE VIEUX CANON**
Mario Cloutier
- 51 **MON VILLAGE**
José Narciso
Benalcazar Q.
- 53 **UN BEAU-PÈRE
OU UN VIOLEUR ?**
Bianka Girard
- 56 **DEUX MOMENTS
DIFFÉRENTS**
Massil Djemai
- 59 **FAMILLE JE TE HAIS**
Marie Alexandre
- 62 **J'AVANCE SANS TOI**
Chantal Gadbois
- 64 **TRANCHE DE VIE
EN RÉ MIN**
Élève de 2^e cycle
- 66 **MA VIE EST UN COMBAT**
Kim Desormiers

- 69 **UN RENDEZ-VOUS TROUBLANT**
Benoît Rousseau
- 71 **ANALOGIE**
Élève de 2^e cycle
- 73 **EN ABÎME**
Élève en
intégration sociale
- 77 **UN ÉRABLE REMARQUABLE**
Nicole Hamel
- 80 **DISCOURS AUX COULEURS DE L'ARC-EN-CIEL**
Annie Gervais
- 81 **UN SÉJOUR EN AFRIQUE**
Réjeanne Gagnon
- 84 **LA PATINEUSE**
Régis Crousset
- 86 **NÉE DE PARENTS SOURDS**
Lise De Grâce
- 89 **UN AMOUR INCONDITIONNEL**
Nathalie Vézina
- 91 **UN DON POUR LA VIE**
Linda Tremblay
- 93 **CETTE LETTRE...**
Élève de 2^e cycle
- 95 **L'EVEREST, RÊVE D'UNE VIE**
Benoît Gagnon
- 98 **POUR SAUVER DES VIES**
Byanka Belisle
- 100 **LA DERNIÈRE HISTOIRE**
Jenny Paquet
- 102 **L'AMOUR REND MALADE**
Jake D'Errico
- 104 **MA PAIX INTÉRIEURE**
Bianka Lemay
- 107 **VOL AU-DESSUS DE LA VIE**
Élève de 2^e cycle
- 110 **LE RÉVEIL**
Ana Carolina Tavares
Bezerra Mendes
- 112 **AVENTURE AU PAYS DES ÉRABLES**
Hanan Abdelhedi
- 116 **UNE VIE POUR Y PENSER**
Sophier Grenier
- 118 **LA GUERRE EN SYRIE**
Hadil Ghanoum
- 120 **MA VIE, MON COMBAT**
Jessie St-Amour
- 122 **LA PEUR**
Émy Laramée
- 124 **UN HOMME FORMIDABLE !**
Kim Larocque
Bourgeois
- 126 **TON DÉPART**
Marie-Josée Dubé
- 129 **TCHOUTCHOU, LE PETIT TRAIN QUI EN PRENAIT TROP**
Caroline Larouche
- 132 **L'ADULTE À L'ÉCOLE**
Stéphanie
Corriveau-Yvon

N.B. : Les textes ont bénéficié d'une révision linguistique respectant au mieux les choix de forme des auteures et auteurs.

SANS PUDEUR

Elle était étendue nue sur un sofa et les curieux défilait un à un en l'admirant. Sans aucune pudeur, elle dévoilait ses charmes et les courbes de son corps miroitaient sous l'éclairage douxereux. Elle était là, jour après jour, fidèle au rendez-vous. Son seul vêtement était un petit foulard blanc agrémenté de petits imprimés de roses rouges qu'elle utilisait pour retenir ses longs cheveux châains. Ce dernier s'agençait merveilleusement bien avec les teintes du canapé. Quelques bijoux, plutôt sobres, finissaient d'agrémenter la vision qui s'offrait à ces voyeurs de tous âges et toutes classes. Jamais elle n'aurait imaginé devenir le point d'attraction de tant de gens et surtout pas dévêtu de cette façon.

La première fois qu'elle avait divulgué sa nudité avait été bien plus à cause de son penchant envers le jeune homme que pour le salaire qu'elle avait perçu. Elle l'avait connu lorsqu'elle était encore étudiante à l'université des beaux-arts. Virtuose du piano aussi bien que du violoncelle, elle maîtrisait presque tous les instruments de musique. Son intérêt général pour les arts l'avait emmenée à s'inscrire dans plusieurs autres disciplines dont certaines qu'elle partageait avec lui. Tout comme elle, il était au tout début de la vingtaine. Pendant la première moitié de la session automnale, ils s'étaient contentés de se regarder du coin de l'œil sans oser se parler. Enfant unique, il était issu d'une famille très à l'aise qui possédait une grande usine depuis quelques générations. Contrairement à lui, elle venait d'une famille modeste et nombreuse. Son père travaillait au fond d'une mine à la sueur de son front et peinait à payer toutes les factures ainsi que l'éducation de ses enfants.

En quête d'un revenu lui permettant d'alléger le fardeau financier de son père, elle avait vu l'offre d'emploi affichée sur le babillard de l'université et avait hésité plusieurs semaines avant de finalement y répondre. La curiosité l'avait emportée sur sa pudeur ainsi que son éducation prude qu'elle avait reçue dans sa tendre enfance. Elle fut estomaquée lorsqu'elle réalisa que l'émetteur de l'offre était le jeune homme qu'elle reluquait depuis peu, pendant ses cours. Tout aussi surpris qu'elle, en la voyant sur le pas de la porte de son appartement, il la fit entrer et lui expliqua ce qu'il attendait d'elle ainsi que la rétribution à laquelle elle avait droit. À la suite de son acceptation, il lui offrit une consommation alcoolisée lui assurant que, selon son expérience, cette dernière l'aiderait à faire le pas pour la première fois. Quelques instants plus tard, les joues rosies par l'alcool, elle se déshabilla pendant qu'il se préparait de son côté. À cause de l'intérêt qu'il lui portait, il avait ressenti une certaine gêne également, en voyant la jeune femme nue, debout devant lui, attendant ses directives. Il l'avait finalement guidée de façon professionnelle pour qu'elle prenne une posture mettant sa beauté en évidence et se mit au travail.

Il l'avait immortalisée et, aujourd'hui, après tant d'années, elle attirait toujours autant de visiteurs grâce à ses charmes. Prisonnière de sa toile et immobile jour après jour dans son cadre, elle faisait toujours la fierté du conservateur, responsable du musée, même si elle était nue et sans pudeur.

Élève de 2^e cycle

Centres de formation générale des adultes, CS Pierre-Neveu

Enseignante : Nicole Rouleau, Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

À TOI, MON PETIT LOGAN

Notre histoire a commencé il y a presque trois ans déjà. Le 3 février 2015, c'est la journée où tu es né. Je me souviendrai toujours de ce moment quand le docteur t'a déposé sur mon ventre. Tu étais si petit, si parfait. À ce moment-là, j'ai compris ce qu'était le véritable amour, l'amour inconditionnel.

Puis, les jours ont passé. La première année avec toi est passée beaucoup trop vite. Tu étais un bébé parfait, pas difficile, toujours souriant. Pendant que les autres mamans près de moi se plaignaient qu'elles étaient fatiguées, car leur bébé ne jurait que par leurs bras, eh bien toi, tu n'étais pas aussi bien, en fait, toi, ton endroit préféré, c'était dans ta balançoire. Tu ne semblais jamais bien dans mes bras. Tu as commencé à marcher, puis à grimper partout, un vrai petit singe. Par contre, ton comportement détonnait encore de celui des autres enfants de ton âge. Tu avais tes petites manières bien à toi. Tu détestais mes caresses et encore plus celles des autres. Donc, j'ai décidé d'aller voir un spécialiste avec toi. Après quelques mois d'attente, le verdict est tombé : toi, mon petit bébé parfait, tu es artiste.

J'ai besoin de t'écrire même si je sais que je ne te donnerai jamais cette lettre. Parce que tu n'as pas besoin de savoir combien mon cœur de maman peut être triste parfois. Je sais bien que je ne devrais pas avoir de peine parce que je suis comblée avec toi, si parfait à mes yeux. Mais c'est plus fort que moi, je pense à notre futur, à ton futur.

Tu as maintenant deux ans et demi, et c'est incroyable comme tu es intelligent. Tu me surprends toujours. Tu as toujours été indépendant, dans ton petit monde à toi. Ça fait mon affaire quand je suis occupée, mais bien souvent, ça me fait mal. J'aimerais tellement ça que tu aies besoin de moi pour jouer !

Tu ne parles pas encore, ben non ! même pas « maman »... En fait, oui, tu parles, mais dans ta langue à toi, et j'aimerais vraiment ça le comprendre, ce langage-là. Mais j'ai appris à te connaître et, maintenant, on réussit à se comprendre sans même devoir utiliser des mots. L'autre jour, la question est venue pour ton père et moi : « Et si tu ne parlais jamais ? Si toi, notre petit homme, tu étais non verbal ? » Mon cœur se brise juste à l'idée d'y penser. Je ne veux pas imaginer que jamais tu ne diras « maman » ou même « je t'aime ». Je sais bien que tu n'as pas besoin de dire des mots pour ça. Que, quand tu viens t'asseoir à côté de moi sur le sofa et que tu appuies ta tête sur moi, ça veut dire « je t'aime ». C'est juste à moi que tu fais ça. Je suis la seule que tu laisses entrer dans ton petit monde. Avec toi, je me sens unique, je me sens chanceuse.

Chaque jour, je remercie la vie de m'avoir donné la chance d'être ta maman. Tu as changé ma vie, tu lui as donné un sens. Je t'aime comme ce n'est même pas possible d'aimer quelqu'un et, pour toutes ces raisons, tu es ma plus belle histoire.

Sabrina Chamberland
1^{er} cycle

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignante :
Nancy Béland,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

À LA MÉMOIRE DE L'UNE DE NOUS, PARTIE TROP VITE

Les mots ne sont pas assez descriptibles pour exprimer comment ton départ nous a terriblement bouleversés. Ces quelques mots pour toi, j'espère sincèrement que tu les entendras. Les paroles s'envolent, mais les écrits restent.

Le temps ne se contrôle pas, ne s'arrête pas et ne recule pas. J'ai ce sentiment d'impuissance, j'aimerais tant défaire toutes ces barrières qui m'empêchent de traverser vers l'au-delà pour te dire à quel point tu as été si appréciée et aimée.

Une poussière dans l'œil qui ne pourra disparaître.
Cette lueur qui nous éblouira pour l'éternité.

Je suis en peine et je sens mon cœur coincé.
Je ne t'ai pas assez parlé.
Je veux me rappeler de toi et je ne veux jamais t'oublier.

Tout ton toi va nous manquer, Patricia, et pas juste un peu ! Nous t'aimons tous. Tu étais une personne neutre dans tous les cas, tu restais fidèle à toi-même. Je vais toujours me souvenir de toi comme d'une personne attentionnée, franche, généreuse dans ses paroles, drôle, attachante, travaillante, mais surtout bienveillante envers ses proches.

La vie t'a enlevée à nous et je suis en colère ! Elle n'avait pas le droit de faire ça, surtout que tu étais rendue au bout de ton cheminement scolaire et que ton projet professionnel était sur le point de voir le jour !

Je souhaite de toute mon âme que tu sois en paix.
Où que tu te trouves, veille sur chacun d'entre nous.

Donne-nous la force de passer au travers. Je me sens faible, sans courage, sans espoir, comprends que je ne pourrai plus jamais te voir.

Parler, discuter, rigoler, tout ça, c'est terminé.
En pensée, je vais continuer de croire que tu es à mes côtés.
Me souvenir de toi, ça ne restera que de bons moments !

Une étincelle s'est éteinte en moi.
En ce jour sombre,
Qui a eu l'effet d'une bombe.

Un jour pas comme les autres, car une des nôtres nous a quittés pour un monde meilleur rempli de paix, d'amour, de joie et de sensibilité. Ce monde ne ressemble en rien à ce qui se passe sur terre : guerre, colère, trahison, peur, angoisse et douleur.

On vit dans l'ignorance.
On cherche l'appartenance.
On en oublie la vraie vie.

Les secondes deviennent des minutes, les minutes des heures, les heures des jours, et les jours des années, mais cette journée m'a paru toute une éternité.

Tu as été un modèle et un exemple à suivre, tu avais de la détermination, énormément de volonté et beaucoup de persévérance. Merci à toi pour toutes ces fois où tu savais quoi nous dire lorsque nous avons besoin de conseils.

Tant de choses à te dire,
Mais comment y parvenir ?
Je continuerai de discuter avec toi,
Mais pas de vive voix.

Tu es partie, adieu.
Mes yeux te chercheront dans les cieux.
Pour toujours tu resteras dans nos cœurs.
Aide-nous à ce que la joie demeure.
La vie a décidé de ton départ et, maintenant,
on doit te dire au revoir.

Marie-Soleil Gobeil
1^{er} cycle

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignante :
Nancy Béland,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

J'AI GUÉRI MON ÂME ON DEVIENT QUI L'ON DÉCIDE D'ÊTRE

Je vais vous raconter le jour où tout s'est arrêté pour moi et où j'ai visité un endroit sombre et froid.

Tout a commencé un matin, je me suis réveillée tout à l'envers, mon cœur battait à cent mille à l'heure, ma gorge me serrait comme si elle était dans un étau, j'avais le souffle court. Je me suis levée de mon lit, je me sentais tout étourdie, je n'avais aucune énergie. Je me demandais ce qui se passait, une peur m'habitait. Incapable de penser clairement, paralysée par la peur, je ne pouvais plus sortir de mon lit.

Au bout de sept jours, je me suis rendue à la clinique. J'ai rencontré un médecin. J'ai expliqué du mieux que je pouvais comment je me sentais, mais c'est dur d'expliquer quelque chose que nous-mêmes ne comprenons pas. Il m'a diagnostiqué une dépression et de l'anxiété généralisée. Je me suis dit : « Moi, en dépression et pleine d'anxiété ? Voyons ! C'est pas moi, ça ! » Les battements rapides de mon cœur, le souffle court ainsi que la gorge qui serrait étaient dus à l'angoisse, chose que je n'avais jamais connue. C'était le début de ma descente aux enfers.

Le médecin m'a prescrit des médicaments pour ma dépression et l'anxiété, je n'ai pas été capable de les prendre. C'est cette peur qui m'habitait qui avait pris le contrôle total de moi, la même qui m'empêchait de sortir de chez moi. Je ne pouvais même plus aller au dépanneur du coin, où j'allais chaque jour. Toutes les choses que j'aimais, je pouvais faire une croix dessus.

Chaque jour qui passait, je me perdais de plus en plus, je ne me reconnaissais plus. Je changeais beaucoup de l'intérieur comme de l'extérieur, j'avais pris beaucoup de poids, je ne prenais plus soin de moi, je n'arrivais plus à me regarder dans un miroir, je détestais la personne que j'étais en train

de devenir. Elle n'avait rien à voir avec l'autre que j'étais avant : une fille souriante, fonceuse, toujours prête à tout et bien dans sa peau. On m'avait enlevé tout ça.

J'étais seule avec le peu de moi qui restait. Si vous saviez le nombre de fois où j'ai prié Dieu et tous ceux qui étaient censés veiller sur moi là-haut de me donner la force de continuer, ou bien de venir me chercher. Je voulais retrouver celle que j'étais, j'ai supplié que cette souffrance cesse, mais ça n'a que continué. Qu'est-ce que j'avais fait pour mériter ça ?

Ça a été comme ça pendant plusieurs années, plusieurs années à être prisonnière de mes peurs et de mes démons. Toutes ces petites peurs me dictaient ce que je devais faire ou ne pas faire. Je m'étais créé un monde dans lequel j'étais seule dans la noirceur. J'avais une énorme peur et j'avais tellement mal, ça me rongait de l'intérieur.

Un jour, tout s'est éteint, j'en avais assez. J'ai décidé de rendre les armes et de mettre fin à cette souffrance, c'était rendu de la torture. Je rêvais de m'échapper de ma prison, d'être libérée et enfin en paix. Mais, peu de temps après, ma grand-mère est tombée malade. Elle n'était plus apte à s'occuper d'elle. Pas question de la laisser tomber, j'ai donc décidé de me battre pour elle.

De jour en jour, elle dépérissait. J'ai tout donné pour qu'elle ait la plus belle fin de vie. Le jour que je craignais le plus est arrivé. Ma mémé, elle que j'aimais tant, qui me donnait la force et la raison de continuer, m'a quittée. C'était comme si on m'avait arraché le cœur.

À ce moment-là, je devais continuer de me battre, pour que ma grand-mère soit fière de moi. C'était dur, car il me manquait une partie de moi, mais je la sentais près de moi.

Je me suis sortie de la vie qui m'avait menée là. J'ai dû laisser plusieurs personnes et choses derrière moi pour pouvoir avancer. J'ai tout donné ce que j'avais et peu à peu je retrouvais mon ancienne moi. J'ai dû me battre comme une guerrière, chaque jour était un combat. J'ai perdu tout le poids que j'avais gagné, 70 livres. J'ai réussi à me regarder dans le miroir et à m'aimer de plus en plus.

Jessica Gignac
1^{er} cycle

Centre La Relance
(Saint-Jean-sur-
Richelieu), CS des
Hautes-Rivières

Enseignante :
Sabine Gervais,
Syndicat de
l'enseignement
du Haut-Richelieu

Dernièrement, ce que j'avais combattu m'a retrouvée. J'ai vécu des choses difficiles et douloureuses. Les idées noires contre lesquelles j'avais tant lutté sont revenues. Je me suis retrouvée seule face à moi-même, avec une douleur intolérable. Un grand sentiment de vide s'est installé en moi. Des personnes à qui je tenais m'ont laissée. Cette fois-ci, je suis tombée très bas, j'ai perdu beaucoup et je me suis perdue.

Encore une fois, je me suis demandé : « Mais, qu'est-ce que j'ai fait ? » Mais la vraie question depuis le début était : « Qu'est-ce que je n'avais pas fait ? » J'ai attendu si longtemps que ma vie change alors que c'était elle qui attendait que je change. Je devais faire des choses que je n'avais jamais faites pour m'en sortir une fois pour toutes.

Aujourd'hui, je vais à l'école, je prends de la médication pour l'anxiété, j'ai été chercher de l'aide professionnelle, je vais chercher tous les outils que je peux.

Chaque jour est un défi, je le vois comme ça maintenant. Chaque effort va me mener vers la victoire. Maintenant, je vis au lieu de survivre. Je transforme mes souffrances en force.

Je vais continuer à me battre contre cette maladie qui paraît invisible aux yeux de certaines personnes. Ça fait sept ans que je me bats, mais aujourd'hui j'ai pris le dessus.

Quand je regarde mon passé, je vois des souffrances, des erreurs commises, mais quand je vois mon reflet dans le miroir, je vois de la force, de la fierté, de l'amour, du courage et surtout des leçons apprises. Mes épreuves n'étaient pas destinées à me briser, mais à me rendre plus forte. La personne que je suis devenue est le résultat de ce que j'ai traversé.

J'ai trouvé l'endroit à l'intérieur de moi où tout est possible et je resterai à cet endroit pour toujours.

« HIER, C'ÉTAIT HIER, AUJOURD'HUI, C'EST AUJOURD'HUI ET DEMAIN, SERA DEMAIN »

Salut Caro,

J'ai décidé de prendre le temps de t'écrire, car je n'ai pas le courage de te le dire de vive voix. Je suis attristé et ressens une profonde amertume face à l'intimidation et les moqueries que les camarades de classe te font subir. J'ai été témoin à quelques reprises des gestes moqueurs par rapport à ton physique et ce n'est pas acceptable. Malheureusement, j'ai honte puisque je n'ai pas pris la peine de te défendre dans ces moments-là, alors que tu comptais sur mon appui. J'espère que tu sauras me pardonner. J'avais peur, à mon tour, d'être victime et d'en parler. Comprends-tu pourquoi je ne t'ai pas défendue ? La prochaine fois je ne laisserai plus personne t'intimider et je le dénoncerai ! Je tiens beaucoup à ce que tu aies une meilleure vie, que tu sois heureuse, que tu t'épanouisses, que tu trouves la force d'affronter tes camarades. Ainsi, tu pourras leur prouver que tu es véritablement une bonne personne avec des valeurs formidables. Un jour, ils reconnaîtront tes vraies forces, crois-moi !

Je comprends maintenant pourquoi tu t'isoles, que tu vis des troubles d'anxiété, que tu manques souvent des cours et que ta motivation n'est plus là. J'aimerais te faire quelques suggestions qui pourront t'aider à réussir ton projet académique. Il y a des ressources qui sont offertes à ton école en tout temps. Pour tes difficultés dans tes matières d'apprentissage, tu peux avoir recours à un intervenant social qui peut te conseiller, t'aider à te faire confiance et te suggérer des outils qui te seront utiles pour mieux comprendre et apprendre plus facilement. Il pourrait rencontrer tes

Steve Villeneuve
1^{er} cycle

CEA L'Odyssée
(Bonaventure),
CS René-Lévesque

Enseignante :
Carole Nadeau,
Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est
du Québec

professeurs en ta présence pour qu'ils puissent mieux t'encadrer dans tes difficultés d'apprentissage. Avec cette clé en main, tu sauras vaincre le négatif par la force et la persévérance de réussir. Ainsi, tu pourras te rendre jusqu'au bout de ton cheminement académique et continuer tes rêves!

Dernièrement, tu m'as confié que tu avais un gros nuage noir qui planait au-dessus de ta tête depuis un long moment et qu'il semblait te porter malchance. Tu pleurais sans cesse, car tes camarades n'étaient pas gentils avec toi. Ce nuage de pleurs affectait également ton humeur à la maison. As-tu pensé à demander de l'aide en consultant des ressources comme Jeunesse J'écoute, Tel-Jeunes ou la psychologue de l'école ? Cela pourrait te permettre de lui raconter comment tu vis ces moments difficiles d'intimidation. Il est important que tu parles de ce que tu ressens et, par la suite, tu vas te sentir beaucoup mieux. Elle pourra te faire des suggestions et t'apprendre à affronter tes peurs et tes peines. Elle n'est pas là pour te juger ou te dire quoi faire, mais elle est là pour t'écouter, te préparer à des discussions avec tes parents afin qu'ils comprennent tes frustrations et tes peines.

Moi personnellement, j'ai déjà pris du temps avant de me coucher pour faire un résumé de ma journée en écrivant mes accomplissements, mes bons coups, mes erreurs et comment elle pourrait être demain. Cela m'a beaucoup aidé! Aurais-tu le goût d'essayer ? Ce n'est pas compliqué, tu n'as qu'à t'inspirer de cette perception de la vie : « Hier, c'était hier, aujourd'hui, c'est aujourd'hui et demain, sera demain ! »

Voilà ! Tu peux maintenant cheminer sur de meilleures bases pour réussir tes défis, vivre une vie plus saine et te laisser guider vers de nouveaux horizons. En terminant, je ne veux pas que notre lien d'amitié soit brimé parce que j'ai fermé les yeux sur ces incidents, puisque cela n'était pas mon but. Sache que maintenant je serai toujours là pour t'épauler et t'écouter. Tu as une place très importante dans ma vie et n'oublie pas qu'ensemble, on fera toujours une belle équipe pour affronter les tempêtes !

Ton meilleur ami, Steve.

UNE ÉPREUVE DE VIE

Dans la petite ville de Saint-Hyacinthe, une jeune femme avait des cours de cheerleading tous les lundis, mercredis et vendredis soir vers cinq heures. Un soir, pendant une pratique, il se passera un accident qui changera sa vie.

Les cours duraient approximativement quatre heures par soir. Pendant la pratique du mercredi soir, en revenant de la deuxième pause du cours, l'entraîneuse décida de faire faire au groupe un nouveau *stunt* qui était le *basket-kick twist*. Voici en quoi cela consiste : trois personnes lancent une fille dans les airs et, pendant ce temps, la fille dans les airs doit donner un coup avec son pied et faire deux tours sur elle-même, puis les autres la rattrapent enfin. Tous étaient très impatients de s'exécuter. L'entraîneuse décida de mettre une personne qui n'avait jamais fait de cheerleading avec les groupes de la jeune fille, car son équipe était plus expérimentée. Un manque de jugement de sa part, car ce *stunt* était dangereux !

Quand l'athlète fut lancée dans les airs, elle exécuta ses mouvements. Au moment de la rattraper, la nouvelle personne eut peur et se tassa, et seules deux personnes la rattrapèrent. Lorsqu'elle toucha leurs bras, elle plia en deux et tomba sur le sol, inconsciente. L'entraîneuse fit prendre une pause à tous, loin d'elle, et appliqua les premiers soins. La blessée perdit souvent conscience et disait ne plus sentir ses jambes. L'entraîneuse comprit rapidement que tout ça dépassait ses compétences et appela l'ambulance. Pendant l'attente de l'ambulance, des personnes tentaient de la garder éveillée, car elle perdait constamment conscience. Les ambulanciers enfin arrivés, ils l'emmenèrent d'urgence. Quelques minutes après l'arrivée à l'hôpital, elle était prise en charge par les docteurs ainsi que branchée et stabilisée pour diminuer la douleur insupportable qu'elle ressentait et qui lui faisait perdre conscience. Après quelques examens, le médecin vint la voir dans sa chambre pour lui expliquer ce qu'elle avait. Il lui expliqua que ses blessures étaient trop graves et qu'il devait la transférer à Sainte-Justine. Elle avait une entorse cervicale, une commotion cérébrale sévère, une fracture du bassin et un écrasement du disque de la colonne.

Alexandra Messier
1^{er} cycle

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignante :
Nancy Béland,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

Les jours passèrent et son état s'était quelque peu stabilisé, mais une terrible nouvelle l'attendait. Quand le médecin vint la voir, il lui annonça qu'elle ne pourrait plus marcher et, donc, plus jamais faire de sport. L'adolescente était détruite, elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle était détruite, mais extrêmement déterminée à remarquer et à montrer au docteur qu'il n'avait pas raison. Elle dut faire de la réadaptation pour faire fonctionner ses jambes. Les prochains mois n'allaient pas être une partie de plaisir. Après deux ans où elle ne perdit jamais confiance en elle, elle réussit, elle recommença à marcher.

La morale de cette histoire est de toujours garder espoir, peu importe ce qui se passe, car, moi, c'est ce que j'ai fait et, aujourd'hui, je peux marcher et courir. Non, je ne pourrai plus jamais refaire du cheerleading, mais je sais maintenant que je peux repousser mes limites et être fière de moi, peu importe ce qui arrive. Comme je dis toujours, il n'y a pas de problèmes, juste des solutions.

QUAND L'AMOUR TE BLESSE

Salut toi! Je suppose que tu me lis et que tu sais un peu à quoi t'attendre avec mon titre. C'est exactement ce qui m'est arrivé quand j'ai rencontré mon ex, je le savais bien trop. Le genre de gars qui te rend folle amoureuse pour mieux te détruire ensuite. OK, c'est vrai, les premiers mois étaient beaux. Avec son petit côté « bad ass » qui le rendait tellement sexy. Je suis sûre que ça t'es déjà arrivé à toi aussi, le lecteur. Quand tu vois le caca s'en venir mais que tu te dis : « ... mais maudit que ça me tente ! ». Je pense qu'on ne serait pas humain si le fruit défendu ne nous attirait jamais.

Bref, les semaines passent et, du haut de mes 16 ans je décide de le suivre à Granby, dans un appartement en face de l'école aux adultes (à laquelle je ne suis jamais allée bien sûr). On vivait là juste nous deux, mais ce que j'ai oublié de te dire, c'est que l'interdit, j'aimais ça pas mal plus que tu penses.

La drogue était ma meilleure amie. Il y a des jours où je me dis qu'une chance que je l'avais, avec elle j'oubliais un peu ma vie de Cendrillon. Pis je te parle pas de la princesse au bal en belle robe bleue, je te parle de l'esclave après minuit.

Malgré tout ça, je l'ai aimé cet homme-là, qui me frappait à coups de poing ou de paroles blessantes.

J'ai longtemps eu honte, « *oh mon dieu* » que je ne voulais pas que ça se sache ! Jusqu'au jour où c'était trop. On attend souvent le pire parce qu'au fond, on ne sait pas trop comment s'en sortir. On voit ça comme une montagne, on a peur de ce que les gens vont penser ou carrément on a peur de celui qu'on aime. Quand on s'est enfin décidé à partir, le petit « *bad ass* » revient à la charge avec tout son charme et ses belles promesses. Oui, oui, ça change, mais crois-moi, ça revient vite chaque fois et encore pire qu'avant.

Finalement, c'est même pas lui qui m'a eu, c'est ma meilleure amie qui m'a envoyée huit long mois en thérapie. Après le deuxième mois, j'avais enfin droit à une sortie. C'est là que j'ai su que mon « *chum* » m'avait trompée. Je ne sais pas si c'est parce qu'enfin j'avais les idées claires ou si c'est juste à cause de mon orgueil, mais ça s'est fini là. Ça aura pris trois ans avant que je touche mon bas fond.

Difficilement, je me suis reconstruite pendant les six mois qu'il me restait là-bas. C'est avec vingt et une femmes brisées et des intervenantes super que j'ai appris à m'aimer assez pour ne plus jamais laisser quiconque s'en prendre à mon estime personnelle. J'ai réorganisé ma vie de façon à ce que je ne dépende plus de personne. J'étais redevenue moi, mais plus forte.

Pascale Vézina
*Préparation aux
études postsecondaires*

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignant :
Louis Rousseau,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

Alors voilà. Cognitivo-comportementale, c'est le style de ma thérapie. Dépendance affective, c'est ce qui m'a conduit dans le vice. Liberté et bonheur, c'est ce que je vis aujourd'hui, parce qu'après l'orage, il y a le beau temps. Je suis maintenant maman d'une petite fille adorable. Je suis fiancée à son papa qui me respecte et qui m'aime comme je suis. Comme quoi tout est possible, même quand on y voit plus la fin, je te le promets.

Merci de m'avoir lu et souviens-toi, la personne la plus forte est celle qui a la force d'admettre qu'elle a besoin d'aide. Je t'invite à en parler si, toi aussi, l'amour te blesse.

CORDON DE ROSES

Je suis la onzième à faire mon entrée dans cette belle famille de douze enfants. Maman, à 40 ans, après dix grossesses et un début de ménopause, ne s'attendait pas à mettre un autre enfant au monde. Ce qui la plongea dans une réflexion et un état dépressif, c'est ce qu'elle me raconta. Je vis la lumière du jour le 30 juillet 1969 ! Avec mes cheveux blonds et bouclés, je fis mon petit bonhomme de chemin comme tous les autres. Le temps avançait et me voilà rendue à 18 mois. Je savais déjà ce que je voulais et ce que je ne voulais pas. Incroyable, vous ne trouvez pas ! Mais pour ma famille non ! Ayant 6 ans de différence avec le reste de la famille, je changeais l'air de place comme on dit.

Un jour, je suis tombée malade et je n'arrivais pas à remonter la côte. Maman était toujours près de moi à veiller comme un ange gardien. Le médecin lui annonce finalement qu'il a fait tout ce qu'il pouvait pour moi. Donc, si l'on suit la logique, c'est le prêtre que l'on demande. Ne pouvant partir dans l'au-delà avec des fautes, je reçus l'extrême-onction et mes tantes, assises ensemble, égrainaient leurs chapelets pour que Dieu ne me rappelle pas à lui. Maman m'a raconté que l'atmosphère qui régnait dans la chambre était spéciale et qu'elle s'en voulait d'avoir pensé un seul moment lors de sa grossesse qu'elle avait eu assez d'enfants et qu'elle avait « fait sa part ». Elle se disait que c'était pour ça que j'allais mourir ! Elle finit par tomber de fatigue et le sommeil l'accueillit. À la lueur du jour, elle me dit qu'elle sursauta en se rendant compte qu'elle s'était endormie. À sa grande surprise, elle me vit, assise, qui jargonnais des mamans et qui avais retrouvé mes belles joues roses. À partir de cet instant, ma mère me raconta

Carmelle Dufour
2^e cycle

CEA de Kamouraska –
Rivière-du-Loup
(Rivière-du-Loup),
CS de Kamouraska –
Rivière-du-Loup

Enseignante :
Mélanie Chénard,
Syndicat de
l'enseignement du
Grand-Portage

qu'elle avait vu un cordon de roses. Ce cordon de roses nous reliait pour la vie. Depuis mes plus vieux souvenirs, ce cordon de roses me relie à ma mère.

Par ce cordon, tout passe : l'énergie, les sentiments, l'amour, l'intuition, etc. Nous avons appris à échanger par ce lien spécial. On savait sans se parler. Mais pas toujours, pratique quand on veut éviter d'inquiéter l'autre. Ce lien a permis d'avancer sur une route pleine de promesses et d'espoir.

Comme toutes les routes, on descendait et remontait, il y avait des virages serrés. De superbes paysages au loin, des levers et couchers de soleil prometteurs. Des journées de pluie qui rendaient cette route caillouteuse. Des clairières où l'on prenait le temps de s'arrêter pour profiter du temps que l'on passait ensemble. Nous avons rencontré des gens de tout genre, on s'est arrêté pour faire des pique-niques en famille sous des ciels ensoleillés ou très nuageux, on aurait cru qu'ils allaient nous tomber sur la tête. Au cours des saisons, la route était recouverte d'un beau tapis blanc ou elle devenait remplie de feuilles de toutes les couleurs.

Un jour, maman, ton corps et ton cœur sont devenus fatigués. Tu les utilisais depuis 88 printemps. Et la route est devenue plus étroite, j'ai compris que je devais continuer seule, sans toi. La peur m'envahit, car ton départ venait bien trop vite. Qu'est-ce qui va m'arriver ici-bas, sans toi, petite maman ? Tu as pris ma main et tu m'as dit : « Ça va aller, bats-toi ! Continue de parcourir notre route. Des personnes vont se joindre à toi et tu vas continuer avec courage comme je t'ai appris. Raconte à tes enfants la belle promenade que l'on a partagée et entreprenez la vôtre. Quand toi aussi tu arriveras au bout de tes forces, n'oublie pas de suivre le cordon de roses et je serai à l'autre bout ! »

5 ANNÉES

Je suis vraiment heureuse, cette pensée lui venait souvent à l'esprit depuis quelque temps. Assise sur le divan dans les bras de l'homme qu'elle aimait, Lore rêvait d'un futur où elle porterait son nom, portant son enfant dans son ventre tout rond. À ses rêveries, elle souriait bêtement. La voyant perdue ainsi dans ses pensées, Sean la dévisageait et, intrigué, il lui demanda :

- Qu'est-ce qui peut bien te faire rire comme ça ?
- Je pensais à notre mariage et aux huit enfants que nous allons avoir, répondit-elle avec un grand sourire espiègle.

Devant les pitreries de l'amour de sa vie, il éclata d'un rire grave et la prit plus fermement dans ses bras.

À 23 ans, Lore Cloutier se trouvait chanceuse. Elle finissait ses études pour devenir professeur d'histoire, elle avait la main mise sur un stage dans une école pour laquelle elle désirait ardemment travailler et elle partageait sa vie depuis 5 ans avec Sean. Elle ne pouvait pas rêver de mieux.

Alors que le film quelconque qu'ils écoutaient tirait à sa fin, Lore se défit des bras chauds de son bel amour, car son travail dans une petite bibliothèque provinciale l'appelait. Armée de son délicat maquillage, de ses petites lunettes rondes et de son sac en bandoulière, la petite rouquine qu'elle était embrassa passionnément les lèvres de son fiancé. La barbe de quelques jours de Sean lui picota la peau, elle aimait cette sensation.

Après le « au revoir » traditionnel, elle descendit les escaliers qui menaient dans la rue de son appartement. La tête légère, l'esprit rêveur, Lore marchait, traversait les quelques rues qui la séparaient de sa « corvée » quotidienne. Regardant sur sa gauche pour traverser la rue à sens unique menant à son travail, la jeune femme ne l'aperçut pas. Elle traversa...

Son corps était lourd, sa gorge la brûlait et ses paupières se soulevaient difficilement. Après ce qui lui semblait des heures, le brouillard épais dans lequel Lore se sentait plongée se dissipa peu à peu. Avec appréhension, elle prit conscience des infirmières qui s'affairaient autour d'elle. Malheureusement exténuée, Lore replongea dans un sommeil sans rêve.

À son deuxième réveil, ses pensées étaient beaucoup plus claires. Pourquoi suis-je à l'hôpital ? se demandait-elle, alors que la panique et l'anxiété la grugeaient de l'intérieur. Dans la chambre blanche et aseptisée, le bruit assourdissant produit par l'électrocardiogramme se faisait entendre au rythme effréné de son cœur. Soudainement, un visage masculin qui ne lui était pas familier apparut dans son champ de vision.

– Bonjour mademoiselle, reprenez votre calme et prenez de grandes et longues respirations. Prenez votre temps, tout va bien aller, lui dit-il, d'une voix douce.

Il prit son temps pour la rassurer et finit par se présenter en tant que Docteur Gillian. Écoutant ses paroles réconfortantes, Lore reprit lentement le contrôle d'elle-même. Par la suite, elle laissa cet homme examiner ses yeux, sa tête, ses réflexes... tout en lui posant des questions plus ou moins importantes les unes que les autres. Elle remarqua très rapidement que son corps ne réagissait pas comme il aurait dû. Ce n'était pas qu'il était paralysé, son corps était simplement beaucoup plus lent et Lore sentait que sa motricité n'était plus la même et que ses gestes étaient nettement moins précis. Pour la rassurer, le Docteur Gillian lui assura qu'elle n'avait heureusement pas de séquelles de son accident, que tout se passait merveilleusement bien et qu'il était tout-à-fait normal que son corps agisse ainsi.

Un peu plus de trois heures plus tard d'auscultations et de questions incessantes et épuisantes, Lore osa enfin poser ses questions qui lui brûlaient les lèvres.

– Où est mon fiancé, où est Sean ? Est-il dans le couloir à attendre de pouvoir entrer ? demanda-t-elle, incertaine.

Voyant l'air songeur et inquiet de son médecin, l'appréhension d'une mauvaise nouvelle se fit en elle.

— Mademoiselle Cloutier..., dit-il avec hésitation, vous avez passé cinq années dans le coma. Nous ne sommes plus en 2012, mais bel et bien en 2017, le 2 juin pour être plus précis.

À la suite de ces paroles, un grand cri déchirant d'agonie se fit entendre dans l'hôpital. Les yeux noyés de larmes, Lore criait sans même pouvoir s'arrêter, criant à l'injustice.

Elle avait eu cinq années de pur bonheur, pour cinq années emprisonnée dans un sommeil sans lendemain.

Rachel Rancourt
2^e cycle

Centre Odilon-Gauthier
(Québec), CS des
Premières-Seigneuries

Enseignant :
Patrick Deschênes,
Syndicat de
l'enseignement de la
région de Québec

LES JOURS DE PLUIE APPORTENT LA VAGUE

Chaque jour de pluie, Pierre allait se cacher dans un cabanon. Il y avait un pont où la rivière déferlait et un grand arbre qui faisait pleuvoir les feuilles d'automne sur le cabanon. Les feuilles formaient un magnifique plancher orangé en dessous des pieds du jeune homme. Il séchait les cours chaque jour de pluie. Il allait se réfugier sous le cabanon pour dessiner des chaussures. Mais aujourd'hui, la pluie allait lui apporter une tout autre vague.

Une jeune femme surprit Pierre. Elle venait se réfugier à son tour. Elle dit tout essoufflée et sur un ton ironique : « C'est une très... belle journée aujourd'hui ». Le jeune homme lui fit un sourire et acquiesça d'un léger petit coup de tête.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Est-ce que tu es venu chercher refuge comme moi ? demanda-t-elle.

— Non...

– Pourquoi ?

– Je me suis promis que je sécherais les cours seulement pendant les jours de pluie.

Pendant un long moment, les deux ne parlèrent pas, Pierre s'était remis à dessiner. La femme était assise à environ deux pieds de Pierre.

– Je m'appelle Sophie.

– Pierre.

Alors que la pluie déferlait sur le plancher d'automne, Sophie lui demanda : « Qu'est-ce que tu dessines ? »

– Un dessin, mais il n'est pas terminé.

– Est-ce que je peux le voir ?

– Non, il n'est pas terminé !

– D'accord, mais lorsqu'il sera terminé, est-ce que je pourrai le voir ?

Pierre acquiesça d'un signe de tête, mais la jeune femme était beaucoup trop curieuse, alors elle s'approcha de Pierre tranquillement. Elle ne se fit même pas remarquer, elle était déjà juste à côté de Pierre en train de regarder le magnifique dessin qu'il avait produit. Pierre était tellement absorbé dans son travail qu'il ne remarqua même pas Sophie qui était à moins de quelques centimètres de lui. Le dessin qu'elle pouvait voir était les jambes d'une femme avec de jolis escarpins que Pierre avait créés. « Il est magnifique ton dessin. » Le jeune homme fit un saut. « Je t'ai dit qu'il n'était pas terminé ! »

La pluie commença à se dissiper au même moment.

– Désolée, j'étais beaucoup trop curieuse...

– Je veux bien te pardonner, mais à une seule condition.

– Laquelle ?

– Je veux te revoir lors du prochain jour de pluie.

Sophie acquiesça d'un coup de tête et Pierre ajouta : « à plus tard alors ». Sophie lui répondit de même.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que la pluie ne revienne tremper le cabanon. Un mercredi, la pluie revint, tout comme Pierre et Sophie revinrent au point de rencontre. En voyant le joli visage de Sophie, Pierre sourit et dit :

– Je croyais que la pluie n'allait jamais revenir, ainsi que toi ».

– J'ai cru la même chose. Il faut bien que je me fasse pardonner, dit Sophie avec un large sourire.

Pierre prit la valise qu'il avait apportée et s'approcha de la jeune femme, se mit à genoux et lui enleva son soulier gentiment : « Ne vous inquiétez pas, je ne vous ferai pas mal ». Sophie n'était pas du tout stressée, au contraire, elle lui faisait bizarrement confiance. Pierre passa plusieurs minutes à mesurer le pied de la jeune femme. Après ces quelques minutes, il dit que c'était terminé, mais quand il se releva, une tout autre chose l'attendait : le visage ensoleillé de Sophie. La jeune femme était amoureuse de lui depuis la première rencontre. Chaque fois qu'elle regardait le jeune homme, son cœur battait la chamade. Elle lui faisait une confiance folle et c'est pour ça qu'elle s'approcha pour l'embrasser. Pierre ne s'attendait pas à cela le moins du monde. La foudre venait de toucher nos deux jeunes. Pendant toute la journée, ils parlèrent, apprirent à se connaître et jasèrent de leur vie.

La pluie s'était dissipée pour laisser place à une soirée où l'on pouvait voir les étoiles danser et la lune briller de mille feux. Il commençait à être tard et nos jeunes devaient rentrer. Pierre et Sophie se quittèrent main dans la main avant de prendre différents chemins.

– On se revoit au prochain jour de pluie ? demanda Pierre.

– Oui, répondit Sophie, tout sourire.

Xavier St-Gelais
2^e cycle

Centre de formation de
Portneuf (Donnacona),
CS de Portneuf

Enseignante :
Maude Proulx,
Syndicat de
l'enseignement de
Portneuf

Tous les soirs, Pierre travaillait sur la paire de chaussures qu'il avait confectionnée pour Sophie. Quelques fois, il terminait tellement tard qu'il s'endormait sur son bureau. Pendant une semaine, il ne plut pas, mais cela laissa le temps à Pierre de faire les chaussures.

Un jeudi, il pleuvait des cordes dehors, Pierre était content, car enfin, il allait pouvoir revoir Sophie. Avec les magnifiques escarpins qu'il lui avait confectionnés, il courut à toute allure dehors. Dans sa course effrénée, il glissa sur le trottoir et tomba sur la tête. Il se releva comme si rien ne s'était passé, mais avec un sale mal de crâne. Il reprit sa course vers le cabanon pour s'apercevoir que la jeune femme n'était pas là. Il attendit pendant un moment quand il entendit des ambulances dans la rue pas très loin. Il courut craignant le pire. Il entendit des pleurs, ceux d'une jeune femme. Il traversa la foule pour voir Sophie agenouillée et pleurer à chaudes larmes ; une rivière teintée de rouge coulait dans l'égout avec les larmes de la jeune femme. Il s'approcha pour la consoler, mais la jeune femme l'ignora. Il s'approcha et vit que sur les genoux de la jeune femme, il y avait un homme. Son visage était couvert par les cheveux de Sophie. Pierre contourna la jeune femme pour constater que le jeune homme qui était sur les genoux teints de rouge était son propre corps. À côté, il pouvait voir les magnifiques escarpins qu'il avait taillés pour Sophie...

PARASITES

D'aussi loin que je me souviens, ces petites bêtes ont presque toujours existé sur ma peau. Bien sûr, elles ont déjà été plus volumineuses. Pourtant, il me semble que les parasites dont je souffre actuellement possèdent un tempérament particulièrement agressif.

Tout a commencé alors que je me remettais d'une violente fièvre. Même si je n'avais plus l'impression de bouillonner, j'avais toujours ces gouttes de sueur dégringolant de ma peau telle une cascade. Cela me créait de petites démangeaisons. C'était quelque peu désagréable, mais pas insupportable. Cette sudation extrême a duré quelque temps, puis s'est estompée d'elle-même. Je vais mieux pour l'instant. Par contre, lorsque j'y regarde de très près, j'aperçois maintenant d'étranges points foncés qui grouillent sur moi. Je crois que j'ai attrapé des parasites.

Ce matin, des étincelles venues de je-ne-sais-où ont commencé à tomber du ciel, elles étaient chaudes comme la braise et brûlaient ma peau. Bien que désagréable, le spectacle de ces petites torches aériennes avait quelque chose de magnifique et de transcendant. Le phénomène a commencé par quelques particules éparses virevoltant dans les airs, puis une véritable pluie de grêlons enflammés a graduellement fait son apparition. Certains étaient si gros qu'ils en devenaient d'énormes boules brûlantes. Malheureusement pour moi, je n'avais nulle part où me cacher. J'ai donc dû affronter la tempête avec courage. Bien que violente, la vue en valait grandement la peine. De plus, les insectes qui jonchaient ma peau semblent avoir été éliminés depuis ce temps. La seule chose que je regrette, c'est mon visage autrefois si parfait. Maintenant, il est recouvert de cratères dus aux brûlures que j'ai subies durant l'évènement.

Mes blessures ont guéri. J'en possède toujours les stigmates. Pourtant, il me semble que d'autres trous minuscules sont apparus sur moi. Et qu'est-ce qu'ils me grattent ! J'espère que mes amis de longue date n'ont pas réapparu.

Aujourd'hui, j'ai commencé à avoir très froid. On dirait que je n'arrive plus à stabiliser ma température corporelle. Le froid est mordant. Il me semble que des milliers de petites aiguilles glacées s'enfoncent dans ma chair meurtrie. Le froid, c'est une bête sournoise et venimeuse qui vous attrape et vous enlace de sa froidure. Elle vous mord cruellement de ses dents de glace sans en éprouver de remords. La bête s'amuse avec vous. Elle commence par vous faire trembler de peur, semblant savourer son effet, puis attaque. Le venin résultant de la morsure crée un

picotement qui s'amplifiera jusqu'à devenir une sensation de brûlure irradiant dans tout le corps. La douleur arrive par vagues. Celles-ci deviennent de plus en plus fortes. En premier, il y a le franchissement des barrières que sont la peau et la graisse, vous laissant ainsi sans défense. En deuxième seront affectés les muscles. Finalement, le venin se rendra aux os. Vous n'avez alors plus de force pour lutter, trop engourdi par le poison pour bouger, ne serait-ce qu'un infime mouvement. Lorsqu'arrive votre fin, votre peau est du bleu glacial de la mort et un linceul de glace et de neige l'en recouvre. C'est l'état dans lequel je me trouve en ce moment. Étrangement, je sens encore que ça grouille sur ma tête.

Alors que je dérivais paisiblement vers un éternel sommeil glacé, une chaleur intense est apparue autour de mon être. Je me suis sentie revivre. Mes bronches crispées et brisées ont recommencé à se former et s'épanouissent. Elles fonctionnent même mieux que jamais. De plus, ma peau autrefois asséchée par le froid est maintenant magnifiquement hydratée. Les seules choses dont je pourrais me plaindre sont les picotements incessants qui se produisent un peu partout sur mon corps et les étranges petites croûtes dures et surélevées qui y sont apparues.

Je crois que c'est bientôt la fin et que cette fois-ci, c'est pour de bon. Dans les dernières années, mon état n'a fait que s'empirer. C'est la faute de ces damnés parasites, maintenant il n'y a plus de doute. Je les ai sentis pendant longtemps pomper mon précieux sang directement de mes veines. Je suis désormais condamnée. Je suis desséchée au point où il ne m'est plus possible de me réhydrater correctement. Ma peau est craquelée de toutes parts et a pris une étrange teinte grise peu rassurante. Celle-ci est due aux croûtes qui me recouvrent presque entièrement. De plus, les parasites ont eu tout temps pour détruire mes poumons, ce qu'ils ont fait à cœur joie. La seule chose dont je peux me réjouir est la disparition de mes anciens hôtes. En effet, ils survivaient grâce à ma santé. Maintenant que je me meurs, ils ont tous disparu. Ces petits insectes

profiteurs ont goûté à leur propre médecine. J'aime à dire qu'ils se sont détruits eux-mêmes en me détruisant, moi, leur lieu de vie. Si seulement ils m'avaient respectée, nous aurions pu vivre en harmonie pendant encore longtemps.

Je me nomme Gaïa, la terre mère et ceci est la dernière phrase de mon histoire... car je me meurs.

Katrina Lessard

2^e cycle

Centre du Nouvel-Envol
(Salaberry-de-Valleyfield), CS de la Vallée-des-Tisserands

Enseignante :

Marie-France Parent,
Syndicat de Champlain

MA VIE ENTRE PARENTHÈSES

Si parfois la vie
Te cause des ennuis
Comme moi aujourd'hui
J'ai fait des conneries
Et j'en paye le prix

Quand j'ai vu cet être
Qui n'aurait pas dû être
Mais qui m'a fait renaître
J'ai perdu la tête

Pourquoi je t'ai écouté
Pourquoi je n'ai pas su résister
Parce que je t'ai trop aimé
Et tu m'as aveuglée

J'ai cru en nous
Mon amour était fou
Mais ça ne valait pas le coup
Il faut que je me l'avoue

Loin de chez moi
J'ai dévié de ma voie
J'ai abandonné ma foi
Et j'ai enfreint la loi

Ma liberté
M'a été enlevée
Pour quelques années
Mais je l'ai mérité

Mes jours se sont assombris
Mes nuits se sont éclaircies
Mes rêves se sont évanouis
Et ma rage s'est endurcie

J'ai accouché d'un petit bébé

Ensuite, j'ai rencontré ma deuxième moitié

Puis j'ai tout perdu
Parce que je suis détenue
Mais je continue
Pour payer mon dû

J'ai décidé de profiter du pénitencier pour avancer

Maintenant, j'ai appris

Et j'ai ensuite compris ce qu'est la vie

Quand je me lève le matin
Je souris enfin
Parce que je sais que demain
Il y aura un nouveau quotidien
Et que mon destin
Revient sur le droit chemin

J'ai travaillé
Et j'ai beaucoup étudié
Pour finalement terminer
Ce que j'avais commencé
Il y a quelques années
Et que j'avais lâché

Mon diplôme je l'ai réussi
La fierté m'a envahie
Grâce à mes professeurs, j'ai acquis
Ce qui m'était requis

Si tu te sens faible
Ce n'est pas si terrible
Parfois, c'est difficile
Mais tout est possible

Le vouloir est la base
L'encouragement est la phrase
Lorsque tu as une phase
Où tu crois que tout s'écrase

Tu es plus près que tu ne le penses
Aie confiance
Malgré la distance
Qui teste ton endurance

Après tout ce que j'ai vécu
Après tout ce qui m'a déçu
La vie m'a entendue

J'ai finalement reçu
Ce qui m'était dû
Et j'ai enfin pu
Avoir une belle vue
De ce qui n'est entendu

J'ai eu la vision
De ce qu'est la prison
Et j'ai pris la décision
De me battre pour mes ambitions

Je suis souvent tombée
Mais je me suis relevée
J'ai continué à avancer
Pour retrouver
La vie dont j'avais tant rêvé
Et ceux qui m'ont tellement manqué

Nous sommes ce que nous sommes
Personne
Même pas cet homme
Même pas cette femme
Ne peut changer ce que nous sommes

Élève de 2^e cycle

Centre L'Envol
(Joliette),
CS des Samares

Enseignante :
Sybille Godard,
Syndicat de
l'enseignement du
Lanaudière

Prends ta vie en main
Et crois en ton destin
Car peut-être que demain
Ou bien dans un lointain
Tu t'accompliras enfin

Suis la cadence
Même avec toutes ces circonstances
Je te dis bonne chance
Et je tire ma révérence
À tous ceux qui foncent

Aie la foi
Et crois en toi
Parce que c'est avec la confiance en soi
Qu'on fait les bons choix

Si parfois la vie te cause des ennuis

Relis ceci

LA RANDONNÉE

Bob enfonça le piton dans la crevasse qui s'était formée avec le temps dans la roche de cette falaise puis y passa la corde qui les sécurisait, lui et Clara. Ils étaient partis en randonnée quelques jours auparavant, s'enfuyant du bruit et de la vie trépidante de la ville, comme à leur habitude lors de leur pause annuelle. Ils avaient choisi cette région isolée des Appalaches afin de combler leur besoin de solitude et consolider leur couple qui s'étiolait tranquillement emporté dans le tourbillon incessant de la vie citadine. Le rêve de finir leurs jours ensemble s'envolait peu à peu. Bob avait proposé à Clara cette excursion d'un niveau de difficulté plus élevé que lors des années précédentes afin de relever un défi commun. Ils avaient quitté les sentiers battus, au petit matin, pour se diriger vers cette falaise qui de loin semblait représenter un niveau de difficulté acceptable pour des débutants en escalade comme eux. Ils s'étaient renseignés depuis plusieurs mois sur les techniques d'ascension ainsi que la sécurité lors de telles activités. Loin de lésiner sur la qualité de l'équipement, ils avaient dépensé une vraie petite fortune en gadgets de tous genres pour faciliter leur escapade.

Prenant appui sur le piton avec son pied, Bob s'étira en s'appuyant de tout son corps sur le pan de roche afin d'en fixer un nouveau. À sa plus grande surprise, la crevasse s'élargit, le piton céda et une partie de la falaise s'effondra vers l'intérieur, entraînant l'alpiniste en herbe avec elle. Clara avait entendu le bruit sourd d'un éboulement et perçu les vibrations occasionnées par la chute des pierres. Avant même d'avoir eu le temps de lever la tête vers Bob, elle se sentit tirée vers le haut par son harnais de sécurité qui était relié à celui de ce dernier par une corde. S'arrêtant au bord de la blessure occasionnée à la falaise par la chute du pan de roche, elle héla son compagnon.

- Tout va bien, Bob ?
- Oui, je n'ai pas de mal. Je suis suspendu dans le noir.

Élève de 2^e cycle

Centres de formation
générale des adultes,
CS Pierre-Neveu

Enseignante :
Nicole Rouleau,
Syndicat du personnel
de l'enseignement des
Hautes-Rivières

À cause du peu de lumière entrant par le trou dans la falaise et ses yeux n'ayant pas eu le temps de s'habituer à l'obscurité, Bob sortit un bâton lumineux d'une de ses poches et le plia pour en faire jaillir une lumière verte. D'un coup d'œil rapide, il évalua la situation. Il se trouvait suspendu à quelques pieds du sol dans une grotte qui s'étendait à l'intérieur de la montagne. Tournoyant très lentement au bout de la corde, son sang se glaça lorsqu'il se retrouva face à face avec un dinosaure sorti directement du crétacé. La surprise passée, il examina la forme avec plus d'attention et se rendit compte qu'il s'agissait plus d'une statue inerte que d'un être vivant. Il avisa Clara de se préparer car il allait détacher la corde les reliant l'un à l'autre, puis il l'invita à le rejoindre après s'être exécuté.

Clara descendit en rappel à l'intérieur de la caverne après y avoir jeté une corde. Les deux examinèrent de plus près la statue qui leur rappelait les vestiges retrouvés près de Pompéi où les corps de certaines personnes avaient été pétrifiés par un nuage pyroclastique. La précision des détails laissait penser qu'un phénomène semblable s'était produit et que la caverne, murée depuis des millions d'années, avait préservé ce spécimen jusqu'à nos jours.

Le couple voyait déjà leur nom figurer au top du palmarès des paléontologues pour leur découverte et se préparait à explorer la caverne, plus en profondeur, à la recherche d'autres trésors lorsque, tout à coup, ils virent bouger dans la pénombre et entendirent un cri bestial venant des profondeurs du temps.

Le rêve de finir leurs jours ensemble allait bientôt se réaliser.

LA VIE EST UN COMBAT

C'est le mercredi 10 décembre 1980 que ma vie a commencé dans la ville de Yaounde, capitale politique du Cameroun.

La vie à la maison n'était pas facile, mon père était cuisinier pour une compagnie aérienne et il n'était pas très présent. Ma mère devait s'occuper de trois garçons, seule à la maison. Pour éviter la chicane lorsque mon père revenait, ma mère avait décidé de m'envoyer chez son frère, qui n'avait pas d'enfant, pour assurer ma protection.

À l'âge de 5 ans, toujours chez mon oncle, j'ai commencé l'école. C'est seulement à l'âge de 10 ans que je suis retourné chez ma mère pour continuer mes études, mais avec six enfants qui devaient aller à l'école, l'argent n'était pas un surplus.

C'est un autre de mes oncles, le frère de mon père, qui a voulu faire une bonne action et a proposé à ma mère de me prendre à la maison et de payer mes études. J'étais très triste et fâché de quitter à nouveau la maison.

C'est là que ma vie a basculé, ce que j'appelle la pire souffrance de ma vie.

Mon oncle, qui au départ avait de bonnes intentions, me laissait seul toute la journée pour surveiller sa maison. Un jour, il est parti et n'est plus revenu durant un an, il m'a laissé à moi-même.

J'ai voulu retourner à l'école, mais mon oncle n'avait pas respecté sa promesse de payer mes frais de scolarité. Lorsque la rentrée a sonné, tous mes camarades s'empressaient de courir vers l'école, moi je suis resté enfermé comme un chien de garde dans la maison de mon oncle.

Un jour, un de mes voisins est venu cogner à la porte pour me demander ce que je faisais à rester toute la journée enfermé dans la maison. Il me proposa d'aller avec lui travailler au marché parce que je devais me battre pour travailler.

À partir de ce moment, du haut de mes 12 ans, je me suis mis dans le monde du travail pour apprendre à pêcher pour me nourrir. J'ai rencontré d'autres personnes pour acquérir une certaine sagesse dans le monde des adultes. Je me promenais de village en village pour vendre la marchandise dans les différents marchés.

J'ai bien vite aimé le monde du travail, il me permettait d'avoir de l'argent de poche pour acheter ma nourriture, mes propres vêtements, m'amuser et économiser. D'être indépendant.

Après avoir acquis plusieurs expériences de la vie, j'ai même hérité du surnom de Jo, une personne qui vole de ses propres ailes.

À l'âge de 15 ans, ma famille a voulu que j'aie plus de stabilité. C'est mon grand frère Levis qui m'a embauché dans son salon de coiffure. Il m'a appris le métier de A à Z.

Lorsque j'ai décidé de quitter le salon de coiffure, mon frère ne voulait pas que je parte. Je lui ai répondu que je voulais quitter pour les bonnes raisons comme un lion qui veut partir de la savane, afin de savoir s'il peut chasser seul.

Je me suis senti comme si le ciel s'était abattu sur ma tête, mon cœur me disait de faire machine arrière, ma tête me disait d'aller de l'avant. C'était la meilleure solution, puisque je connaissais déjà le dehors. J'ai compris que le bien s'apprenait dans la rue, ça m'a rendu plus mature.

C'est là que j'ai fait la connaissance de Glossaire, nous travaillions à laver des voitures. Nous étions de très bons amis pendant ce moment, mais un an plus tard, nous nous sommes séparés.

Je suis allé travailler comme plongeur dans un restaurant. C'est là que j'ai su que mon destin serait de travailler dans une cuisine. J'ai gravi tous les échelons sans rouspéter, je savais que si j'offrais le meilleur de moi-même, mon rêve de devenir cuisinier allait se réaliser. Un jour, le chef était malade, on m'a demandé de le remplacer, j'ai su profiter de cette opportunité pour faire mes preuves.

Après ce remplacement, j'ai obtenu mon premier contrat comme cuisinier titulaire. Je suis devenu ensuite chef cuisinier du restaurant. Ma vie était toute tracée, j'étais heureux dans mon travail et avec ma famille. Cependant, un jour, mon contrat n'a pas été respecté, on ne voulait pas me payer, je me suis senti exploité et j'ai donc démissionné.

Aujourd'hui, j'ai 36 ans, je suis arrivé au Canada il y a 2 ans avec Glossaire et nos familles. Nous sommes aujourd'hui des parents, je ne lui ai jamais avoué, mais dans mon cœur je suis fier de nous. C'est pour dire à quel point la vie est facile à comprendre, mais ce sont nous, les humains, qui nous compliquons toujours la vie. Nous avons évolué dans la rue, elle nous a également endurcis pour affronter le monde du travail.

J'ai compris que ce n'était pas la fin de mon histoire, même après 30 ans de souffrance, on pourra toujours voir le soleil briller sur sa tête et décider du rêve qu'on a en soi.

Je rattrape le temps passé et je relève le défi de revenir sur les bancs d'école pour obtenir le meilleur de moi-même et retravailler comme cuisinier. J'aimerais que mes enfants ne subissent pas ce que j'ai vécu. J'aimerais qu'ils aient un meilleur avenir, je les pousse à étudier.

C'est important de poursuivre vos études, il ne faut jamais se décourager, même si l'âge augmente, il faut observer la direction du vent et des plantes pour pouvoir comprendre leurs âmes. La plante fane si personne n'est là pour la soutenir.

Christophe Deoutar
Alphabétisation

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignante :
Roxane Jodoin,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

Je remercie mes enseignants qui me poussent à me dépasser jour après jour dans l'apprentissage de la lecture. C'est une autre épreuve difficile de ma vie, mais avec le soutien de ma famille, mes amis et du personnel de mon centre pour adultes, je me sens très bien soutenu.

Merci à vous !

LE SAVOIR DU POUVOIR DE LA POLITIQUE !

Le pouvoir politique et son savoir-faire!

Mon nom est Thierno Bocar Dieng originaire du Sénégal qui se trouve en Afrique de l'Ouest. Je vis au Canada depuis bientôt 10 ans. Mes passions sont l'histoire de l'humanité, l'évolution de l'homme, la géographie et la philosophie. Cependant, la politique est au-dessus de toutes celles-ci. J'ignore la provenance de mon intérêt pour ce domaine. Je souhaite un jour faire de la politique, mais pas n'importe laquelle. J'ai envie de faire la politique autrement. Nous avons le pouvoir de maître sur celui qu'on désigne comme notre élu. En donnant ce pouvoir, il devient notre porte-parole comme peuple. Notre carte d'électeur est notre seul droit de parole au 4 ans. Donc, nous devons savoir pourquoi leur accorder notre confiance et faire de nos élus les voix du peuple. Avant d'élire quelqu'un, on doit avoir des convictions politiques bien orientées, avec des principes clairement définis et s'y tenir. Sinon, on se fait mener comme une baguette. Le représentant que l'on choisit doit défendre nos idées et nos valeurs. Cela veut dire que cette personne sera la seule qui aura le pouvoir de faire valoir nos points de vue au sein du caucus des députés à l'Assemblée nationale. Mais, comme le disait Platon, une politique sans éthique n'est qu'une vulgaire technique de corruption et de manipulation. C'est exactement de cette façon que les

politiciens s'y prennent. Je vois des hommes assoiffés de pouvoir. Ils sont prêts à payer le prix qu'il faut au détriment de l'ensemble de la population. Par contre, lors des campagnes électorales, ils nous disent tout ce que l'on veut entendre promesse sur promesse. La plupart des élus, on ne les voit qu'au 4 ans pour obtenir des voies. Une fois obtenues, ils deviennent comme les années bissextiles.

Le savoir-faire du pouvoir politique

Un peuple se construit de jour en jour. Chaque jour, nous tirons des leçons en bien ou en mal. La vie en communauté est comme vivre en appartement. Nous créons des règlements. Puisque nous sommes en démocratie, nous avons la liberté de choisir nos représentants qu'on nomme en tant que député. Ils auront le mandat de voter des lois. Donc, ils seront les gardiens de la constitution, leurs rôles sont de s'assurer du bon fonctionnement dans la vie publique et que les lois soient appliquées et les règlements respectés. La politique, c'est l'art de gérer les biens de la cité d'une façon juste et équitable avec une transparence plus blanche que blanche dans la mesure du possible. À l'impossible nul n'est tenu. Je rêve d'un monde où il fera bon vivre tous ensemble avec nos différences, nos forces et nos faiblesses. Que l'on soit en mesure d'assimiler toute cette divergence culturelle et religieuse pour en faire une force comme nation. Je rêve au jour où nous célébrerons nos différences au lieu de mettre l'accent sur elles. Un jour, je souhaite faire de la politique, mais pas à n'importe quel prix. En tant que politicien, j'imposerai plus de taxes aux plus riches pour redonner à la classe moyenne, puisque la masse populaire de la population se trouve là. Je ne vais pas oublier les plus riches. Un projet pour eux : cesser l'exportation, consommer local. (Produisons ce que nous consommons et consommons ce que nous produisons)

Merci à vous chers lecteurs.

Thierno Bocar Dieng
Présecondaire

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignant :
Gabriel Denis,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

LE VIEUX CANON

Lorsque j'habitais au Lac-Mégantic, il y a de nombreuses années, il y avait au centre-ville un très beau parc qui longeait le bord du lac. Cet endroit qui était beaucoup apprécié par les citadins était bordé d'arbres grands et majestueux. Dans ce parc, il y avait un vieux canon allemand qui datait de la Première Guerre mondiale. C'était une prise de guerre qui avait été accordée à un régiment. Celui-ci fut ramené au Canada pour finir sur le bord d'un lac.

Enfant, j'adorais grimper pour m'asseoir sur des bancs qui servaient aux artilleurs. Que de beaux souvenirs qui me reviennent malgré les nombreux graffitis qui ornaient le long tube d'acier. Il avait quand même fière allure. Il faut dire qu'à l'époque, il était la coqueluche des enfants du parc. Pendant l'été, les chênes faisaient de l'ombre sur le trottoir qui était bordé de jolies fleurs odorantes. J'appréciais me promener pendant les chauds après-midi pendant les vacances scolaires. Ce parc était dédié aux vétérans de l'armée canadienne. Les nombreux goélands qui survolaient les berges du parc faisaient une cacophonie gracieuse. Très près de la rue du centre-ville et parallèle à celle-ci, cela donnait à ce bon parc bien des commodités.

Saison après saison, il peuplait mes rêveries de batailles oubliées. Malgré son usure, il avait fière allure. Et puis un jour, mes parents sont déménagés à Thetford Mines. Malgré tout, j'aimais retourner, quand je le pouvais une ou deux fois par année, au Lac-Mégantic. Mais avec les années, mes amis d'enfance ont fini par quitter pour d'autres villes. Il y a quelques années, ce fut cet horrible drame au centre-ville. Cette immense tragédie qui ravagea une partie de la ville. L'hiver glacial d'après, je suis allé marcher sur la glace du lac. Il y avait de nombreuses personnes qui se promenaient sur les berges du lac et qui regardaient vers ce trou béant laissé après cette terrible catastrophe. Alors, j'ai eu un souvenir, qui lui était quelque peu égoïste. Heureux de revoir ce vieux compagnon d'enfance, qui lui n'avait pas brûlé dans la tragédie. Ce trophée de bravoure avait encore survécu à d'autres épreuves du temps. Malgré les décombres des bâtiments et les troncs câlinés des vieux chênes, il était

toujours pointé vers l'horizon. Ce qu'il y a de fascinant dans les vieux objets, c'est que la vie passe, se transforme et évolue. Et eux sont à jamais des témoins muets du temps qui passe. Malgré les épreuves du climat, le canon est la mémoire de la vie. Un beau jour, peut-être, j'aimerais pouvoir retourner dans ce parc qui m'a donné de si précieux souvenirs, pour encore flâner dans cet endroit si paisible pour revoir les arbres, les vagues et les nombreux oiseaux qui peuplaient ce magnifique lieu de détente. On dit que nos souvenirs embellissent avec le temps, cela est sans doute vrai. Par contre, ce petit glaçage supplémentaire sur nos précieux moments du passé en fait les délices de nos rêveries solitaires et de notre patrimoine personnel, un bijou intime.

Mario Cloutier
Alphabétisation

CFP Le Tremplin
(Thetford Mines),
CS des Appalaches

Enseignante :
Meggie Vallée,
Syndicat de
l'enseignement
de l'Amiante

MON VILLAGE

Il était une fois, dans un petit village de la côte pacifique colombienne, des gens qui vivaient très heureux malgré leur pauvreté. C'était un village où ses sols étaient riches en ressources comme l'or, le bois et aussi l'eau.

À cause de ces ressources, les Américains allaient y travailler pendant plusieurs années dans le lit d'une de ses rivières qui s'appelle Telembi et ils ont formé une compagnie minière. Après plusieurs années, ils sont partis dans une autre province.

Encore, les gens vivaient heureux ! Mais un jour, quelques personnes ont découvert qu'il y avait de l'or dans le sol, et la machinerie lourde est arrivée. Des gens de l'extérieur, c'est-à-dire d'autres provinces, arrivaient pour y exploiter les terres vierges du village.

L'arrivée de ces choses n'est pas survenue seule. Derrière la machinerie lourde est arrivée la violence aussi. Pendant que beaucoup de personnes s'enrichissaient, l'environnement se détruisait en grande partie. Les rivières sont devenues impures, les forêts ont perdu leur verdure pour se convertir en champs de pierres.

Les groupes armés augmentaient de plus en plus en formant de grands déplacements de personnes et aussi de grands massacres à la population. Pourtant, le gouvernement conscient de la corruption est resté silencieux et complice de tous les actes qui s'y passaient.

Après, un autre groupe armé s'est manifesté pour se disputer le territoire. La violence allait chaque jour en augmentation...

La population civile a vécu la guerre dans sa chair ! Même en ayant la police, ça ne résolvait rien, à cause de la corruption de son capitaine qui a laissé fermée l'armoire des armes dans la station de police. À cause de ça, ses hommes ont été tués.

On entendait les bombes et les armes ce jour-là ! C'était dur de vivre la guerre dans un village où régnait la paix, l'amour, l'unité, la persévérance, etc.

Tout a changé. Le progrès du village a diminué malgré ses grandes ressources. Chaque jour, la situation se détériorait et les gens s'enfuyaient pour sauver leur vie.

Dans ce village qui s'appelle Barbacoas, les premiers Espagnols ont habité et créé des entreprises. Ce village a donné beaucoup d'or pour la guerre de l'indépendance du pays. Les gens ont donné leurs bijoux pour acheter des armes pour les batailles.

Maintenant, le petit village est habité en majorité par des personnes d'autres endroits. Les résidents d'origine ont quitté à cause de la guerre.

Malgré tout, c'est un beau village où les choses ont changé. Par contre, l'histoire reste la même avec la tradition de sa population comme la fête patronale le 15 août et le carnaval qui amuse ses gens.

La beauté de ses rivières et de ses paysages n'a pas de comparaison avec un autre endroit ! Même ses gens sont aimables, travailleurs, gentils, innocents, tranquilles...

C'est l'histoire d'un village dans le Sud colombien, oublié par le gouvernement central du pays.

On espère qu'un jour les choses changent et que l'on puisse voir le développement de ce beau village. J'espère que l'on verra de bonnes et belles choses dans l'avenir.

José Narciso Benalcazar Q.
Alphabétisation

Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe

Enseignante :
Jeannette Dion,
Syndicat de l'enseignement
Val-Maska

UN BEAU-PÈRE OU UN VIOLEUR ?

Tout a commencé quand j'avais dix ans.
Ma mère t'a rencontré, toi, l'homme méchant.
Tu étais censé être un père,
Mais tu n'étais pas vraiment un expert.
Je t'ai donné l'amour que tu voulais,
Mais toi, tu l'as détruit comme un valet.

Je t'ai donné ma confiance,
Mais, toi, tu l'as anéantie.
J'ai été inconscience
Et mal instruite.
Tu disais être un beau-père,
Mais tu n'étais qu'un violeur.
Tu as détruit mon repère,
Tu n'es qu'un porte-malheur.

J'étais ton souffre-douleur.
Je me coupais partout,
J'avais le goût de mourir.
Tu étais mon dominateur,
J'étais allergique à toi.
Je n'avais plus de valeur,
Parce que j'avais peur.
Je fuyais la nuit,
Pour éviter le mal.
Je ressemblais à un bébé,
Toi, tu n'étais qu'un animal.

Sans ma permission, tu as gâché ma vie.
Tu as fait une chose inacceptable.
Je ne t'avais rien demandé.
Depuis ce jour, je suis refermée.
Je passe les jours à me questionner !
Pourquoi m'as-tu fait cela ?
Pourquoi moi ?

Lorsque le jour arrivait enfin,
Je ne voulais pas sortir.
Tu coupais ma faim,
Et je n'arrêtais pas de mentir,
Afin de rassurer ma famille.

Je n'étais plus une fille,
Mais juste une petite miette.
Comment survivre dans cet enfer,
Pour aller retrouver les anges ?
Je ne voulais plus le faire !
Mais, à chaque fois, rien ne changeait.

Ma mère ne disait rien !
Elle était ton toutou,
Car elle ne s'en doutait point.
Elle souffrait en silence,
Mais elle souriait quand même.
Comment faisait-elle
Pour ne pas pleurer ?

Elle se mettait un masque,
Pour ne pas chialer.
Ce n'était qu'une vasque,
Elle n'était plus chez moi.
J'étais seule avec lui à la maison.
J'en voulais à ma mère.
Il n'était pas l'homme
Qu'elle souhaitait.

Quand ta fille a vu les photos,
Les policiers sont venus te visiter.
J'étais comme un petit jaguar,
À ton tour de souffrir, mon homme !
Après toutes les souffrances que tu m'as fait subir,
Je ne vais pas lancer des soupirs,
Je ne ressentais aucune douleur,
Tu n'étais qu'un petit vampire.
Maintenant, c'est moi ton dominateur.

Je n'étais pas débarrassée de toi,
Puisque tu m'avais laissé des blessures,
Je pensais que le cauchemar était fini,
Mais il revenait toujours dans mes pensées.
Quand j'entendais ton nom,
J'avais des « flash-back » qui revenaient.

Après trois ans, j'ai surmonté cet enfer :
La phobie des hommes,
La crainte d'aimer,
La peur de refaire confiance.
J'étais enfin délivrée !
Je me sentais heureuse,
Et ce n'était que le début.

Tu t'es retrouvé en prison,
Et maintenant, c'est moi qui ris.
Tu n'étais plus à maison,
Tant pis pour toi, sale violeur.
Tu mérites de souffrir !
Tu étais mon souffre-douleur.

Bianka Girard

Présecondaire

Centre St-Joseph
(Gracefield), CS des
Hauts-Bois-
de-l'Outaouais

Enseignante :

Dominique Déry,
Syndicat du personnel
de l'enseignement des
Hautes-Rivières

Après cinq ans,
Je recommençais ma vie.
Tout le monde pensait que je t'avais oublié.
Lorsque tu es venu me voir,
Pour te faire pardonner,
Je t'ai fermement envoyé promener.
Ce que tu as fait,
Ce n'est pas pardonnable !
Je ne vais jamais pouvoir oublier !

DEUX MOMENTS DIFFÉRENTS

Dans la petite Kabylie, en 2008, j'étais au primaire dans un village où je vivais avec mon père, ma mère et ma sœur. J'étais un enfant qui pouvait voir sa mère le midi. Tous les autres élèves restaient à l'école sauf moi. Je courais à la maison pas loin de l'école pour voir ma mère. Elle m'ouvrait la porte et me faisait un câlin. Elle m'aimait beaucoup plus que tout au monde, mon père aussi. C'était un homme attachant qui voulait que je devienne un médecin ou un militaire. Moi, j'étais un enfant qui aimait jouer avec mes amis, les enfants du village. J'étais un enfant sympathique, calme et je jouais au soccer dans la rue près de la maison.

Vers l'âge de 9 ou 10 ans, je me suis inscrit au club d'Aokas, mais je n'ai pas aimé ça. Après, j'ai fait mon examen de sixième année du primaire et puis je suis allé au secondaire 1, à l'âge de 12 ans, avec le meilleur ami de toute ma vie, dans une ville qui s'appelle Aokas. En classe, j'étais un fainéant ; je ne voulais pas étudier l'arabe. Je pensais toujours à la culture berbère, la langue de tous les Algériens à l'origine. Mes amis me disaient souvent qu'on n'avait pas le choix d'étudier la langue arabe.

Je suis arrivé en troisième année du secondaire et puis j'ai doublé l'année scolaire. Mes parents étaient très fâchés contre moi, mais ils étaient très fiers des résultats scolaires de ma petite sœur. De mon côté, je n'étais pas préoccupé par mes études parce que j'étais heureux, j'avais beaucoup d'amis. Je fréquentais des garçons que j'appréciais. Je faisais ce que je voulais en jouant au soccer et en pêchant des poissons dans les rivières. Durant mes vacances scolaires, j'ai passé toute ma vie en Algérie, sur la plage de la mer Méditerranée. Je rêvais toujours d'être un auteur-compositeur-interprète et je voulais me battre pour la culture berbère. Je désirais aussi devenir professeur d'histoire. Je me dis toujours que l'Algérie n'est pas arabe, corrigez l'histoire.

En 2016, à la rentrée scolaire, j'ai vu une fille qui s'appelait Céline. Elle vivait dans mon village. Je me suis tombé amoureux d'elle. J'étais à côté d'elle dans la classe. On se parlait tous les jours dès la première fois. Au bout de quelques jours, en parlant avec elle, je me suis approché de son visage pour l'embrasser. Depuis ce jour-là, elle m'a aimé de tout son cœur. Je ne me sentais plus dans ce monde parce que c'était la première fille que j'aimais. Je me suis perdu, je me suis noyé, inondé d'amour. Je ne sais plus si je vivais, si j'allais à l'école, si je respirais, si je parlais, mais je savais que je l'aimais.

Cela a duré huit mois. Pendant ce temps, j'avais quelques amis qui étaient jaloux de ma relation avec Céline, dont mon meilleur ami Massaoud. Alors, nous nous sommes séparés. Mais moi je n'étais pas contre mes amis parce qu'ils avaient raison d'avoir été jaloux. Après, j'étais très triste. La douleur m'avait changé, je suis devenu un garçon normal. Parfois, quand je pensais à Céline, je devenais triste.

En juin, l'année scolaire était terminée. Je suis passé en quatrième secondaire. J'ai passé mes vacances sur la plage de mon village, avec le soleil de Kabylie, avec mes amis. Bien que je me sentais heureux, je continuais d'aimer Céline.

Massil Djemai

Alphabétisation

Centre de formation
des Maskoutains
(Saint-Hyacinthe),
CS de Saint-Hyacinthe

Enseignant :
Claude Therrien,
Syndicat de
l'enseignement
Val-Maska

Mon père pensait toujours à mon avenir, à mes études, à ma vie, parce qu'il connaissait très bien l'Algérie. Il savait que c'était un pays devenu de plus en plus corrompu. Il disait qu'il n'y avait pas d'avenir pour moi. Je pensais aussi, comme lui, qu'il n'y avait pas de travail. Avec tristesse, je me disais toujours : « Mon pays, berceau de mon enfance, pourquoi suis-je né ici ? » Et aussi : « Mon pays, tu m'as trahi, tu ne m'as pas accordé de presser l'oignon aux yeux de mes ennemis. Tu m'as trahi, ma patrie, tu as laissé mon sang se répandre et se souiller dans la fange. Hélas, ma patrie ! tu t'abreuves aux sueurs de mes os, dans une geôle tu étouffes l'espoir. »

Alors, j'ai parlé avec mon père. Il m'a dit de changer de pays. Tant que la force saura émouvoir mon cœur, ma terre, je m'exilerai, pour fuir son injustice.

Canada, 21 octobre 2016, je suis arrivé à Montréal avec ma famille. C'est là que je l'ai sentie, l'odeur du Canada, l'odeur de quelque chose d'étranger. J'ai d'abord passé trois semaines chez mon cousin à Gatineau. Je suis ensuite retourné à Montréal avec ma famille dans un appartement. Il faisait un peu froid. Mon père et moi sommes allés chercher des choses pour la maison.

Nous avons trouvé des amis algériens. Ils nous ont beaucoup aidés. Ils nous ont donné des tables, une télévision, des objets pour la cuisine, etc.

Mon père était toujours fâché parce qu'il trouvait ça difficile de changer de pays, ma mère aussi. Après, moi je me suis senti comme mes parents, un sentiment d'être étranger, que je n'avais jamais senti avant. Exilé, étranger en des pays lointains, terreurs et malheurs. Était-ce là un décret divin ? Mon pauvre cœur, il pensait toujours à ses amis et aussi à Céline.

Janvier 2016, je me suis inscrit à l'école. J'aime l'école, mais je n'ai pas beaucoup d'amis, personne ne m'aime. Vivre ces jours-là sans amour, c'est mourir chaque jour. Je me dis : « Pourquoi je ne suis pas un Québécois pour que les autres m'aiment ? » Mais j'aime le Canada avec le temps.

FAMILLE JE TE HAIS

J'ai toujours senti que j'étais de trop dans cette famille, mal-aimée, voici le terme exact.

Je n'ai aucun souvenir de gestes de tendresse, de bisous provenant de mes parents.

Ma mère était une femme très pieuse venant d'une grande famille bourgeoise catholique.

Je n'ai su que très tardivement la raison de ma maltraitance, cela venait du fait que j'étais née le jour du décès (survenu seulement quelques heures plus tard) de ma grand-mère maternelle.

Aux yeux de ma mère, j'étais donc responsable de sa mort.

Difficile de faire porter cette responsabilité à la petite fille que j'étais, me semble-t-il.

J'ai dès lors subi un rejet total qui s'est traduit par une hygiène donnée quasi absente, en passant par de fréquents bains d'eau glacée qu'elle justifiait en me disant que cela permettait à ma peau de rester ferme... Il y avait aussi de longues heures enfermées au grenier parce que j'étais trop bruyante.

Me jugeant trop grosse, j'étais privée de nourriture et devais fouiller dans la poubelle de la cuisine afin de pouvoir combler ma faim.

J'étais la risée de ma classe, car fagotée de vêtements trop petits et inadéquats pour les saisons. Mes cheveux étaient sales et mon odeur très souvent suspecte. Alors que si vous l'aviez vue, elle, se promenant en ville telle une Grace Kelly des temps modernes.

Mon père, si peu présent, car fréquemment en déplacements professionnels, ne m'a jamais protégée contre les mauvais traitements que je vivais au quotidien.

Cet aveuglement volontaire me semble encore aujourd'hui tellement incompréhensible.

J'avais droit à quelques trêves dans mon misérable quotidien lors de mon anniversaire, Noël et Pâques.

Ces jours-là, je revêtais mes déguisements de parfaite petite fille choyée et aimée... et j'étais assez bonne comédienne, mais mon sourire, lui, ne pouvait mentir.

Une de mes tantes, le jour de mes 8 ans, m'a susurré à l'oreille que désormais je devais me battre pour survivre et que l'école serait ma survie.

J'ai dû attendre le secondaire pour réclamer le pensionnat et, de ce fait, le début de ma liberté.

Ma mère a tout de suite accepté cette idée, mais en précisant que les fins de semaine, mon retour était souhaité.

Ces deux jours pour moi étaient un calvaire, car de nouveau j'affrontais mon bourreau...

Je n'avais bien sûr droit à aucun regard ni même question sur ma scolarité.

J'étais invisible.

L'école m'a sauvée de tout, enfin de presque tout, et c'est là que j'ai pu me construire.

Je me suis révélée être plutôt bonne élève avec un appétit débordant pour apprendre et lire.

Mes rapports avec les autres ont été chamboulés ; j'étais froide, dénudée de tout sentiment. Aucune amie ne m'était répertoriée, mais tout cela comptait peu pour moi, pas d'attachement aux autres, de cette manière on ne souffre pas. Tel était mon leitmotiv.

Les années passant, je ne suis que peu revenue chez moi, prétextant des examens.

Je me suis dirigée par la suite vers des études de médecine avec pour but de devenir chirurgien en cardiologie. Sauver les patients alors que pour moi personne n'avait essayé de le faire, c'est un peu ironique non ?

Impliquée et dévouée, je n'ai pas vu les années d'études passer.

Ma mère, de temps en temps, prenait l'initiative de venir me voir, mais en me voyant peu enthousiaste, a rapidement mis un terme à ses visites.

Mon maître de thèse, qui est maintenant devenu mon mari, a su me réconcilier avec l'amour, trop peu absent dans ma vie passée.

Il a su lentement m'apprivoiser et me prouver qu'il pouvait panser mes blessures.

Quel homme courageux.

Je me sens comblée, mais j'avoue que l'absence d'amour maternel est un abîme insurmontable.

C'est peut-être pour cela que je ne veux pas porter la vie.

Mon père a quitté ma mère il y a quelques années pour une femme plus jeune. Cet abandon l'a enfoncée un peu plus dans sa folie.

Elle a été diagnostiquée schizophrène et est décédée à l'hôpital psychiatrique, seule au monde.

Pas une larme pour cette femme n'a coulé, je me suis sentie soulagée de pouvoir enterrer mon passé.

Malgré un début difficile, privée d'éléments constructifs, j'ai su apprendre à avoir confiance en moi et à ne pas me sentir coupable de ce que j'avais subi.

Ma mère était malade et personne n'a essayé de la soigner elle non plus ; mon salut est passé par le pardon.

Tout le monde n'a pas la capacité d'être de bons parents et c'est avec ce chemin rocailleux que nous autres, enfants, devons composer afin d'être heureux.

Je n'ai pas dit que cela serait facile, mais la vie est tellement belle que, franchement, cela vaut la peine d'essayer.

Marie Alexandre
2^e cycle

CFGA Lac-Saint-Jean
(Alma), CS du
Lac-Saint-Jean

Enseignante :
Lisa-Ann Girard,
Syndicat de
l'enseignement du
Lac-Saint-Jean

J'AVANCE SANS TOI

Il y a des récits, parfois, qu'on écrit avec les mains, d'autres qu'on écrit avec le cœur, ou encore, qu'on écrit avec des larmes. Ce qui suit sera composé de larmes, tout particulièrement, les miennes, car il s'agit de moi, de ma tristesse, de mon histoire, de ma vie. Je dédie ce texte à mon père biologique.

Te souviens-tu Papa de moi quand j'étais encore une enfant. Te souviens-tu de ce qu'a été mon enfance, de comment tu m'as détruite. Te souviens-tu Papa des pleurs et des cris qui détruisaient le silence dans la maison. Te souviens-tu de toutes ces larmes que tu as fait couler sur mon visage, meurtrie par la peur quand tu me battais. Te souviens-tu Papa des soirs d'hiver où tu me jetais dehors, sans manteau, sans bottes. Te souviens-tu des soirs où je me cachais dans mon placard espérant que tu en oublies mon existence, par crainte que tu viennes me frapper, juste parce que ça te défoulait quand tu avais passé une mauvaise journée à ton travail. Te souviens-tu Papa de tous ces coups de poing ainsi que de tous ces coups de pieds que tu m'as donnés. Te souviens-tu de cette planche de bois que tu gardais au sous-sol, soi-disant pour me « dompter ». Te souviens-tu Papa de ce jour où tu t'es débarrassé de moi, en m'envoyant en centre jeunesse. Te souviens-tu du trou que tu as fait dans le mur ce jour-là, quand tu as voulu me frapper en plein visage. Je m'étais tassée de justesse. Te souviens-tu Papa de m'avoir dit sans honte ni gêne que tu regrettais ma naissance, juste parce que j'étais une fille, que tu préférerais mon petit-frère. Te souviens-tu que du haut de mes quatre ans, j'ai été agressée par l'un de tes frères. Tu as seulement dit : « Ce n'est pas grave, elle ne s'en souviendra pas, on ne la fera juste plus garder par lui, c'est tout. » Te souviens-tu Papa de la peur que tu créais en moi dans ce temps-là.

Moi je me rappelle de tout et même plus encore. Ça me tourmente encore aujourd'hui. Non, je n'ai plus peur de toi, Papa ! Mais ça n'empêche pas le fait que tu as causé en moi mille et une cicatrices. J'en ai encore des marques sur ma peau. Au fil du temps, j'ai pris l'habitude de mentir sur leur provenance et je les cache aux gens qui m'entourent. Au fond de moi, je sais d'où elles proviennent.

Je t'appelle Papa, même si, pour moi, ce mot affectueux n'a pas de sens quand il s'agit de toi. Je pourrais t'écrire une montagne de mots abominables, parce que tu ne m'as jamais aimée, parce que tu m'as battue et ignorée. Malgré tout ce que tu m'as fait subir, cela m'a enseigné que la rancœur et la vengeance ne font souffrir que moi.

Si je t'écris, ce n'est pas pour te faire des reproches, mais pour te faire sortir de mes pensées. Même si bizarrement, tu n'as jamais prêté attention à moi, excepté pour te défouler. Je t'écris pour te remercier, car ton ignorance m'a poussée à devenir une femme forte, indépendante, mature et persévérante. J'ai toujours eu un ami proche et ma mère pour m'apprendre le plus important. J'ai eu une chance inouïe. Ils m'ont fait comprendre que l'on devait être reconnaissant de ce que l'on possédait déjà. Ils m'ont appris à ne pas abandonner, mais surtout à ne pas te croire quand tu me disais que j'étais inférieure aux autres.

La tristesse que j'ai ressentie à une époque, les tentatives de suicide, toutes mes pensées noires, elles m'ont finalement rendue invincible. Cela m'a fait comprendre que même si l'amour de ses parents est important, l'amour reste l'amour. Peu importe d'où il provient. J'ai compris que ma haine envers toi ne me mènerait à rien, mais aussi que rien n'est impossible.

Tout ce que j'ai entrepris, tout ce que j'ai accompli, tout ce que j'ai réussi, cela je l'ai fait sans toi. Cela ne m'a pas limitée, cela m'a même ouvert des portes que je croyais impossible d'accès. Cela m'a même motivée à aller de l'avant, à ne pas freiner face aux nombreux obstacles de la vie, à être à la fois rêveuse, combattante, conciliante et aimante. Cela, je ne l'ai pas fait pour te prouver quoi que ce soit, mais pour me prouver à moi-même que je n'ai pas besoin de toi.

Chantal Gadbois
2^e cycle

CFGAsainte-Thérèse
(Drummondville),
CS des Chênes

Enseignant :
Hugues Beaulieu,
Syndicat de
l'enseignement
de la région de
Drummondville

Il m'arrive parfois de penser à ce qu'aurait pu être ma vie si tu avais été différent. Ça me fait atrocement mal. C'est pour cela que je tourne la page et que je tiens à te dire : « Continue ta vie sereinement avec la conscience envahie. Continue de te cacher derrière ton masque. » Ma jeunesse a peut-être grandement souffert, mais mon présent ainsi que mon avenir, je les vois différemment. Mon monde, ma vie, mes rêves, mon bonheur et mes espoirs continueront sans toi. Tu as été la cause de mes peurs et de mes peines, je te veux loin de moi quand il s'agira de mes succès et de mes joies. Aujourd'hui, je franchis le pas, je te laisse partir de ma vie, pendant ce temps, je continuerai d'avancer.

À l'époque, je me suis sentie abandonnée par toi, j'ai souvent espéré que ça change et devenir « la petite fille à son Papa ». Mon rêve de jeunesse, je le vis aujourd'hui avec un autre que toi.

Je termine en te disant merci. Merci de m'avoir appris physiquement et psychologiquement tout ce que je ne veux pas dans l'éducation de mes deux garçons, mais surtout de leur permettre d'avoir l'amour qui m'a manqué à leur âge.

Adieu Papa!

TRANCHE DE VIE EN RÉ MIN

Nous avons tous déjà entendu quelqu'un dire que l'amour, le vrai avec un grand A, on ne le connaît qu'une seule fois dans une vie ! Pour ma part, je l'ai connu au printemps 2007.

Peu de temps après, soit environ un an plus tard, une série d'événements ont fait en sorte que je me retrouve au centre de détention de Québec, arraché des bras de cette femme dont j'étais éperdument amoureux !

Deux jours après mon arrivée, comble de malheur, je me retrouve à moitié nu au fond de cette cellule froide et humide que l'on appelle plus communément dans le jargon carcéral, le trou!

Mon cœur saigne d'une façon tellement inattendue qu'à ce moment précis l'expression « vouloir mourir de chagrin » prend tout son sens. Je suis en miette, je pleure jusqu'à épuisement, je ne sais pas comment apaiser cette foutue douleur et j'ai le réel sentiment que je vais devenir fou entre ces quatre murs froids et inhospitaliers, loin de ma muse.

Au bout de quelques jours, je me réveille au milieu de la nuit en pleurs, je veux à tout prix me replonger à l'intérieur de ce rêve si réel, dans lequel j'étais à ses côtés où cette atroce douleur n'existait plus.

Couché sur mon matelas de plastique à même le sol, mes doigts rencontrent un petit trou dans le coin droit, j'y insère mon doigt et y découvre un bout de crayon de plomb d'à peine 3 cm de long.

Ce petit bout de crayon, si petit soit-il, me permit alors d'évacuer ce trop-plein et d'écrire sur un bout de papier de toilette (seul papier disponible) ce que j'avais sur le cœur, ce qui, par la suite, prit la forme d'une chanson que j'ai finalement intitulée...

Trop loin d'moé

À soir, j'ai seulement l'goût d'pleurer
Une déchirure, une meurtrissure
À soir, j'ai juste envie d'hurler
La femme que j'aime est trop loin d'moé

J'suis seul dans mon pied carré
Avec ma solitude pis toé
Si j'avais un dernier vœu à exaucer
Ce serait de m'éteindre auprès de toé

Refrain

Tu m'manques
Comme un roi qui s'ennuie d'sa reine
Tu m'manques
De mes larmes, je remplis mon puits

Élève de 2^e cycle

CEA du Chemin-du-Roy
(Trois-Rivières), CS du
Chemin-du-Roy

Enseignant :
Luc Beauchesne,
Syndicat de
l'enseignement des
Vieilles-Forges

Tu m'manques
Un jour viendra où j'm'y noierai
En attendant, j'ai juste envie d'hurler
Que t'es ben trop loin d'moé

Ton nom est devenu mon hymne à l'amour
Mon cœur a pris la forme de ton visage
Mon âme se nourrissait de tes retours
Maintenant, il puise dans mes mirages

Cette chanson-là, je l'ai écrite pour toé
C'est avec mon cœur que je l'ai mis sur papier
Même si t'es beaucoup trop loin d'moé
J'te promets qu'un jour j'vais pouvoir t'la chanter

Refrain (2 fois)

Chacun de ces mots a été pour moi un exutoire, un tour de plus à une valve qui menaçait d'exploser à tout moment et qui, j'en suis convaincu, aurait eu pour résultat un dénouement désastreux et peut-être même fatal.

À ma sortie, après 22 mois d'incarcération, j'appris sans surprise qu'elle avait refait sa vie de son côté et je n'ai jamais pu lui faire savoir que je lui avais écrit cette chanson et dans quelles circonstances elle avait été écrite.

De la même façon que l'on jette une bouteille à la mer, j'écris ces lignes avec espoir qu'elle se rende à celle que j'appelais si affectueusement, mon mini crépuscule!!

MA VIE EST UN COMBAT

Un printemps, dans un hôpital de la Montérégie, une petite fille naît. Une petite fille tout ce qui semble des plus normales. Talentueuse, très créative, adorant dessiner, très jeune elle aime créer des personnages, leur donner un nom, une apparence et une histoire. Très enjouée et distraite par

la beauté d'un simple papillon, elle s'arrête aussi pour regarder un paysage magnifique. Souvent seule, elle se réfugie dans sa tête, rêve et imagine de nouvelles œuvres et de nouveaux personnages.

Très jeune, elle montre des signes qui commencent à inquiéter sa mère, mais pas son père qui se moque du bien-être de sa fille. La fillette parle à l'envers et les autres enfants de même que les adultes ne la comprennent pas. Puisqu'elle est différente, elle subit de l'intimidation à l'école et se fait même battre quelquefois à l'arrêt d'autobus. Elle n'arrive pas à comprendre les consignes et est souvent seule, puisqu'elle n'arrive pas à se faire des amis.

À l'âge de 6 ans, elle passe plusieurs tests qui révèlent une dysphasie, ce qui est une défaillance neurologique de la parole. Encore aujourd'hui, la dysphasie n'est pas très connue, mais cause toujours plusieurs complications dans la vie de tous les jours à ceux qui sont dysphasiques. Cela cause entre autres des problèmes au niveau du langage, de la mémoire et de la compréhension. C'est ce que la jeune fille a vécu durant toutes ses années du primaire et du secondaire, puisque ses intervenants ne cessaient pas de dire à sa mère que sa fille n'irait jamais nulle part dans la vie et qu'elle ne pourrait jamais faire de grandes études.

Chaque nouvelle année, tout au long de son parcours scolaire, la jeune fille s'inquiète et se pose toujours la même question : « Mais pourquoi est-ce que je n'avance pas ? En quelle année suis-je rendue ? » Les années passent sans qu'elle reçoive de réponse de la part de qui que ce soit. Au secondaire, une nouvelle situation dramatique se produit. À l'âge de 15 ans, elle est placée dans une classe qui ne lui convient pas du tout. Les enfants de la classe de langage sont tous intégrés même si, parmi eux, il y en a qui ont une déficience intellectuelle. Ne comprenant rien à cette situation, elle est complètement perdue. Sa vie chavire totalement. Tous les jours, elle pleure, ne parle plus à personne et commence à s'isoler. Elle devient très malade et se laisse tranquillement mourir en se disant que sa vie ne vaut rien.

Au bout d'un mois, elle est tellement amaigrie que son système ne fonctionne plus correctement. Elle devient de plus en plus fatiguée et de plus en plus faible. Un jour, sa

mère prend la décision de sortir sa fille coûte que coûte de cette école avant qu'il ne soit trop tard.

Puis, un matin, la jeune fille malade se lève et observe son corps. Elle fond en larmes lorsqu'elle s'aperçoit à quel point elle est amaigrie et se demande comment elle a pu en être rendue là. Il lui faut des années par après pour réapprendre à bien se nourrir afin de se rétablir et de reprendre du courage pour continuer à se battre comme avant.

Sa mère lui trouve enfin des écoles convenables qui, avec le temps, lui permettent de s'ouvrir de nouveau aux autres, de rencontrer des gens merveilleux qui l'encouragent dans ses études et son futur. Ainsi elle rencontre de formidables artistes qui partagent leurs savoirs et qui lui racontent qu'ils ont traversé eux aussi des difficultés dans la vie et qui sont en plus des battants qui lui apprennent à se développer davantage dans ses techniques de dessin. Des professeurs patients qui prennent le temps de lui expliquer de la meilleure manière possible des notions dans le but de l'aider à avancer dans ses études scolaires. Des amis, toujours là pour la faire rire et l'encourager dans ses succès ou malgré ses échecs. Une mère extraordinaire toujours prête à défendre sa fille qui continue d'être là pour l'aider à avancer. Toutes ces personnes ont marqué positivement sa vie et demeurent dans son cœur à jamais.

Même en 2017, la jeune fille a de la difficulté à se défaire de tous les propos négatifs qui l'ont marquée lors de son enfance et essaie de se concentrer sur le positif. À 26 ans, elle n'arrive toujours pas à faire la paix avec son passé et ne pourra jamais retrouver toutes ces années perdues. C'est même un sujet dont elle a eu beaucoup de difficulté à en parler ouvertement devant plusieurs personnes, mais elle a pris son courage et a fini par vous raconter son histoire.

Son combat continue et ne pourra jamais s'arrêter. Elle est très consciente qu'elle va toujours se retrouver devant des difficultés, car sa dysphasie ne disparaîtra pas. Un jour, quelqu'un lui a dit que la dysphasie ne la définissait pas. Message encourageant n'est-ce pas ? Ce n'est pas cette dysphasie qui va l'empêcher d'avancer. Il ne lui reste plus

beaucoup de cahiers à faire pour atteindre un de ses objectifs : obtenir enfin son diplôme d'études secondaires pour pouvoir faire un DEP. Tout ceci afin qu'elle puisse un jour se regarder dans un miroir et se dire qu'elle est fière d'elle, qu'elle n'a jamais abandonné et qu'elle a enfin réussi!

UN RENDEZ-VOUS TROUBLANT

Cela faisait déjà plus d'une heure qu'Alice attendait Julien. Pourquoi lui avait-il demandé de venir au cimetière à cette heure tardive ? Pourtant, il savait très bien qu'elle n'aimait pas se retrouver seule dans des lieux étranges. Elle avait froid et surtout très peur, seule au milieu de la nuit, entre les tombes et les bouquets de fleurs colorées laissés avec tristesse dans ce cimetière sombre et silencieux. Mais Alice attendait, elle savait qu'il viendrait, car elle l'aimait beaucoup et elle avait confiance en lui. Ils étaient en couple depuis maintenant six ans et tout allait super bien entre eux. À son arrivée, Julien semblait très nerveux. Son corps était recouvert de sueur, il tremblait légèrement alors qu'il bredouillait des excuses pour son retard auprès de sa douce. Alice lui pardonna immédiatement et lui demanda avec interrogation pourquoi lui avait-il demandé de venir le retrouver ici à cette heure ?

- Viens t'asseoir, je vais tout t'expliquer, répondit-il nerveusement.
- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle doucement.
- Te rappelles-tu notre premier rendez-vous ?

Kim Desormiers
2^e cycle

Centre La Relance
(Saint-Jean-sur-
Richelieu), CS des
Hautes-Rivières

Enseignante :
Madeleine Billette,
Syndicat de
l'enseignement
du Haut-Richelieu

Benoît Rousseau
2^e cycle

Centre de formation de
Portneuf (Donnacona),
CS de Portneuf

Enseignante :
Maude Proulx, Syndicat
de l'enseignement
de Portneuf

– Bien sûr que je m'en rappelle ! Nous étions allés nous promener au vieux quai. Au retour, tu m'avais acheté une glace au chocolat et je l'avais échappée sur tes chaussures neuves, dit-elle en riant de sa maladresse.

Les deux amoureux ricanaien en se rappelant de bons vieux souvenirs. La tête penchée sur l'épaule de son copain, Alice était bien, heureuse, elle n'avait plus peur, ni froid. C'est alors qu'elle revint à sa question principale : pour quelle raison étaient-ils ici au beau milieu de la nuit ? Mais là, Julien arrêta de rire... Son air sembla même devenir triste, sombre et sensible.

– Je dois vraiment t'avouer quelque chose d'important...

– Oui ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Après un long silence troublant, Julien tourna nerveusement la tête vers sa copine et avec un dur soupir, il lui annonça qu'il était souffrant d'un cancer en phase terminale... Ses jours étaient donc comptés.

Alice, envahie de tristesse, de peur et de panique, éclata en sanglot dans les bras de son amoureux. Julien, lui, silencieux, serra fort sa tendre moitié en laissant couler quelques larmes sur ses joues. Dans la tête d'Alice, l'alarme rouge avait sonné et les questions défilèrent à toute vitesse : combien de temps encore pourraient-ils être ensemble ? Combien de temps aurait-elle avec lui avant qu'il la quitte à tout jamais ?

Après de longues minutes à pleurer, Alice demanda à Julien pourquoi ne lui avait-il pas dit plus tôt ?

– Je voulais que tu sois heureuse jusqu'au bout, que tu puisses profiter de ton temps avec moi sans vivre avec la peur de me perdre un jour.

Ensuite, elle continua de l'interroger, et il répondit à toutes ses questions sauf une : pourquoi le cimetière ? Pourquoi devait-il lui annoncer cela au cimetière ?

À cette question, Julien voulut répondre, mais il en était incapable. Chaque fois où il tentait une réponse, une émotion le bloquait comme si cela l'effrayait. C'est alors qu'Alice comprit avec effroi que ce lieu, ce cimetière sombre et lugubre, était le lieu de leur prochaine rencontre...

ANALOGIE

Notre vie est la plus fantastique et la plus grandiose des histoires jamais contées. Comme toute histoire qui se respecte, elle se décompose en différentes étapes : l'introduction, le dénouement et la conclusion. Nous pouvons qualifier certaines de comédies et même de récits fantastiques pourtant chacune comporte une part de drame et de suspense. Contrairement aux histoires conventionnelles, notre vie est interactive et nous pouvons influencer sur son dénouement ainsi que sur les héros qui la meublent et influenceront sa conclusion.

Tout comme le sempiternel « Il était une fois » des histoires de notre jeunesse, chacune de nos vies débute par la naissance, certaines étant plus difficiles que d'autres. L'introduction nous familiarise avec la classe de société dans laquelle nous acquérons nos connaissances, nos préjugés, nos valeurs ainsi que l'apprentissage qui formera notre caractère et notre sociabilité. Cette partie est écrite bien plus par nos parents, influencés eux-mêmes par leur propre parcours dans la vie, plutôt que par notre propre volonté. Notre enfance se compose d'un amalgame d'apprentissages, aussi bien négatifs que positifs, qui influencent nos agissements tout au long de notre vie. Jusqu'à la prise de conscience de notre propre existence qui survient vers l'âge de douze ou treize ans, nous sommes comme des éponges, absorbant les informations provenant tout particulièrement de notre environnement et des modèles familiaux.

L'adolescence est similaire à l'introduction de l'intrigue lors du dénouement d'une histoire. C'est la période où sont construites les fondations qui formeront les bases solides ou au contraire instables de notre vie et où nos conditionnements prennent une importance indéniable tout comme nos choix de carrière, nos premières expériences sexuelles, nos loisirs et les événements ayant un impact direct ou indirect sur notre vie quotidienne. Ces intrigues apportent bien plus de questionnements que de réponses et seule l'expérience acquise lèvera le voile sur ces derniers. Certaines de ces expériences laissent

Élève de 2^e cycle

Centres de formation
générale des adultes,
CS Pierre-Neveu

Enseignante :
Nicole Rouleau,
Syndicat du personnel
de l'enseignement
des Hautes-Rivières

des souvenirs heureux tandis que d'autres gravent des cicatrices douloureuses et éternelles aussi bien au niveau conscient qu'inconscient.

Le cœur de l'histoire, correspondant à notre vie adulte, est plein de rebondissements qui mettent du piquant à l'intrigue principale et assaisonnent l'histoire qui, sans eux, serait morne et sans saveur. Notre force de caractère se verra non pas dans nos échecs ou dans nos faux pas, mais bel et bien dans notre façon de se relever, de combattre et de s'en remettre. Les difficultés rencontrées doivent servir à hausser notre sagesse et permettre de prévenir ces pièges tendus tout au long de notre parcours.

Les chapitres portant sur nos amours sont ceux qui apportent les plus grandes émotions, des plus heureuses aux pires moments vécus. Amour envers nos parents ou amour de parents envers nos enfants, premiers amours de jeunesse ou amours de fin de semaine, amours qui se terminent par une rupture ou un divorce versus ceux qui durent toute une vie sont tous des moments nécessaires pour apprécier l'histoire. Même les simples amourettes telles que l'amour de la musique, la bonne bouffe, les loisirs ainsi que la socialisation avec les êtres qui nous entourent agrémentent à leur façon la trame de cette grande histoire.

Elle n'est jamais assez longue lorsque survient la conclusion. On y ajouterait des pages ou imaginerait des chapitres additionnels afin de repousser le plus loin possible cet instant où apparaît le mot fin. Incapable d'éviter cette fatalité, c'est à cet instant que nous réalisons l'importance d'avoir cumulé tous ces petits fragments de vie et qu'il ne nous reste qu'à essayer de nous entourer de personnes qui ont meublé cette aussi belle histoire que fut « ma plus belle histoire ».

EN ABÎME

Je suis atteint de maladementaladie. Ce doit être très contagieux et c'est pourquoi je suis placé en asile. Ma condition est une aberration. Je ne suis ni lent d'esprit ni trop rapide, je ne suis simplement pas les panneaux de signalisation sociaux, faisant fi des indications proposées et des limites imposées, éternel adolescent au volant d'un cerveau tournant à vide. Cela m'a mené dans un trafic de stupéfiants stupéfiant, causant une congestion cérébrale monstre qui m'immobilisa dans cette non-vie sans substance. À combattre la drogue par la drogue, seuls les pharmaceutiques et les pushers s'en sortent gagnants, les autres se font consumer. Les intervenants me forcent à prendre des pilules que je ne veux pas prendre, sans me donner celles que je veux. L'on me donne des bonbons roses pour mon mal à la tête même si je ne ressens pas de douleur. Ils sont censés me rendre heureux aussi, comme si je recevais un bouquet de roses chaque jour. Je n'ai jamais reçu ni donné de roses, mais je ne crois pas que j'apprécierais de gober la tige avec un verre d'eau. J'ai d'autres médicaments : de grosses pilules blanches pour quand ma tête me fait mal pour vrai, de petites blanches quand je donne des maux de tête aux autres, puis une piquûre sur mes fesses blanches aux deux semaines : sûrement pour arroser le rosier.

Bien qu'au comptoir ils vous donnent les pilules une à la fois et vous font ouvrir la bouche pour s'assurer qu'elles soient avalées, la majorité des pilules finissent par voie nasale ou vendues au voisin. Entre patients, c'est l'offre et la demande, tous demandent et personne n'a rien à offrir, surgit donc un système où l'on troque les dettes, une forme d'inflation négative qui gonfle l'économie underground. L'argent fait rouler le monde et fait perdre la boule au monde. Il émonde le portefeuille des petites gens pour que le monde des affaires puisse les tenir par la bourse. En travaillant, on fait du blé, sans travail on ne peut faire que du foin ou aller dans un champ de blé d'Inde pour y fumer son blé en herbe. Bien qu'être cultivateur de chanvre indien rapporte assez de billets verts pour que le porte-monnaie ait l'air d'un millefeuille, il faut y mettre la main à la pâte. Pour se remplir les poches facilement, il faut vider celles d'autrui. La solution de la facilité devient difficile pour ceux et celles concernés. Du vol aux ventes de marijuana et autres fricotages, il n'y a du fric que pour la consommation et du temps que pour le cul, pas pour se cultiver. Le cannabis cannibalise ainsi la culture de ses consommateurs assez déments pour lui donner pleins pouvoirs sur leur vie. On peut faire partie du problème ou de la solution : j'ai choisi de faire le party. Soûl et sans-le-sou je détenais une allure de sans-abri et maintenant un abri sans allure. Sans emploi et sans souci, l'ennui s'épanouit puis germent les ennuis. Cela me retenait de recoller ma vie autrement qu'avec de la résine.

L'institution est là pour te ramener droit, c'est comme un tuteur qui te maintient, mais aussi te détient, car si je parle, ils me droguent, si je me tais, ils me droguent, si je crie, ils me taisent par la drogue, mais contre mon problème de drogue, ils ne font que me parler. J'y ai rencontré plusieurs malamentologues, les fabuleux « psy », certains en « atre » d'autres en « logue ». Les « atres » sont de beaux parleurs pleins de belles parures, qui tentent de me tirer l'épine de rose du pied avec l'aiguille dans le fondement. Les « logues » sont des placoteux grandement parlants, qui tentent de m'aiguiller au pied du mur de rosiers pour me tirer de mes épineux fondements. Les personnes qui parlent bien veulent un public, le public ne parle en bien de personne, les bonnes paroles sont publiquement personnelles et personne de bien ne veut de ma parole en

public. Ils disent que je suis perdu dans mes pensées ou à cause de ces sombres pensées qui m'ont fait sombrer dans la toxicomanie alors que c'est leurs pensées qui me perdent. C'est pour guérir le futur qu'ils enterrent mon passé et que je souffre au présent.

Une maison de fous, c'est comme la maison, mais close au plaisir et où il se passe de drôles de choses qui seraient intolérables dans des pénates à caractère pénal. Toute maisonnée est ici maintenant, sauf les plus caractériels qui ont eu le plaisir de passer au pénitencier pour avoir fait des choses pas drôles. Il faut dire qu'à force de se creuser la cervelle, on devient la cervelle creuse, par contre, mettre des écervelés au trou leur fera bien gagner une cellule de plus sans toutefois augmenter leur QI. Plusieurs au bout du gouffre se tournent vers Dieu, c'est plus expéditif. Or, le mythe supporte aussi les démons, tant rêvés que réels. L'abus de spirituel comme l'abus de spiritueux rend sans-esprit, enfle le foie et asservie la foi. Reste le bonheur chimique, qui est magique et merdique.

Le psychiatre est un médecin, il peut donc prescrire ou proscrire tout ce que son patient prend, fait ou est. Dans la médecine générale, la douleur psychologique est indubitable à la suite d'une douleur physique ineffable ; en médecine psychiatrique, c'est impossible d'avoir une douleur physique sans avoir une importante douleur psychologique : être mal c'est du mal-être. Par exemple, je me lavais les mains souvent, le psy m'a classé hypocondriaque compulsif et m'a donné un cachet jaune pour me relaxer. Il s'est contraint à me déclarer malade mental, quoique j'eusse simplement caché ma consommation de haschich en ôtant les taches jaunes sur mes doigts, lui s'en lave les mains. Je ne l'ai pas cherché, mais cela m'assure un refuge pour un moment.

**Élève en
intégration sociale**

CFPEA Sorel-Tracy
(Sorel-Tracy),
CS de Sorel-Tracy

Enseignante :
Marie-Jo Péloquin,
Syndicat de
l'enseignement
du Bas-Richelieu

La désinstitutionnalisation a mis les fous à la rue, puis quand les rues furent pleines, en prison. Les criminels vrais, seuls, souhaitent être déclarés fous pour sauver du temps, les sans-abris eux cherchent à être déclarés criminels pour se sauver du temps et les fous de tout temps veulent être déclarés sauvés. Le gouvernement renvoie les aliénés à la rue sans daigner leur donner quelques cennes noires pour manger, ensuite les met en prison pour vagabondage et finalement, les interne pour comportements antisociaux. Les vrais fous sont les politiciens qui le permettent en s'illusionnant de sauver de l'argent et non des gens. Les criminels sont les psys qui le permettent s'illusionnant sauver les gens, mais réellement le font pour soutirer plus d'argent.

Les clochards font semblant d'être fous pour mendier, mentent pour manger. Les fous mangent tous ces mensonges et ne mendient pas, leur vraie pauvreté est dans l'esprit et les promesses sont sans substance.

Hier, j'ai reçu un mur de lettres, documents légaux avec duplicata rose au dos.

Demain, je sors, c'est certain; mon sort est incertain. Je suis fou de joie.

MENTION ANTIDOTE POUR
LE MEILLEUR USAGE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

UN ÉRABLE REMARQUABLE

Assise dans la chaise berçante de son aïeule, Pauline regarde un imposant érable étaler ses branches colorées. Le crépuscule magnifie le jaune, l'orangé et le rouge écarlate de ses feuilles. L'arbre semble protéger ses rejetons qui ont formé un boisé autour de lui. Elle repense à l'influence qu'il a eue sur elle depuis qu'elle l'a planté sur la terre familiale.

Sa mère lui avait confié que, déjà, à l'aube de sa vie, Pauline s'intéressait à tout. Vive d'esprit, elle exaspérait les adultes par ses innombrables questions. Les pourquoi et les comment faisaient partie de son langage quotidien. Mignonne, elle savait se faire aimer par sa gaieté et son sourire qui, disait-on, illuminaient son entourage. C'est en s'amusant en compagnie de son amie, Louissette, qu'elle oubliait les aléas de sa jeune vie. Toutes les deux trouvaient des jeux rudimentaires pour se distraire.

Chaque année, quand les samares recouvraient le sol, les deux copines remplissaient de petites chaudières et s'installaient sur la galerie de sa voisine. À pleine poignée, elles les faisaient papillonner dans les airs. Heureuses de ce divertissement saisonnier, elles passaient de longues heures à se réjouir.

Un jour qu'elle observait les samares séchées sur le sol, elle songea à en planter quelques graines. Elle proposa son idée à Louissette qui accepta avec empressement. Elles les décortiquèrent avec soin pour en recueillir la semence. De peur d'être grondées, elles se dissimulèrent, sous l'escalier

de son amie, afin de les enfouir. Fréquemment, les deux complices se réfugiaient dans leur cachette pour en surveiller la progression. Cette année-là, le soleil automnal réchauffa longtemps le sol, au point qu'après une semaine, de petites tiges vertes apparurent. Bien qu'elles gardaient ce lieu secret, les plantes poussèrent, jusqu'à atteindre les marches.

Quand le père de son amie aperçu des feuilles qui sortaient par les contremarches, il convoqua sa fille et Pauline. Il les gronda et leur dit qu'elles devaient faire disparaître, au plus vite, le résultat de leur activité. Pauline demanda, au père de Louisettes, la permission d'en garder un spécimen. Le voisin lui en donna l'autorisation à la condition qu'elle ne le repique pas chez lui. Elle choisit le plus fort et l'apporta précieusement lové dans sa petite laine. Son paternel l'aperçut de loin. Elle semblait tenir précieusement un objet. Voyant sa fille en larmes, il alla à sa rencontre. Elle lui raconta l'histoire en lui montrant la plante dont les racines étaient dénudées. Pour la consoler, son père lui indiqua un endroit bien en vue où la cultiver. Elle se rappelle toujours de cette journée, car elle fêtait son dixième anniversaire.

Par la fenêtre de sa chambre, l'enfant remarquait que l'érable croissait plus rapidement que son propre corps. Plus elle vieillissait, plus il devint son confident. Pour une joie ou une déception, elle allait fidèlement le retrouver. Elle se confiait à lui plus facilement qu'à son amie Louisettes. Elle, bavarde et lui, muet. Pauline aimait par-dessus tout l'entourer de ses bras, poser sa tête sur son tronc, oubliant le bois rêche dont son écorce s'était pourvu au fil des ans. Après ces moments d'intimité, elle revenait à la maison réconfortée.

L'arbre suivait les saisons, et Pauline passait de fillette à jeune femme. Bientôt, elle quitterait la maison paternelle pour aller résider dans un village plus au sud. Ses fiançailles récentes et un mariage printanier l'éloigneraient de celui qui l'avait si bien écoutée. À l'occasion, elle viendrait le revoir.

L'érable a bravé les orages, la chaleur suffocante, les bourrasques hivernales, les gels et dégels printaniers... Généreux, l'arbre et sa descendance ont donné leur eau sucrée dont la famille s'est régalée. Beaucoup de tempêtes et de belles périodes ont également traversé la vie de Pauline. Elle a eu plusieurs enfants qu'elle a couvés, éduqués

et menés à leur vie d'adulte. Maintenant, elle a des petits-enfants et même deux arrière-petits-enfants. Toutefois, ce sont les maladies, les contraintes pécuniaires ainsi que les peines causées par les départs de ceux qui ont quitté ce monde ou immigré ailleurs qui lui ont donné sa chevelure laiteuse. Heureusement, l'arbre lui est demeuré fidèle et il est toujours prêt à recevoir ses secrets.

Poursuivant son chemin intérieur, Pauline rigole. Elle se revoit obtenir, à 50 ans, son diplôme d'horticultrice. Quel beau souvenir ! Quant à Louissette, celle-ci a suivi son mari à la ville. Elle, également, a donné naissance à une marmaille. Elles ont longtemps correspondu. Puis, plus rien. Le vide ! Il paraît qu'elle ne reconnaît plus personne. Alors, Pauline est triste en pensant à son amie.

La noirceur a recouvert le ciel azur et la température s'est refroidie. La couverture de lainage ne réussit plus à réchauffer Pauline. Elle doit entrer dans la maison de son enfance. Demain, la demeure sera remplie de cris d'enfants, de retrouvailles et de rires, car elle fêtera ses 80 ans. Elle sera la célébrée et aussi celle qui distribuera à profusion sa joie de vivre.

Maintenant qu'elle est revenue habiter la maison ancestrale, Pauline est comblée. Ce soir, Pauline ne sent plus l'arthrose qui la ronge. Certes, sa peau s'est ridée et sa taille a épaissi, mais son corps demeure droit comme celui de son confident.

Elle est heureuse de pouvoir revoir et saluer chaque jour celui qui est, depuis soixante-dix ans, son si précieux support. Dans un murmure, elle lui dit : « Tu as subi tous les assauts de la nature cependant, pour moi, tu demeures toujours magnifique, majestueux et robuste. Tu es mon arbre de vie. Depuis longtemps, je ne peux plus faire le tour de ton tronc. Toutefois, je peux encore t'enlacer avec mes bras. Nous vieillissons ensemble comme un vieux couple, surtout depuis que Gérard, mon mari, est décédé. » Comme pour lui répondre, l'arbre agite doucement ses multiples branches. Avec son éternel sourire accroché au joli visage, Pauline referme la porte en saluant d'un dernier geste la silhouette de son remarquable érable.

Nicole Hamel
Intégration sociale

Centre Louis-Jolliet
(Québec),
CS de la Capitale

Enseignante :
Caroline Berger,
Syndicat de
l'enseignement de
la région de Québec

DISCOURS AUX COULEURS DE L'ARC-EN-CIEL

Pour moi, peindre, c'est thérapeutique. Tout en étant artistique, c'est créatif. Un résultat en ressort, qu'il soit à mon goût ou pas. Si je n'ai pas une bonne impression de mon œuvre, si elle ne s'harmonise pas au goût de mon œil et de mon cœur, j'ai un double travail, celui de reconfigurer mon langage des couleurs. Tout est dans une quête de beauté et de confort intérieur.

Ce qui m'a menée vers l'art est un véritable cadeau de l'existence. Lorsque j'étais carriériste, avant l'arrivée de ma maladie, je disais que si je savais dessiner, je ne serais pas publicitaire, mais plutôt artiste. Lors de mes premières années d'études, je côtoyais beaucoup d'artistes, comme amis ou comme « colocs ». Cela me faisait rêver !

Je me suis mise à griffonner et à peindre, aussi à créer un journal personnel. Je ne me sentais pas bien à cette époque et cela sans le savoir. Et plus la vie était difficile, plus l'art entraînait dans ma vie. Tout au long de mon cheminement, dont lors de ma première hospitalisation, la spiritualité et l'art sont venus me chatouiller l'âme. Ma première colocataire de chambre au CHUL en psychiatrie m'a donné son ensemble de pastels à la fin de son hospitalisation.

Et de là, d'hospitalisation en hospitalisation, tel un enfant qui grandissait, on a vu une artiste en moi. L'artiste Annie. « Toi tu es une artiste ? », me questionnait-on. Sans le savoir, l'art me donnait naissance et une nouvelle énergie vitale prenait place à mon insu. Je ne savais toujours pas dessiner, et je ne le sais toujours pas aujourd'hui, mais j'ai enfin connu le langage des couleurs, d'où émerge mon art abstrait et la couleur de mon être ; la création est devenue mon amie...

Aujourd'hui, le 22 septembre 2017, donc 17 ans plus tard, je suis à l'aube d'une nouvelle exposition dont le message crie en douceur de laisser le temps au temps. La maladie

est toujours présente, mais je dirais que, parfois, elle a su me prendre la main et y accrocher un pinceau ou un crayon pour mettre à l'abri la beauté de ce qui croît dans mon univers, qui se bat au milieu de la jungle.

Ce nouvel animal, mon art, gentil tigre apprivoisé, fait de moi un être digne de l'estime de soi, qui se promène à dos de félin dans le monde psychiatrique.

Les jours passent et les pigments se rassemblent pour donner droit de vote en ce Monde à mon petit monde (emmitouflé dans les mains bienveillantes de mes intervenants). Je grandis et je suis, donc ici-bas je peux enfin respirer devant le miroir et dire à mon reflet que mon humanité a son mot à dire sur cette Terre.

Mon champ coloré, envahi de verdure, sème à tout vent son pollen pour divulguer un message où la différence apporte son mot d'espoir aux derniers de ce monde, qui sont finalement les porteurs de première place.

Annie Gervais
Intégration sociale

Maison des adultes
(Québec), CS des
Premières-Seigneuries

Enseignant : Nicolas
Assad-Sauvageau,
Syndicat de
l'enseignement de la
région de Québec

UN SÉJOUR EN AFRIQUE

Je suis assise à la table et je déguste un bon café bien chaud. Il fait beau et je vois la neige fondre à une vitesse folle. Je songe à mes enfants et je souris, le cœur léger. Je pense très fort à ma fille Christine qui a quitté le pays afin de suivre son mari qui avait accepté un travail en Afrique. C'est loin ça l'Afrique vous savez !

Soudain, le téléphone sonne. Je me lève afin de répondre et c'est Christine, mon bébé, qui me fait une proposition très surprenante et même un peu insensée : « Maman, je veux te parler de quelque chose ; j'aimerais que tu viennes nous voir en Afrique. » Je lui dis alors, tout en pleurant : « Oui, mais Christine, ta maman n'a pas assez d'argent pour aller au bout du monde. » Elle me répond : « Maman, je t'offre

ça en cadeau ; je m'ennuie de toi et j'ai besoin de te voir. » C'est vrai, depuis presque un an et demi, nous communiquons par téléphone ou par Internet, mais nous nous sentons loin l'une de l'autre. De plus, son père est décédé peu de temps avant son départ. Christine a deux enfants que j'adore. Imaginez à quel point, moi aussi, je trouve le temps long.

Je finis par accepter l'offre de ma fille. Le temps de procéder aux derniers préparatifs et me voilà prête à partir pour un séjour de trois semaines à Nairobi, capitale du Kenya, pour rendre visite à Christine et sa famille et découvrir un petit coin du continent africain.

L'heure du départ ayant sonné, je prends donc l'avion seule, ne parlant pas un mot d'anglais. Un arrêt est prévu à Amsterdam et il y a un délai de six heures d'attente avant le prochain départ pour le Kenya. À mon arrivée à l'aéroport, j'aperçois quatre hommes avec des mitrailleuses. Pourquoi étaient-ils là ? Je tremblais, j'avais peur. Puis je me rends au comptoir. Là, on me remet une feuille à compléter, mais je ne comprenais rien. Spontanément, je me mets à crier : « Est-ce que quelqu'un parle français ? » Une dame vient à ma rencontre et me rassure en m'expliquant qu'elle remplirait elle-même cette feuille pour moi. Puis, comme un bon ange, elle m'accompagne ensuite jusqu'à la sortie.

Enfin, je monte dans ce deuxième avion qui me mènera au Kenya. Pour arriver à la demeure de ma fille, il faut ajouter au moins trois heures. Le voyage aura donc pris quinze heures en tout.

Petits et grands sont là pour m'accueillir à la descente de l'avion. On pleurait de joie et j'étais heureuse enfin de les serrer dans mes bras. Nous nous sommes dirigés vers la maison. Pour eux, c'était l'heure d'aller se coucher, contrairement à moi. Christine m'a dit : « Maman, on se reparlera demain. » Le lendemain, j'ai pu lui raconter en détail les petits incidents vécus lors du voyage.

Pour mon grand plaisir, nous sommes allés visiter un parc animalier : lions, singes, girafes, beaucoup d'animaux qu'on aime toujours voir. Une autre beauté à voir absolument : le mont Kilimandjaro. C'est une merveille de la nature. Nous avons également fréquenté ensemble des hôtels de grand

luxe et des restaurants aux alentours. J'aimais beaucoup faire du magasinage avec ma fille. J'ai acheté une belle robe en coton teintée de bleu et de vert. Je la possède encore aujourd'hui et elle me rappelle de bons moments. Une autre activité que j'appréciais beaucoup, c'était lorsque j'allais reconduire mes petits-enfants à l'école.

Mais attention ! Ce n'est pas toujours facile de voyager en toute sécurité au Kenya. Quand on partait en auto, il ne fallait pas porter de bijoux. Aussi, il fallait s'assurer de bien fermer les vitres de la voiture. Porter des bijoux et laisser les fenêtres de l'auto ouvertes, c'est prendre le risque de se les faire voler.

À la maison, il y avait un domestique (un homme) pour faire le ménage et préparer les repas. Il était très gentil et désirait qu'on lui apprenne à cuisiner selon nos coutumes. Pour le plaisir de tous, j'ai fait une tourtière.

J'ai eu aussi la chance de pouvoir souligner l'anniversaire de ma petite-fille Émilie. La fête a eu lieu dans un beau restaurant. Toutefois, ce n'est pas habituel, dans nos régions nordiques, de voir des chats se balader allégrement dans un restaurant. Christine m'a expliqué que ceux-ci servaient à faire la chasse à la vermine, aux insectes ou autres bestioles qui pourraient s'attaquer à la nourriture. J'ai surpris ma fille lorsque j'ai fait mon choix de menu. J'ai goûté à du serpent. J'ai trouvé ça bon. J'avais déjà mangé de l'anguille et le goût était semblable. Au moment du dessert, les employés du restaurant ont chanté en chœur « Bonne fête Émilie » dans la langue de leur pays et lui ont même offert un joli cadeau. Émilie était ravie.

Ma fille m'avait déjà envoyé une photo un peu spéciale. On pouvait les voir tous assis sur les marches de l'escalier de leur demeure, regardant trois grosses tortues qui se promenaient doucement sur leur terrain, près de la maison. J'aurais bien aimé avoir le privilège d'observer un tel spectacle, moi aussi, mais il semble que ce n'est pas quelque chose qui arrive tous les jours.

**Réjeanne
Gagnon Doiron**
Intégration sociale

Centre Durocher
(La Baie), CS des
Rives-du-Saguenay

Enseignante :
Annie Roy, Syndicat de
l'enseignement
du Saguenay

Puis ce fut la fin de mes vacances et encore un triste départ. Me séparer de ceux et celles que j'aime encore une fois me brisait le cœur. Christine m'a dit : « Maman, ne soit pas triste, tu peux revenir de nouveau, plus tard. »

J'ai grandement apprécié mon séjour chez ma fille. J'appréhendais un peu le voyage de retour et sa durée d'une quinzaine d'heures avant d'arriver à bon port, mais tout s'est bien passé. Je revenais la tête et le cœur remplis de beaux souvenirs, mais aussi heureuse de retrouver la quiétude de mon appartement.

LA PATINEUSE

Jacqueline jeta un coup d'œil furtif vers la patinoire illuminée même en ce soir de semaine. Son jeune époux étant parti bûcher sa vie dans les forêts du Nord, elle usait le temps en compagnie de son amie d'enfance avec qui elle prenait ses marches les soirs de lune. Mars poussait son haleine tiède au-dessus des toits enfumés, et cette soirée moins glaciale rendait son cœur plus nostalgique. Ayant reconduit sa compagne chez elle, Jacqueline se laissa glisser vers la patinoire par un raccourci emprunté à l'enfance. Une légère brise en spirale creusait un sillon devant ses pas. Elle se percha sur le bord de la bande, derrière un lampadaire aussi timide qu'elle. L'ampoule nue qui pendait à son sommet ne laissait couler que des ombres diluées favorisant une atmosphère de péchés véniels. Quelques fanfarons, enclins à bien paraître, se déhanchaient sur des patins renversés par l'orgueil tandis que des jeunes filles allaient, têtes basses, sans doute gênées de porter les patins de leurs frères. Une neige espacée et légère dansait au rythme des couples chancelants qui défilaient, main dans la main, dégustant en silence la chaleur au bout de leurs doigts. Jacqueline aussi, dans sa prime jeunesse, avait goûté à ces amours d'hiver pleines d'ivresse qui, à la fois, réchauffent et refroidissent.

Sa mémoire la ramenant plusieurs neiges en arrière, transformant ce jeune couple au cœur battant qui passait juste devant elle, en celui de Jacqueline et Georges quelques rides auparavant. Ce soir où pour la première fois de son ennuyeuse vie, elle put mettre un nom sur les cœurs transpercés de flèches qu'elle gravait sur les tables du restaurant en espérant que Johnny Halliday soit caché dessous. C'était un « après souper » comme celui-là, déguisé en dessert pour mieux goûter la vie. Elle aussi, parallèle à la bande, elle s'étourdissait en faisant d'innombrables tours de ce rectangle amoureux, agrippée au bras de son futur époux, patinant tous deux sur la bottine, chacun tenant l'équilibre de l'autre.

Tout commença ce soir de pleine lune où, épuisée par cette ritournelle, elle s'accrocha à la bande y cherchant son souffle. Et puis, comme ça sans arrière-pensée, ayant été plus rapide que sa gêne, elle demanda au premier garçon qui passait s'il voulait bien resserrer ses patins. Ce fut Georges, l'aîné de Ti-Gus, jeune homme d'assez belle apparence, montrant de très loin une vague ressemblance avec la silhouette de Johnny Halliday vu de dos, un soir de tempête. Mais, pour lacer des patins, il n'en fallait pas temps. Georges réussit, tant bien que mal, à s'approcher d'elle en effectuant quelques pas de danse autour de sa tuque qu'un vent d'émotions avait balayée de sa tête. Finalement, il tomba aux pieds de Jacqueline et, les yeux pleins de froid, il commença à tourner les lacets autour de ses mollets bouillants. Quand vint le temps de garder le nœud serré pour qu'il puisse faire la boucle, à son tour elle courba l'échine et déposa ses doigts chauds et nus sur les siens. Et c'est pourquoi elle était là ce soir de neige, à regarder passer quelques flocons de sa jeunesse si vite fondue.

Régis Crousset
Intégration sociale

CEA de Matane
(Matane), CS des
Monts-et-Marées

Enseignante :
Mélanie Lapierre,
Syndicat de
l'enseignement de
la région de la Mitis

Le vent forcit, la neige épaissit et devint folle. De ses gants de « kid », elle secoua son col « imitation de renard » et c'est rêveusement qu'elle reprit le chemin de sa tanière. Son souvenir se tint au chaud jusque chez elle. Dans la douceur de son foyer, elle aurait bien aimé faire sentir à son mari à quel point elle se souvenait de ce tendre temps. Mais Georges, aplati sur son « bed », dans un camp de bûcheron au nord d'Anticosti, ressentait lui aussi l'absence. Enveloppé dans des draps de sapin, ses rêveries traversaient le fleuve pour rejoindre sa bien-aimée, mais s'évanouissaient au petit matin, tenant par la main sa scie mécanique.

NÉE DE PARENTS SOURDS M'ENTENDEZ-VOUS ?

Je suis née en 1940, fille unique de Cécile et Philippe, parents heureux mais sourds. Ma mère, Cécile, avait eu la méningite à l'âge de 2 ans et mon père, Philippe, avait eu un accident dans la cour d'école et les soins prodigués à ce moment-là n'étaient pas très adéquats et avaient amené une surdité définitive. Ils habitaient avec ma grand-mère paternelle.

Les parents de ma mère étaient sourds et les parents de mon père entendaient parfaitement, alors on peut peut-être en déduire que j'ai « hérité » des gènes de mon père. On ne le saura jamais.

J'avais les meilleurs parents au monde : ils m'aimaient, me gâtaient, mais savaient dire non. J'étais bien entourée.

J'ai appris à parler correctement avec ma grand-mère. Les émissions de radio étaient mes préférés, car assise sur ses genoux, j'écoutais religieusement : Rue Principale, Grande Sœur, Les Joyeux Troubadours. Mes parents m'ont appris, très jeune, le langage des signes.

Lors de mon entrée en 1^{re} année, j'ai vu la différence entre les parents des autres enfants et les miens. Mes parents avaient toujours besoin d'un interprète pour se faire comprendre et j'ai endossé ce rôle avec plaisir. Il y a toujours eu une grande complicité entre nous.

Nous avons déménagé à la campagne et j'ai quitté ma grand-mère avec regret, même si elle s'inquiétait pour son fils et sa bru qui voleraient de leurs propres ailes. C'était moi, maintenant, leur ange gardien, disait-elle. À leur arrivée dans ce nouvel entourage, ils n'allaient jamais sans moi : faire les achats, aller à l'église, au bureau de poste, m'inscrire à l'école, etc. Puis, petit à petit, les gens se sont familiarisés avec ces nouveaux résidents sourds, qui gesticulaient quelques fois et parlaient aussi quelques fois, mais qui étaient toujours souriants. Et ils sont devenus des familiers de la place.

J'avais une grande complicité avec mon père, il m'a appris à patiner, à faire de la bicyclette, à pêcher, à ramer, à nager. Ma mère m'a appris à jouer aux cartes, à tricoter, à faire des casse-têtes. Ils m'ont beaucoup encouragée à étudier et suivaient mes résultats scolaires de près. C'était important pour eux.

Mon père parlait bien, car il avait parlé jusqu'à l'âge de 8 ans environ et sa famille l'aidait dans les difficultés de langage qu'il pouvait rencontrer. Par exemple, prononcer institutrice était difficile pour lui, alors il disait : maîtresse d'école ou professeur. Il lisait et se débrouillait bien.

Ma mère, ayant vécu dans un milieu de sourds, avait vraiment plus de difficultés. Mais ils avaient les yeux bien ouverts et pouvaient deviner, en me regardant, si j'étais heureuse ou chagrinée.

Quelques anecdotes : lorsque je voyageais avec ma mère en autobus, on parlait en signant. Les gens derrière nous le remarquaient et je les entendais dire : « Regarde, elles parlent avec leurs mains, elles sont sourdes et muettes. » Je me retournais et je leur disais : « Vous croyez ? Ma mère est sourde, mais moi, j'entends et je parle. Ce n'est pas parce que l'on gesticule que l'on est sourd, on peut communiquer avec une personne sourde, si on sait utiliser le même langage qu'elle ou qu'on parle lentement pour qu'elle puisse lire sur vos lèvres. Essayez la prochaine fois. »

Mes parents ont eu bien de la peine de me voir quitter le foyer parental, mais ils ont accueilli chaleureusement mon futur époux. Quand nous leur avons appris que nous habiterions à une dizaine de rues de distance, j'ai vu qu'ils se sentaient plus rassurés. La cérémonie s'est déroulée avec le langage gestuel, car l'officiant, étant l'aumônier des personnes sourdes, avait appris ce langage.

Ce fut un grand jour pour eux d'apprendre qu'ils allaient devenir grands-parents. Ils étaient bien présents dans la vie de mes enfants. Nous leur avons confié notre fils de 18 mois pour deux nuitées et le tout s'est très bien déroulé, à la surprise de quelques personnes de notre entourage. Très tôt, mes deux fils ont appris le langage gestuel de leurs grands-parents.

Lors des funérailles de mon père, une chorale de personnes sourdes a signé une chanson et, à la fin, l'assistance a applaudi. Je me suis levée et j'ai demandé à chacun de recommencer les applaudissements, en levant les bras et en agitant les mains, car c'est ainsi qu'on peut démontrer aux personnes sourdes qu'on apprécie leur démonstration.

Après la mort de mon père, ma mère a vécu quelques années seule dans son logement. Tous les gens du quartier la connaissaient bien. Elle se débrouillait très bien. Elle a fait souvent le voyage Montréal-Québec seule en autobus et souvent avec nous en auto.

Je remercie la vie d'avoir eu la chance d'avoir de très bons parents, même s'ils étaient handicapés. L'amour primait dans notre vie. Encore aujourd'hui, je sers d'interprète à l'occasion et je pratique mon langage gestuel.

Je souhaiterais que chaque personne comprenne que l'inconnu surprend, mais quand on s'y arrête un peu, la solution est souvent facile. Il y a toujours une réponse à un problème.

Lise De Grâce
Intégration sociale

Centre Louis-Jolliet
(Québec),
CS de la Capitale

Enseignante :
Sophie Perron,
Syndicat de
l'enseignement de
la région de Québec

UN AMOUR INCONDITIONNEL

Dès la naissance de mon premier garçon, Nicolas, ce qui devait être un moment mémorable devint le début de mon calvaire. Deux mois après la naissance de mon fils, mon deuil, cette peine d'amour interminable, prit plusieurs années à s'estomper. Nicolas, ce garçon d'une originalité débordante, fêta ses quatre ans ! 29 février 2000, année bissextile, ça se fête !

Cette année-là m'amena à faire de nouvelles rencontres, mais en vain. Serais-je condamnée à cette solitude accablante et amère ? Pourrais-je un jour ouvrir mon cœur à nouveau ? Cette question trouvera réponse l'année suivante. Cette sortie, cette rencontre changea le cours de ma vie. Un homme me remarqua et s'approcha de moi. Son assurance, sa douceur et ses yeux d'un brun profond ont conquis mon cœur. Les semaines passèrent, ensuite les mois et me voilà de retour ! L'amour serait-il au rendez-vous ? Cet homme romantique me promettant la lune et les étoiles me redonna confiance. Malgré mon cœur meurtri et mes blessures, je m'abandonnai sans hésitation. Cet amour naissant persista et dix-huit mois plus tard, nous annoncions nos fiançailles. Mon bonheur est immergé et bientôt nos

conversations se tournèrent vers la conception d'un enfant. Nicolas était ravi de l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur. Mes vingt-neuf ans s'amorçaient. Cette seconde grossesse fut pour moi une immense joie. Mais cette joie eut un prix. Le téléphone sonna, c'était l'employeur de mon amoureux qui le réclamait. Je lui confirmai donc qu'il était effectivement de nuit et qu'il était parti depuis un bon moment. Je raccrochai aussitôt et me rendormis. Quelques minutes passèrent et la sonnerie du téléphone se fit retentir à nouveau. Jamie est absent, alors j'imaginai le pire, bien sûr ! Cette nuit-là, je restai éveillée et imaginai le pire. Alors, j'appelai sa mère qui ne l'avait pas vu non plus. Ce n'est que le lendemain que je reçus un appel de ses parents me disant qu'il avait déserté. Il n'était pas rentré au travail et ne revint plus à la maison. Il avait changé d'idée et n'osait pas m'en faire part. Donc, je me retrouvai seule à nouveau avec Nicolas à mes côtés et enceinte. Alors, je me tournai vers la personne qui pouvait m'offrir le plus de soutien : ma mère. Elle me suggéra de revenir m'installer près d'elle. Les semaines passèrent et j'entamai mon dernier trimestre. Octobre s'installa et l'attente fut de plus en plus pesante. Cette lourdeur m'amena à mettre en exécution cette pénible tâche : « partir ». Mais dans mon cœur, je t'attends toujours et l'espoir me hante. Je n'ai plus d'option. Je dois partir. Cette souffrance trop connue m'avait-elle retrouvée ? Aucune nouvelle de mon amour, bien évidemment que mon départ sera inévitable.

Ce matin-là, je suivis le camion qui me conduisit à mon nouveau logis. Mon rétroviseur me ramena à la réalité. Par un heureux hasard, qui vois-je à mon arrivée ? Maman ! Elle était là, elle m'attendait avec tout son amour et son cœur de mère. Sa présence me réconfortait dans toute cette souffrance. Et le jour arriva, ce moment tant attendu. La peur s'empara de moi, ce mélange de tristesse et de colère prit part de tout mon être. Après 14 heures de longues souffrances, une césarienne d'urgence était inévitable. Immédiatement, on me prépara pour le bloc et à ma grande surprise, tout se passa bien. La salle d'opération était bondée, de l'inhalothérapeute aux infirmières en passant par le médecin, tous y étaient.

Enfin maman ! Je retrouvai mes repères et, aussitôt, elle se pencha près de moi et me prit la main. « Courage », dit-elle. Quelques heures plus tard, le bonheur de mère et de grand-mère devenait palpable. Jérémy était là et n'oublia pas de me rappeler son père au passage. Je ne pus retenir mes larmes. Maman prit immédiatement Jérémy et suivit le personnel infirmier. Quelques heures plus tard, on me reconduisit à ma chambre. À ma grande surprise, maman était là, elle m'attendait en berçant son petit-fils. Elle se leva et me le tendit. À mon insu, elle avait préparé sa valise pour passer la semaine avec moi. Désormais, je n'étais plus seule. J'avais perdu quelqu'un que j'adorais pour gagner une mère aimante et dévouée. De mon côté, le bonheur était de retour. La souffrance fit place à la tendresse, au pardon et à la sérénité, nécessaire à mon rétablissement. Ce bonheur, je le dois en grande partie à toi maman, à ton amour. Tu ne m'as jamais abandonnée. Ta confiance et ta foi en moi font ce que je suis aujourd'hui.

Je t'aime maman ! Merci pour ton amour inconditionnel !

Nathalie Vézina
*Intégration
socioprofessionnelle*

CEA L'Envol (Roberval),
CS du Pays-des-Bleuets

Enseignante :
Andrée-Anne
Blanchette, Syndicat
de l'enseignement
de Louis-Hémon

UN DON POUR LA VIE

Pendant 2 ans, j'ai attendu une greffe de foie. Dans les mois précédant ma transplantation, respirer et me nourrir étaient des actions difficiles pour moi. Me mouvoir était devenu une véritable torture. J'ai passé plus de temps à l'hôpital que chez moi. Un jour, les médecins m'ont annoncé que j'avais désespérément besoin d'un nouveau foie, que sans greffe, il ne me restait que quelques jours à vivre.

Je crois qu'il n'y a pas de mot pour dire ce que j'ai ressenti à ce moment-là. La douleur était intolérable et j'étais anéantie. L'encéphalopathie a provoqué chez moi plusieurs épisodes de coma. Cela a été pour moi un avertissement. Un jour, lorsque je me suis réveillée aux soins intensifs, j'ai senti que ma vie ne tenait qu'à un fil ! J'étais littéralement

entre la vie et la mort. Lorsque j'étais encore inconsciente, je me sentais éblouie et confuse. Un de mes amis a demandé au médecin si j'allais me réveiller et il a répondu : « Il faut qu'elle s'accroche à la vie ! » J'ai été forte, on m'a habituée à être optimiste et à ne pas dramatiser la maladie. Résiliente, j'ai fait face aux difficultés que la vie m'a apportées. Revenir à moi a été un véritable chemin d'embûches et je suis repartie avec plein de force et de persévérance. Il aurait été très facile pour moi d'abandonner si proche du but, de ma greffe. J'ai persévéré et repris connaissance. J'appelle ça l'appel à la vie.

Et l'aventure de transplantation a pu continuer à l'aide de ma force intérieure et avec l'aide de mes amis et de ma famille. Il ne me restait vraiment pas longtemps à vivre et mes heures étaient comptées. Je ne mangeais plus et m'intuber était devenue la seule solution pour le personnel, mais pas pour moi. Le 1^{er} janvier 2014, j'ai reçu le téléphone tant attendu ! Au CHUL de Montréal, tout le monde était très heureux pour moi. Les soins du personnel étaient excellents et réconfortants. J'ai eu confiance et je me suis abandonné à l'opération. À mon réveil, tout était terminé et sans aucune complication. Après la transplantation, je n'avais plus les yeux jaunes et mon regard et celui des autres étaient différents. J'ai quitté l'hôpital resplendissante de santé. La famille et les amis ont été un support primordial. À la suite de l'opération, j'ai fait de la physiothérapie. Je marchais avec une marchette et puis une canne pour réapprendre à marcher. Tout un défi ! Maintenant, je fais face à la vie plus facilement et le soleil brille davantage chaque jour. J'ai maintenant foi en la vie et je sais que ma mission sur terre n'est pas terminée ! Je continue à élever mon fils de 13 ans.

Depuis ma greffe, je mords dans la vie et je fais beaucoup de sport. J'aimerais débiter le ski de fond et je fais de l'aquaforme, du yoga, de l'aviron et de la marche. J'ai décidé de retourner à l'école pour m'aider à réintégrer le marché du travail, mais ça n'a pas été facile ! Je me suis inscrite dans un programme où on comprend mes difficultés et où on peut m'accompagner et m'écouter. Je fonce, car il faut se battre pour atteindre nos objectifs. Je n'ai pas une minute à perdre !

Tous les matins, je pense à vous cher donneur, car une partie de vous est en moi grâce à votre générosité. Signer votre carte de don d'organes a permis de donner un second souffle à ma vie. Aujourd'hui, je respire librement, j'ai à nouveau de l'énergie. J'ai pu reprendre une routine normale et j'apprécie chaque moment de bonheur. Je peux rire à nouveau et apercevoir l'avenir. Tous mes projets de vie continuent. C'est pourquoi, tous les jours de ma vie, je penserai à cette personne et je l'en remercie.

Linda Tremblay
*Intégration
socioprofessionnelle*

CFGA – Pavillon
de formation en
employabilité (Alma),
CS du Lac-Saint-Jean

Enseignante :
Katie Desbiens,
Syndicat de
l'enseignement du
Lac-Saint-Jean

CETTE LETTRE...

Mon Amour,
Mon Ange,
Ma Vie,

Cette lettre, elle habite mes rêves et mes songes depuis ce qui me semble la nuit des temps. Cette lettre, avec ses mots couchés sur le papier, je l'ai écrite avec un amour éternel. Ces mots, j'avais promis de ne plus te les écrire. Ces mots, j'avais si peur de te les dire. Mis sous clef, j'avais fait le serment que mes lèvres ne les prononceraient plus. Enfouie au plus profond de mon cœur, mon âme a su les recouvrer. Elle les murmure, les chante, les crie, les hurle.

Mais, sous le regard de tous ces dieux, dans leur Éden et leur enfer, notre amour est frappé d'anathème. Le mistral, avec son souffle jaloux, l'a arraché et emporté loin de nous.

Piégé dans ma forteresse de solitude, mes yeux se posent sur l'arbre de ma vie, et chacune des feuilles qui en tombent porte ton prénom. Ton prénom, qui était, demeure et restera à jamais mon armure et mon talisman. Ton prénom, cette magie céleste avec laquelle je combattais les dragons et les hydres de mon existence, ceux-là mêmes qui m'ont

Élève de 2^e cycle

CEA Le Relais
du Nord, CS du Fer

Enseignante :
Mélissa Gilbert,
Syndicat de
l'enseignement de
la région du Fer

conduit à l'exil. Ton prénom, l'astre sublime qui embrase ma cage. Celui-là même qui illumine les ténèbres qui m'entourent et annihile ce mal qui sommeille en moi. Ce fléau qui fut la Genèse de l'Apocalypse de notre amour.

Amour ! Que ce mot est doux lorsqu'il est dit avec passion. Passion et vérité. Vérité ! Que ce mot est cruel lorsqu'il est enseveli au cœur d'une forêt de mensonges. Perdu dans ces épines et ces ronces, j'ai tenté de devenir le héros que je ne suis pas. J'ai cherché à être l'émule de tous les « Roméo » et « Tristan » de ce monde. Les artifices qui peuplaient ma vie n'ont jamais fait de moi cet être homérique et cornélien. Mais, de Gourmont l'a si bien écrit : « On devient ce que l'on est¹... ». J'ai remis alors cape et épée. Dans un coffret, j'ai trouvé une plume. Grâce à elle, je suis devenu ce que je suis. Ce que je devais être... Moi !

Depuis ce jour, j'ai compris que j'avais toujours mélangé amour et mensonge. J'ai enfin fait la paix avec moi-même. Je scelle cette épître avec mes lèvres et la porte sur mon cœur. Mes yeux s'embrument et je verse une dernière larme. L'abysse de mes tourments n'est plus qu'un souvenir évanescant. Va ! Aime et sois aimée ! Car l'amour c'est donner, non prendre. Moi, je le vivrai dans chaque parcelle de mon être. Vivre, c'est aimer.

À jamais je chérirai ton prénom, ton souvenir et cette lettre. Cette lettre et ses mots rédempteurs.

Cette lettre... que tu ne liras jamais.

1. DE GOURMONT, Remy (1900). *La culture des idées*.

L'EVEREST, RÊVE D'UNE VIE

Alpinistes invétérés, Émilie et David rêvaient depuis aussi loin qu'ils se souviennent de s'envoler vers le Népal afin d'effectuer l'ascension ultime ainsi que le rêve d'une vie de beaucoup de grimpeurs, gravir le mont Everest. Après quatre années de planification et de préparation, ce rêve qui leur semblait inatteignable prenait finalement vie.

La veille de leur départ, possiblement à cause de l'excitation, ils furent incapables de traverser au pays des rêves. Le lendemain matin, après s'être joints au reste de l'expédition, ils s'envolèrent finalement à la conquête de cette montagne mystique le 15 avril 1998. Dès leur arrivée, ils chargèrent les camions et entreprirent un long et pénible périple jusqu'à Thukla, situé à 4620 mètres. Ils y échangèrent les véhicules pour des Sherpas afin de continuer leur route.

L'équipe atteignit finalement le camp de base se situant à 5364 mètres d'altitude le 1^{er} mai 1998. Les deux semaines essentielles à l'acclimatation semblèrent durer une éternité, mais finalement seule une nuit les séparait de leur départ vers le camp deux. L'Everest quant à lui en avait décidé autrement, un blizzard enveloppa la montagne générant des vents de près de 135 km/h forçant au confinement dans leur petite tente tous les membres de l'expédition. Ce bouclier de quelques millimètres était la dernière ligne de défense contre cette nature qui semblait sonder systématiquement les moindres coutures dans le but d'envahir ce dernier refuge.

Un soir, pendant qu'Émilie s'affairait à la préparation du souper, David attendu dans une réunion de coordination, l'embrassa avant de disparaître dans le blizzard. Après avoir discuté de plusieurs points, la famine s'empara de David et le poussa à rebrousser chemin sachant pertinemment que sa coéquipière et partenaire de vie l'attendait avec un bon repas chaud.

À sa sortie, la noirceur et la neige balayée par des vents dignes d'un ouragan avaient recouvert la montagne rendant impossible toute navigation. Heureusement, des lignes de vie préalablement installées avant le blizzard s'étendaient telles des toiles d'araignées afin de permettre les déplacements d'urgence à l'aveugle lors de conditions extrêmes.

David, une fois sécurisé à la ligne de vie, se mit en route. À son arrivée, il retira ses grosses mitaines, ouvrit la fermeture éclair de la tente et se hissa à l'intérieur. Malgré ce sentiment constant que leur tente pouvait s'envoler à tout moment, la fatigue gagna sur leurs inquiétudes et, après un bon et copieux souper, ils se hissèrent à l'intérieur de leur sac de couchage tels des cocons.

Au petit matin, le blizzard finalement disparu laissa place à quelques nuages semblant s'être posés sur le sommet de cette magnifique sculpture. Notre Soleil, source de toutes vies sur Terre, envahissait graduellement de sa lumière rouge feu éclatante ce chef-d'œuvre agissant exponentiellement sur sa beauté.

Tous étaient prêts à s'engager sur cette montagne qui dans le passé, s'était transformée en dernier repos pour plus de 200 alpinistes. Chaque membre conscient des risques portait son énorme sac à dos auquel étaient attachés les outils essentiels à leur survie, un piolet, une paire de crampon et bien entendu plusieurs cordes ou lignes de vie. Ils débutèrent lentement leur avancée tel un convoi militaire vers son objectif, objectif qui sous sa beauté déconcertante leur réservait certainement d'innombrables surprises.

Après quelques jours de marche, l'équipe fit face à un glacier d'une largeur de trois kilomètres qui, comparable à un champ de mines, cachait sous sa fragile robe de neige blanche immaculée des failles qui sournoisement attendaient qu'une victime ose s'y aventurer. Contraints à utiliser cette route, les membres se relièrent à une ligne de vie. David, grimpeur expérimenté, prit alors la tête en guise d'éclaireur ouvrant lentement le chemin. À tour de rôle, leurs lignes de vie tendues, les membres se mirent en marche. David narguait le glacier à l'aide d'une perche afin de le pousser à dévoiler les pièges cachés sous sa robe.

À maintes reprises, une échelle utilisée en guise de pont permit de franchir les crevasses. L'équipe progressait très bien quand soudain le sol se déroba sous les pieds de David, le plongeant dans les entrailles du glacier. Projetés au sol par la chute de David, Émilie et Robert, autres membres de l'équipe, glissaient désespérément vers leur mort. Après de nombreuses tentatives, Émilie et Robert s'immobilisèrent à l'aide de leur piolet à seulement quelques mètres de la faille freinant simultanément la chute de David 20 mètres plus bas. Cette bonne vieille corde venait de lui sauver la vie.

Le climat favorable durant les sept jours suivants favorisa grandement l'ascension jusqu'au camp sept. Après quelques jours de repos forcé dû aux caprices météorologiques, les alpinistes reprirent leur ascension. La portion entre le camp sept et huit très technique mit à rude épreuve la capacité de tous les grimpeurs. Le 20 mai 1998, après trois heures d'ascension sur des parois enneigées et rocheuses ayant une inclinaison variant de 60° à 75°, David et Émilie devaient fournir de tels efforts qu'ils durent utiliser de l'oxygène afin de stabiliser leur respiration avant d'entreprendre la dernière barrière les séparant du camp huit. Il s'agissait d'une paroi rocheuse verticale de 400 mètres comportant des corniches et qui se situait à plus de 7 412 mètres d'altitude. Après une pause afin de stabiliser leur métabolisme, à la suite à un tirage au sort, Émilie fut la première à entreprendre l'ascension de la paroi jusqu'à la première corniche située à 150 mètres plus haut, et, une fois sécurisée, Émilie fit signe à David de la rejoindre. David initia son ascension, il atteignait approximativement 100 mètres lorsque soudain il entendit un cri de détresse, leva les yeux et vit Émilie, l'amour de sa vie, plonger dans le vide, tendant désespérément en vain les bras dans une ultime tentative de sauvetage. À l'arrivée de l'équipe de sauvetage, la vie avait déjà quitté le corps d'Émilie qui avait chuté 250 mètres plus bas.

David, ne pouvant continuer l'ascension, fut évacué au camp de base et n'a plus jamais pratiqué l'alpinisme.

L'investigation révéla que le bris d'une attache était la cause de la chute d'Émilie.

Benoît Gagnon
2^e cycle

Centre Laure-Conan
(Chicoutimi), CS des
Rives-du-Saguenay

Enseignante :
Marie-Claude Proulx,
Syndicat de
l'enseignement
du Saguenay

POUR SAUVER DES VIES

Assis sur le canapé, je regarde sur le mur la photo de ma fille de 15 ans, Cassie. Il y a dix minutes, j'ai raccroché le téléphone. J'ai parlé avec le parent d'un étudiant se trouvant dans la classe de celle-ci. Je ne parviens pas à croire que Cassie a intimidé à plusieurs reprises ce dernier. Sa mère m'a raconté que son fils a pénétré dans leur demeure en sanglot. Il lui a ensuite tout débarrassé les méchancetés gratuites que lui balance constamment ma fille. J'ai le cœur fendu d'apprendre ça.

Je me souviens lorsque j'étais un adolescent de 17 ans. J'étais échoué à la bibliothèque quand les premiers coups de feu ont retenti dans tout l'établissement, telles les cloches de l'église dans mon village. Je suis devenu pétrifié, tout comme les autres élèves. De nouvelles intonations ont fait écho au milieu des cris terrifiés qui s'élevaient du rez-de-chaussée. Mon cœur battait la chamade et dans mon cerveau clignotait le danger me pressant de réagir. Je suis sorti de la salle avec les membres tremblants, puis j'ai foncé vers les escaliers où affluaient des étudiants dans le sens inverse du mien. Je me faisais bousculer, mais je me faufilais quand même parmi eux pour atteindre l'étage en dessous. On a tiré encore et j'ai sursauté au son qui était amplement plus rapproché. C'était la cohue totale au travers des hurlements, des pleurs, des gens qui fuyaient et des coups de feu qui fusaient. Bien que je saisisse ce qui se produisait, j'étais dans l'incapacité de réfléchir. De plus, la terreur me broyait les entrailles. J'ai couru dans le couloir de l'étage où j'étais parvenu. Le monde filait dans tous les sens étant pris de panique. Je suis tombé lorsque mon pied a heurté quelque chose au sol. C'était une fille dans ma classe qui avait la réputation d'être populaire, moqueuse et arrogante. Face à moi, étendue à plat ventre, elle avait les yeux mi-clos, le regard dans le vide et le visage maculé d'un rouge épais, j'ai compris... Je me suis soulevé brusquement, j'ai couru encore jusqu'à atteindre la sortie de secours. Le vent de novembre m'a frappé de plein fouet. À l'extérieur, j'ai tout vomi l'angoisse et l'horreur que je venais de vivre devant d'autres témoins en pleine crise de choc post-traumatique.

À la suite de cela, le tireur qui était à l'origine de cette fusillade scolaire a causé 37 morts et 15 blessés sur 600 personnes avant de s'enlever la vie à son tour. Le garçon se nommait Sheldon. Il était souffre-douleur de plusieurs à l'école. Je lui avais parlé à deux ou trois reprises. J'aurais pu l'aider, car j'ai été à de multiples occasions témoin de ce qu'il subissait. Je ne pourrais même pas calculer le nombre de fois que j'ai remarqué cette fille, sur qui je suis tombé, rire des vêtements de Sheldon. Puis, ce groupe de garçons qui le bousculait dans les couloirs et l'étiquetait d'insultes. J'ai vu de mes propres yeux et je n'ai jamais ouvert la bouche pour réagir. À cette époque, ça me semblait tellement plus facile et préférable de me taire, jusqu'à cette tragédie. Alors, j'en suis venu à me demander : « Et si j'étais intervenu rien qu'une seule fois ? Et si je lui avais tendu la main ? Et si je l'avais réconforté ? Et si... » J'aurais probablement sauvé des vies cette fois-là. À présent, mon esprit, mon âme ainsi que mon cœur sont marqués de manière indélébile par la tristesse de ce que j'aurais pu empêcher si j'avais trouvé le courage de m'opposer à ce dont j'ai été témoin. J'ai manqué d'empathie et j'ai failli devant la détresse criante de Sheldon.

La porte de la maison s'ouvre avant de claquer. Cassie est entrée de son entraînement de volley-ball. Nos regards se croisent et je vois dans le sien qu'elle constate mon état et mon expression. Elle comprend que j'ai à lui parler sérieusement. Cette dernière vient s'asseoir en face de moi me prêtant une attention mesurée. Je laisse un moment de silence flotter entre nous avant de me lancer.

– Cassie, j'ai une histoire à te raconter. Sois attentive, car cette fois-ci, j'aimerais sauver des vies...

Byanka Belisle
2^e cycle

CEA secteur Cabano –
Dégelis (Dégelis), CS
du Fleuve-et-des-Lacs

Enseignante :
Louise Proulx, Syndicat
de l'enseignement
du Grand-Portage

LA DERNIÈRE HISTOIRE

Aujourd'hui, comme tous les jours, je me suis rendu à l'hôpital rendre visite à ma petite sœur. Il y a quelque temps, son médecin nous a annoncé, à maman et à moi, qu'il ne lui en restait plus pour longtemps. Maudite maladie ! Lorsque j'entre dans sa chambre, je remarque qu'elle est endormie, elle semble dormir paisiblement. Je m'approche pour m'asseoir à ses côtés puis je l'embrasse doucement sur le front. Elle se réveille et au moment où elle me voit elle sourit. Malgré la maladie, elle garde toujours le sourire. Comme à chaque fois, elle me demande si je peux lui raconter une histoire, je lui en raconte une tous les jours. Je m'installe à ses côtés, dans son lit, la prenant par le fait même dans mes bras. Ainsi commence l'histoire.

Il était une fois, dans un village lointain, vivait une fée du nom de Milacie. Elle protégeait un arbre, cet arbre n'était pas un arbre comme les autres, il était l'arbre des esprits. Sans doute l'arbre le plus important que cette terre n'ait jamais connu. Il était présent depuis toujours, créant et protégeant toutes vies sur Gaïa. Un jour, alors que Milacie était endormie profondément sur une branche de l'arbre, un chevalier noir arriva à l'entrée du village. Ce chevalier grand et costaud était vêtu d'une armure de métal noire très imposante et portait avec lui une grande épée.

Sur un ton autoritaire et effrayant, le chevalier noir exigea aux villageois de lui révéler où se trouvait l'arbre des esprits, ce qu'ils refusèrent. Ils savaient tous ce qui arriverait si quelqu'un s'en prenait à l'arbre. En colère, le chevalier commença à semer la pagaille et à tout détruire sur son passage. Des boules de feu jaillirent d'une pierre incrustée dans son armure brûlant les maisons sur son passage, et il brandissait son épée pour menacer les villageois sur son chemin. Terrifiés, les gens habitant le village n'eurent autre choix que de prendre la fuite.

Le chevalier noir continua son chemin vers le centre du village, c'est là que se trouvait l'arbre des esprits. Il aperçut l'arbre, dégaina son épée, puis s'approcha pour le détruire. Entendant le bruit de feuilles mortes s'écrasant sous la semelle de fer du chevalier, Milacie se réveilla en sursaut. Depuis la branche où elle se trouvait, elle aperçut le chevalier brandissant son épée en direction de l'arbre. Elle comprit qu'il n'était pas là pour prendre le thé, mais bien pour s'en prendre à l'arbre et peut-être même le détruire. Elle se mit debout, puis bondit hors de l'arbre se retrouvant au sol, face au chevalier.

Milacie affronta le chevalier du regard, lui demanda de partir, ce qu'il refusa. Il était prêt à se battre afin d'atteindre son but malveillant tandis que Milacie était prête à mettre sa vie en jeu pour défendre l'arbre. L'épée toujours en main, le chevalier prit la direction de l'arbre. Milacie bondit devant lui afin de lui bloquer le passage puis croisa les avant-bras, récitant une incantation afin d'y faire apparaître un bouclier magique bloquant ainsi le coup d'épée. Le chevalier essaya d'attaquer Milacie en lui projetant des boules de feu, mais elle riposta à chacune d'entre elles en faisant jaillir des éclairs de ses mains. Elle parvint, entre deux attaques de boules de feu, à lancer un éclair en direction du cœur du chevalier. Le chevalier tomba, genoux au sol, la main sur la poitrine puis rendit rapidement l'âme.

Le chevalier maintenant vaincu, les villageois revinrent au village. Il y avait beaucoup à reconstruire, mais heureusement, l'arbre était sauvé. Comme toujours Milacie avait défendu l'arbre des esprits corps et âme. Milacie s'assied sur une branche de l'arbre lui murmurant que quoiqu'il arrive elle serait toujours présente pour le protéger.

Mon histoire terminée, j'aperçois les yeux de ma petite sœur fermés, je me rends compte qu'elle ne respire plus. Je la serre dans mes bras, pleurant de toutes mes larmes. Elle s'est éteinte au moment où je lui racontais ce qui allait devenir sa dernière histoire. Au fond de moi, je savais que cette dernière histoire, ce dernier moment, lui avait permis de quitter ce monde en paix. Elle restera toujours dans mon cœur.

Jenny Paquet
2^e cycle

CFP A.-W.-Gagné
(Sept-Îles), CS du Fer

Enseignant :
Daniel Côté, Syndicat
de l'enseignement
de la région du Fer

L'AMOUR REND MALADE

« À l'aide », ce sont les premiers mots qui me sont venus en tête. « Je dois être malade, à l'aide. »

Tout a commencé lorsque j'étais revenu à l'école après une longue fin de semaine de quatre jours. C'est alors que je l'ai vu, lisant un livre dont le titre m'a échappé. J'avais toujours été intrigué par lui auparavant, mais j'ai réalisé à quel point seulement à ce moment-là. Les reflets bruns-roux du soleil dans ses cheveux normalement noir charbon, son petit sourire, ses blagues... Tous me frappèrent. Même cet air rêveur qu'il pouvait prendre lorsqu'il était seul. À cet instant exactement, j'ai compris que quelque chose n'allait pas chez moi et j'ignorais à quel point.

J'ai donc commencé à le regarder plus souvent, peut-être que je pourrais comprendre cette fascination qui semblait m'habiter. C'est environ dans cette période également que j'ai débuté des manœuvres d'évitement et de retraite pour ne pas avoir à lui parler. J'ignore toujours ce que j'aurais pu lui dire, autrement. Étrangement, au lieu d'ignorer mon comportement comme prévu, il s'était mis à être plus insistant pour que je lui parle. Je finissais toujours par fuir, ce n'était heureusement pas un problème.

Au bout d'un mois, il avait finalement pu me piéger. Il m'avait cerné entre le mur et lui. Ce fut sûrement le pire moment de ma vie. Je n'avais pas mal, seulement peur. Peur qu'il entende ou sente mon cœur qui battait la chamade dans un mélange de crainte et de bien-être tout aussi effrayant. C'était là que j'ai compris qu'un truc n'allait vraiment pas bien, parce que j'ai aimé cette proximité. C'est cette agréable sensation qui m'a fait réaliser que j'étais peut-être malade, atteint de la phase finale d'une maladie terrible. « Avec de la chance, je mourrai la semaine prochaine ! », m'étais-je dit. Malheureusement, je ne mourus pas, au contraire, j'étais en pleine forme.

N'y pouvant plus, je me décidai à en parler à quelqu'un, ma sœur. Elle pouffa de rire, avant de soupirer, me tapoter le dos et m'expliquer que j'étais seulement amoureux. J'ignore pourquoi, mais quelque chose se brisa au fond de moi. Je

suis resté stoïque le weekend durant. Le pronostique était pire que toutes mes suppositions. Je suppose que j'ai préféré me voiler la face plutôt que d'affronter la vérité. J'aimais un autre garçon et je ne pouvais rien y faire. Au bout de quelques jours, ma sœur me confia que le meilleur moyen de passer à autre chose était de se faire rejeter. Je le connais depuis quelques années, il n'était pas du genre rude ou méchant. Il me rejetterait amicalement et me dirait le fameux « on reste amis » à la fin.

Préparé mentalement, je l'ai interpellé, il a semblé surpris comme j'avais passé un mois et des poussières à l'éviter. Nous sommes tout de même allés dans un endroit tranquille pour discuter. Un silence rempli de malaises s'installa. Lui, attendait ce que j'avais à dire et moi, ignorais comment formuler quoi que ce soit. Il ne me pressa pas. Je crois qu'il se doutait, par mon expression faciale, que c'était difficile à dire. J'avalai difficilement ma salive, commençant par dire que j'étais désolé. J'ajoutai ensuite que je n'avais pas compris ce qui m'arrivait, avant. Il semblait perplexe, perdu. Le pauvre ne devait rien comprendre à mon charabia. Son air interloqué était amusant, mais la situation ne me permettait pas d'en rire. « Pour tout te dire, je... ». Ma voix se bloqua. Je n'arrivais pas à parler. Puis, je pensai à ce que ça me rapporterait. Je pourrais passer à autre chose, trouver une personne qui m'aimerait également...

« Je t'aime », lâchai-je. Je rougis, mon visage me brûlait, mais c'était sorti, tout simplement, d'un coup et d'une douceur que je ne me connaissais pas. Le pire était que ça avait été trop facile. Son visage a d'abord semblé adopter un air ahuri, se durcissant ensuite, ses poings se serrant à s'en blanchir les jointures. « Était-il contre ? Allait-il me repousser et ne plus jamais m'adresser la parole ? » Les scénarios catastrophes se bousculaient jusqu'à ce que, d'un geste vif, avant que je ne puisse esquisser un mouvement, il m'attrapa entre ses bras, me serrant tout contre lui. Son souffle effleurant mon cou, nous restâmes ainsi un instant avant qu'il ne resserre ses bras, murmurant : « T'es mieux de pas me faire une joke. » Puis, je le sentis reculer, son visage vis-à-vis le mien, son regard plongeant dans le mien avant qu'il ne dise, d'un ton tout aussi doux que le mien précédemment : « Moi aussi, je t'aime. »

Jake D'Errico

2^e cycle

Centre L'Envol —
Montcalm
(St-Lin-Laurentides),
CS des Samares

Enseignante :
Josée Guindon,
Syndicat de
l'enseignement
du Lanaudière

MA PAIX INTÉRIEURE

Je suis une fille de vingt-six ans, maman de deux beaux garçons maintenant rendus à l'âge respectif de quatre et six ans. De vraies merveilles ! Je peux avouer qu'ils m'ont sauvée plus d'une fois.

Je suis séparée depuis quatre ans et depuis, mes journées sont devenues pratiquement toutes insurmontables, car j'ai développé une maladie qui s'appelle la *maladie de la dépendance*, ce qui veut dire que je tombe facilement accro, je n'en ai jamais assez. Lorsque je n'étais encore qu'une adolescente, comme tout le monde, je me cherchais une identité. Dès ma toute première consommation, un sentiment de bien-être m'envahit : il n'y avait plus ce vide, celui qui me faisait sentir si différente. J'étais devenue moi. Enfin ! Du moins, pour un instant. Aujourd'hui et maintenant, le vide que je réussissais à combler autrefois s'est transformé en une atroce douleur impossible à soulager, à me sortir de la tête. « Ma douleur » est devenue ma raison de vivre. Pour me soulager, je devais consommer. « Dieu merci, j'avais ma dose ! »

Désormais, je suis impulsive, compulsive, j'agis sans réfléchir dès qu'un sentiment de colère, de tristesse ou même de joie m'envahit. Toutes les raisons sont bonnes pour en avoir... « Quand y'en a plus, y'en a encore. »

Je suis enragée, fatiguée, ma vie a perdu son sens. Sans cesse, je me demande ce que j'ai bien pu lui faire pour mériter une telle souffrance ? Pourquoi suis-je incapable de trouver une paix intérieure, un équilibre ? Jamais je n'ai été aussi malheureuse !

Depuis un certain temps, mes proches me disent que j'ai un problème. Je dois avouer que je suis plutôt en accord avec eux. La seule différence entre leurs constatations et les miennes n'est pas compliquée à comprendre. Parce que moi, personnellement, j'en ai pas de problèmes ! Ce sont les autres qui en ont une tonne avec moi. Depuis tellement longtemps, j'ai l'impression de porter le poids du monde sur mes épaules ! Tous ces commérages à mon sujet... Je suis à bout ! J'essaie juste de vivre ma vie et d'avoir la « ... » de

paix, une bonne fois pour toutes. Suis-je la seule qui vit dans mon délire ? Est-ce que je refuse d'admettre que le véritable problème auquel je dois faire face soit le déni ? Peut-être que j'abuse ?

Physiquement, émotionnellement et mentalement, j'ai atteint le bout du rouleau auquel j'ai accès. En plus, le film de ma vie ne cesse de jouer en boucle, jour après jour, heure après heure, minute après minute. Je n'y vois que du négatif. À cet instant, avancer pour pouvoir tourner la page n'est pas possible, simplement parce que je suis prisonnière d'un démentiel torrent. Il est inimaginable de se faire autant de mal volontairement ! J'ai honte de ce que je deviens. Me regarder dans un miroir est devenu impossible. Je me dégoûte ! Je suis vraiment en train de détruire ma vie ainsi que celle de mes enfants au passage. Même si j'essaie, il n'y a aucune solution que je puisse trouver pour m'aider à aller mieux. On m'a toujours répété : « Bianka, dans la vie, si tu veux quelque chose, tu dois le trouver toi-même, car personne ne te viendra en aide. » C'est exactement ce à quoi je me tue à faire.

J'aurais dû demander de l'aide, j'aurais dû parler de mes torrents, j'aurais dû... juste dû ! Pourtant, le seul remède que j'ai trouvé est celui de me défoncer, de me geler, et ce, jusqu'à ce que je ne ressente plus de douleur. Je me suis rendue trop loin, le cycle « spin » est collé plus que jamais. À jeun, je suis incapable de fonctionner ! Pratiquement chaque jour je consomme. En fait, je ne peux plus m'en passer ! Lorsqu'une substance n'a plus aucun effet sur moi, j'en essaie une nouvelle.

Abandonnée, je me suis abandonnée ! J'ai vraiment touché le fond ! La folie, la mort ou la prison ? Moi, j'ai choisi la mort. Comment ? C'est simple ! Je me suis « loadée » ! Bref, tout ce que j'ai pu trouver qui m'avait déjà fait sentir mieux, je me le suis procuré. Ensuite, je me suis « soulée » ! Pratiquement d'un coup, j'ai avalé un nombre incalculable de pilules, assez pour tuer une armée. Enfin, j'allais pouvoir trouver ma paix, mon cœur serait enfin libéré. Il ne me restait plus qu'à attendre un tout dernier instant. J'ai fermé mes yeux, lentement, sans même m'en rendre compte. J'étais partie loin, très loin, tellement loin que seule, il m'aurait été impossible de revenir.

Bianka Lemay
2^e cycle

CEA Marius-Ouellet
(Disraeli), CS
des Appalaches

Enseignante :
Karine Deslongchamps,
Syndicat de
l'enseignement
de l'Amiante

Combien de temps m'étais-je envolée ? Je n'en ai pas la moindre idée ! Chose certaine, on m'a définitivement ramenée ! De qui ou de quoi s'agit-il ? Aucune idée ! Et puis, doucement, mes yeux se sont ouverts. Il y avait autour de moi, quelque chose de mystérieux, un oracle m'entourait. J'ai su qu'il était là pour moi et qu'à présent rien ne pourrait plus me faire de mal. J'ai décidé que cet oracle, jamais plus il ne me quittera. C'est alors que j'ai entendu une voix qui me murmura : « Prends le temps de t'écouter, car maintenant c'est toi qui es importante. » Cette voix, c'était la mienne... Devais-je demander de l'aide ? Pourquoi pas ! J'essaie ! Une puissance venait de me donner une seconde chance et c'était maintenant à moi de ne pas la gaspiller. Confiante, j'ai pris le téléphone et j'ai téléphoné à ma mère pour lui dire que je n'allais vraiment pas bien, qu'un aller simple pour une thérapie s'imposait.

Depuis ce jour, fidèle à moi-même, je garde toujours à l'esprit que le pire est derrière moi et le meilleur reste à venir. Trop longtemps j'ai pensé être plus forte que ma dépendance, mais lorsque j'ai admis que, seule, je n'y arriverais pas, ma vie a pris son envol. Depuis, je profite du moment présent tout en demeurant dans mon vingt-quatre heures. J'ai foi en moi, foi en mon rétablissement. Avec sérénité, j'accepte les choses que je ne puis changer. Avec courage, je change les choses que je peux et c'est avec sagesse que je fais la différence !

« NOUS AVONS ADMIS QUE NOUS ÉTIIONS IMPUISSANTS
DEVANT NOTRE DÉPENDANCE, QUE NOUS AVIONS
PERDU LA MAÎTRISE DE NOS VIES. » (Étape 1, selon les AA)

VOL AU-DESSUS DE LA VIE

Plusieurs choses ont échappé à ma compréhension au cours de ma courte existence. Des formes que je ne saisisais pas ou bien des comportements qui semblaient anodins pour d'autres me semblaient à moi complètement dépourvus de tout sens. Cela ne m'empêcha tout de même pas de profiter pleinement des moments qui m'étaient donnés.

La plus dure de toutes les épreuves que j'ai dû surmonter fut sans doute de sortir de ma coquille pour embrasser la nouvelle vie que je pouvais alors découvrir. J'étais si bien quand j'étais enfermé avec moi-même, coupé de tous les problèmes extérieurs. Sortir de ce confort m'apporta quand même des changements auxquels je ne me serais pas attendu. Je faisais désormais partie intégrante d'un nouvel environnement tout à fait inconnu jusqu'à maintenant. J'apprenais donc par moi-même à réagir aux différents aspects de ma nouvelle existence à grand coup d'essais, de chutes, d'échecs, de détermination et de petites réussites. Je finis par maîtriser le petit environnement qui entourait le nid familial.

Un jour, ma mère décida que j'étais assez vieux pour voler de mes propres ailes et quitta le dit nid familial pour me laisser prendre mon envol seul. Je ne me sentais pas abandonné, car j'étais en accord avec elle. Ça lui ferait du bien d'avoir du temps pour elle après tout le temps qu'elle avait passé à m'élever. Je dois vous avouer par contre que j'ai longtemps hésité à me lancer dans le vide sans plus de protection que mon jugement et ma détermination à ne pas m'écraser sur le sol. Quand je décidai enfin de me lancer, je le fis avec toute la fougue et l'énergie que je possédais et je réussis cet exploit avec brio. J'étais enfin libre de vivre comme je l'entendais, sans aucune restriction. J'avais le choix de me trouver une compagne pour fonder à mon tour une petite famille ou de me laisser porter au gré du vent et de découvrir le nouveau monde qui m'entourait. Le deuxième choix était pour moi le bon. Dès lors, je partis sans savoir où j'allais m'arrêter.

Je vis des choses magnifiques. Des montagnes qui touchaient le ciel, des rivières et des ruisseaux qui ressemblaient à des artères et des veines et qui finissaient par se rejoindre dans une étendue d'eau dont je ne voyais pas le bout, des forêts aussi vastes que des pays, des villes aussi lumineuses que le jour lui-même, des champs en forme de rectangles, de carrés et même de cercles. Je mangeais ce que je pouvais quand je le pouvais sans me soucier d'hier ou de demain. Ce n'était certes pas des repas des plus gastronomiques, mais ils me convenaient puisqu'ils me gardaient en vie. Je ne dormais jamais au même endroit et cela me convenait parfaitement. Je vivais le moment présent et je les savourais tous autant les uns que les autres puisque je ne faisais pas la différence entre les plus importants et ceux qui étaient futiles et anodins. Ça m'était égal. Ils valaient tous la même chose.

Vint un moment où ce train de vie me parut dépassé. J'avais atteint un âge où il me venait un appel criant qui me disait de laisser ma trace sur cette terre énorme. Je devais laisser le deuxième choix pour me rabattre sur le premier et me trouver une compagne. Je fis la cour à quelques prétendantes sans grand succès. J'avais pourtant une belle voix et mes habits étaient des plus colorés comme le voulait la mode du temps. Je chantais toute la journée pour attirer les candidates. C'était le printemps, juste après la saison froide, les champs étaient en fleurs, les arbres bourgeonnaient de partout et les cours d'eau coulaient à grands flots. La vie se réveillait partout autour de moi. Pourtant, j'étais seul et ça ne me plaisait pas du tout. Il fallait impérativement que je trouve ma tourterelle. Ce fut au bout de plusieurs jours que je finis par l'apercevoir du coin de l'œil. C'était au coucher du jour, elle se tenait là sur une branche non loin de la mienne. Elle me regardait avec tout le désir du monde. Elle était parfaite pour moi. Sa robe était de couleur relativement neutre, de différentes teintes de bruns, de beiges et de gris. Je m'élançai alors vers elle en laissant disparaître mon habit rouge écarlate teinté d'orange et de noir. Elle était mienne et je lui chantais de tout mon souffle ces paroles.

Nous restâmes ensemble quelque temps. Juste assez longtemps pour faire un petit nid d'amour et pour avoir une descendance digne de ce nom. Nos petits oisillons gazouillaient et ils étaient en santé. J'avais découvert le monde qui m'entourait et j'avais vécu ma vie comme je l'entendais. J'avais laissé ma trace dans ce monde. J'avais été le plus comblé des oiseaux du monde quand, durant un hiver des plus froids, je laissai aller mon dernier chant à la fin d'une nuit et au début d'un jour nouveau.

Élève de 2^e cycle

CEA du Chemin-du-Roy
(Trois-Rivières),
CS du Chemin-du-Roy

Enseignant :
Luc Beauchesne,
Syndicat de
l'enseignement
des Vieilles-Forges

LE RÉVEIL

Henrique ouvrit ses yeux, mais c'était inutile, il ne pouvait rien voir. Peu à peu, il commença à prendre conscience de l'espace où il se trouvait : c'était comme une cellule, sans porte ou fenêtres, humide et totalement noire. Ensuite, il s'aperçut que son corps était complètement nu et attaché par une corde. Il n'y avait personne avec lui et il était incapable de se souvenir de ce qui lui était arrivé avant la noirceur.

Sans qu'il puisse utiliser sa vue, ses autres sens commencèrent à s'aiguiser et il remarqua bientôt que, de l'extérieur de sa prison, il pouvait entendre des bruits qui, progressivement, se définissaient comme des voix, parfois aiguës, parfois basses. Les voix allaient et venaient — parfois elles étaient fortes, et, parfois, il croyait pouvoir entendre quelqu'un qui chantait. Malgré ses efforts, il ne pouvait pas comprendre ce qui était dit ou quelle langue était parlée.

À chaque instant, il se demandait comment il y était arrivé. Son emprisonnement ne lui semblait pas logique. D'ailleurs, il n'avait aucun espoir de se libérer de son cloître, car, jusqu'à ce moment-là, personne ne lui avait rendu visite ou même ne l'avait cherché, alors il finit par se contenter de sa situation sans s'y opposer. Aussi, faisait-il ce qu'il était possible de faire à l'intérieur de sa cellule : il dormait quand il voulait, mangeait quand il était nourri et s'exerçait comme il le pouvait.

Dès lors, la solitude commença peu à peu à lui jouer des tours. Ses sens se mélangèrent, et les stimuli qui venaient de l'extérieur lui suscitaient des réactions synesthésiques, dans lesquelles les sons prenaient la forme d'ombres et d'objets indéfinis parce que ses yeux ne se souvenaient pas d'avoir connu la lumière (et, à travers elle, toutes les couleurs et formes).

Pour Henrique, il n'existait pas de jour ou de soir, le temps était simplement éternel. Cependant, au fur et à mesure qu'il s'approfondissait dans cette éternité, il avait l'impression que les murs de sa prison semblaient se mouvoir en rendant l'espace de plus en plus restreint. Cet espace, autrefois immense, devint insupportablement petit et étouffant. La claustrophobie s'accroissait, et la frustration l'absorbait chaque fois où il pensait que le contrôle de sa vie s'échappait de ses mains.

La situation se compliquait lorsque des tremblements arrivaient et le lançaient en toutes directions. Néanmoins, la structure de sa cellule paraissait être inébranlable. Celui qui l'avait construite l'avait faite pour résister à toute intempérie. Ses murs solides et épais nuisaient à toute intention de sortir ou de communiquer avec l'extérieur.

Tout à coup, quelque chose d'inattendu se produisit : une grande fuite d'eau dans sa cellule. Au même instant, il pensa que ce serait la seule chance de s'enfuir d'une telle prison. En fait, il voulait croire que personne ne l'y laisserait, pour mourir d'une façon si cruelle, lentement... Probablement que quelqu'un viendrait pour le sauver. Aussi, toute sa vie de solitude et de confinement à la noirceur s'approchait de la fin.

Subitement, son corps fut envahi par une vague de pensées qui lui apportait de l'effroi : et s'il ne s'adaptait pas à la vie dehors ? Et s'il n'était pas sûr ? Comment s'alimenterait-il ? Comment survivrait-il s'il ne connaissait rien de ce nouveau monde ? Le dilemme le consommait : d'une part, il savait qu'il avait déjà passé assez de temps confiné ; d'autre part, l'imminence de rencontrer l'inconnu lui causait des frissons. Toutefois, avant qu'il puisse choisir son dénouement, il vit une porte s'ouvrir et il sentit que quelqu'un le prenait et l'arrachait vers l'extérieur.

La lumière intense qui remplissait toute la place et qui donnait, enfin, forme aux objets et aux autres êtres vivants lui faisait mal aux yeux, habitués seulement au noir. Il avait froid. La situation était assez critique : Henrique n'était pas capable de respirer, car il lui manquait de l'air. C'est alors qu'il sentit une forte douleur dans la poitrine, comme si ses poumons décollaient à cause de l'air qui les pénétrait. Il cria,

**Ana Carolina Tavares
Bezerra Mendes**
Francisation

CEA des Découvreurs
(Québec),
CS des Découvreurs

Enseignant :
Marc Lavertu,
Syndicat de
l'enseignement
des Deux Rives

pleura et, finalement, ouvrit les yeux. Il vit des créatures géantes, sans bouche, sans nez et sans cheveux. Tout était tellement bizarre ! Après lui avoir fait passer de nombreux tests, ils le nettoyèrent et enveloppèrent son corps d'une couverture bleue. À ce moment, la sécurité et la quiétude de sa cellule lui paraissaient attirantes.

Soudainement, il fut présenté à un autre individu : une femme. Bien qu'il ne l'avait jamais vue, il sentit, au même instant, qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre et que leurs âmes étaient liées. Son sourire derrière ses larmes faisait transborder toute l'émotion qu'elle garda dans son cœur pendant plusieurs mois. Tout l'amour qui émanait de cette femme permit à Henrique de s'apercevoir qu'il était désormais en sécurité, qu'il n'avait plus besoin de s'inquiéter, donc, il conclut que ses instincts ne pourraient pas le tromper, que toute cette longue attente n'avait pas été en vain et que tout ce qu'il avait vécu n'était qu'un processus qui culminait par cette rencontre magique, cosmique et spéciale.

Il comprit alors que sa vie n'avait que commencé. Il comprit finalement qu'il était né.

AVENTURE AU PAYS DES ÉRABLES

Ça fait des heures qu'Ariane essaie de dormir, mais toute cette ambiance qui l'entoure ne lui donne pas la possibilité. L'avion était plein à craquer. Le bruit des enfants, celui des moteurs et ces deux femmes à sa droite qui n'arrêtaient pas de parler depuis le décollage. Misérable, Ariane ne sait pas quoi faire. C'était la première fois qu'elle voyageait en avion. Elle était tellement soulagée en entendant le message d'atterrissage.

En se dirigeant vers la salle d'attente, elle retrouve son mari. Pendant quelques minutes, elle oublie sa fatigue et se jette dans ses bras. Il y a presque deux ans qu'ils ne s'étaient pas vus face à face. Cette période était nécessaire pour le traitement de son dossier d'immigration.

À bord de la voiture, elle discute avec son mari de tout et de rien : le voyage, la famille...

En arrivant à la maison, elle prend une douche et s'endort comme un bébé.

En ouvrant les yeux, Ariane se rend compte qu'elle se trouve enfin dans sa maison, au Canada. Elle reconnaît chaque coin de sa demeure et ces meubles. Elle a passé des heures avec son mari sur « Skype » pour choisir et meubler cette maison.

À côté d'elle, son mari dort encore. Le décalage horaire de six heures l'a réveillée en avance. Elle dépose un petit bec sur le front de son amoureux et descend l'escalier : direction la cuisine.

Elle était en train de parler à sa famille quand son mari se réveille. Il se joint à elle pour prendre le petit déjeuner.

– Prépare-toi, on va sortir pour magasiner, lui dit-il.

– Ok, je vais le faire.

Elle monte pour ranger sa chambre. Elle ouvre les rideaux de sa fenêtre et là, elle voit un magnifique paysage. La neige, cette robe brillante, était étendue partout. C'est comme si dame nature lui annonçait :

– Ariane, tu es finalement ici, parmi nous, je suis contente que tu assistes à mon mariage avec l'hiver. Tu as vu, je me suis habillée en blanc, je me suis faite belle.

De ce jour, Ariane tombait sous le charme. Dame nature changeait de robe et de couleur chaque saison : son blanc étincelant en hiver, sa fontaine de couleurs pendant l'automne et sa verdure époustouflante pendant l'été.

Le couple sort de la maison. Il se dirige vers les magasins. Il fait le tour. Le mari avait toute une liste à acheter pour Ariane : un manteau d'hiver, des bottes, des mitaines, une tuque, des bas, un cache-cou...

– Ici, on ne niaise pas avec l'hiver. Tu dois acheter ces vêtements avant tout. Hier, en sortant de l'aéroport, j'ai remarqué que tu avais froid, lui dit-il.

– Oui, effectivement, ce n'est pas pareil, malgré que je porte ce manteau, je me sens gelée, dit-elle.

– Il te faut les habits adéquats, tu vas être bien équipée : le kit d'hiver est indispensable. Après ça, tu vas adorer sortir.

Pendant le magasinage, Ariane était préoccupée, pas à choisir les modèles et les couleurs qu'elle préférait, mais avec les paroles qui se déroulaient entre son amoureux et les vendeuses. En effet, Ariane n'avait pas distingué grand-chose. Elle n'avait rien compris. L'accent et la rapidité des paroles la déstabilisaient. Elle se contentait de dire le nécessaire : « oui, j'aime ça », « non, ça ne me plaît pas ».

Avant de rentrer, son mari lui propose d'aller au restaurant pour goûter un mets du pays « la poutine ». Face à son assiette, Ariane l'examine avec ses yeux, pleine de curiosité, tout en murmurant : il y a des frites, du fromage, mais c'est quoi ça le liquide brun ? Je pense que je vais avoir faim tantôt !

Elle goûte à cette fameuse poutine, mais elle ne l'a pas aimée. Devant elle, son mari riait en cachette. Il s'approchait d'elle, en lui disant :

– J'étais certain de ta réaction. Moi aussi, ma première dégustation était « ratée », mais tu vas constater que la deuxième sera meilleure. Tu as amplement le temps pour développer tes goûts. Sois patiente. C'est ta première journée ici.

Ariane remuait la tête pour dire qu'elle était tout à fait d'accord avec ses dires. À ce stade, Ariane ignorait que, dans quelques semaines, elle serait accro à la poutine et que celle-ci serait même une tradition dans son menu de chaque fin de semaine.

Pendant cet été-là, Ariane, en compagnie de son mari, a visité plusieurs villes : Montréal, Trois-Rivières, Québec, Sept-Îles et enfin Granby. Elle adorait le zoo de Granby. Se rafraîchir dans ses piscines lui rappelait la mer chez elle.

Chaque jour, Ariane s'attachait à ce lieu. Elle tombait amoureuse de nouveau. Pas d'un autre homme, mais de l'automne. Cette saison ne laissait personne indifférent : elle captait les regards et envahissait les cœurs. Ariane en parlait à toute sa famille et envoyait des photos à tout le monde.

Le temps filait, les saisons se succédaient. Ariane trouvait de plus en plus sa routine suffocante. Elle qui travaillait auparavant quarante-huit heures par semaine. Son mari lui conseillait de contacter le centre local d'emploi de Drummondville. À la suite du conseil d'un responsable là-bas, elle a suivi une petite formation destinée aux nouveaux arrivants.

À la fin de cette formation, Ariane demande à sa formatrice où elle pouvait trouver une activité pour s'occuper. La dame lui a recommandé de faire du bénévolat et, comme Ariane adorait les bébés, la Maison de la Famille était un bon choix. Ariane a aimé tout le monde là-bas et surtout les enfants.

Malgré le bien-être vécu à cette époque, elle considérait le bénévolat comme étant une solution temporaire. Ariane rêvait de retourner travailler. Elle qui disait haut et fort « Travailler, c'est exister », cette expression l'a toujours inspirée. « L'abeille » comme son patron l'a qualifiée un jour en parlant à son ami Amine :

– Tu vois, avec ma secrétaire, je me sens bien épaulé. Je lui ai délégué plein de tâches.

– Mais elle est encore nouvelle. Elle n'a même pas un an à ce poste, réplique Amine.

– Oui, je sais. Mais elle a une grande maturité et une aptitude à apprendre du jamais vu. Malgré son niveau moyen en études, son ignorance dans ce domaine, elle excelle de jour en jour. Ce qui me plaît le plus chez elle, c'est son calme. Elle ne panique jamais. Elle bosse tout le temps. Elle ne croise jamais les mains. Il nous arrive parfois qu'on

Hanen Abdelhedi

Francisation

CFGa Sainte-Thérèse
(Drummondville),
CS des Chênes

Enseignant :

François Nicol,
Syndicat de
l'enseignement
de la région de
Drummondville

n'ait pas d'ouvrage, mais elle trouve toujours de quoi s'occuper. Elle est comme une abeille, elle ne se repose pas, lui répond-il avec certitude.

Ariane décidait alors de reprendre ses études. Après avoir passé avec succès son évaluation, Ariane se sentait tellement fière d'elle et surexcitée de commencer ses cours.

Ça fait six mois qu'elle est à l'école. Ce lieu où on trouve des mines de connaissances, où ton enseignement est assuré par des professeurs compétents et surtout très humains, et où elle a eu beaucoup d'amis. Le programme « LAN » lui a permis d'améliorer son accent, de pratiquer son français oral et écrit.

Ariane « L'abeille » travaille fort et elle espère que les résultats seront là. Elle vit sa merveilleuse aventure au jour le jour. Elle est pleine d'espoir et de détermination.

Si un jour vous la croisez, demandez-lui la suite.

UNE VIE POUR Y PENSER

Depuis maintenant trois ans et quatre jours que je suis ici, pris au piège avec moi-même. Derrière ces immenses murs de brique, mes pensées ne cessent de me hanter. Je dois par tous les moyens m'occuper pour ne pas regarder le temps qui passe, tout ce temps que je perds. Chaque jour, une histoire différente se crée dans mon esprit et je ressens le besoin de l'écrire, c'est probablement pour cette raison que je désirais tant devenir écrivain. En cette veille de Noël 2017, je ne peux m'empêcher de penser à ma famille qui, elle, m'a sûrement oublié dès mon premier jour d'incarcération. Je ne crois pas être capable de passer une seconde année dans le déni de mon acte, je dois assumer mes fautes, alors cette lettre sera la première étape de mes aveux pour qu'un jour on puisse me pardonner.

Étant plus jeune, mes parents et moi vivions sur une terre agricole près du fleuve, nous n'avions pas d'argent, mais bien assez de fruits, de légumes et d'animaux pour vivre sans problème. Souvent, mes parents me questionnaient sur ma façon d'agir, ils me reprochaient de ne pas être comme les autres enfants de mon âge. Sans ami, la solitude est devenue ma meilleure amie. Vers l'âge de neuf ans, la direction scolaire a exigé mon expulsion de l'école en affirmant que ma place n'était pas dans ces lieux et que je devais rencontrer des spécialistes. Une voix me disait régulièrement que ces gens ne m'aimaient pas et elle avait bel et bien raison. Mes parents, qui ne savaient quoi penser, n'avaient guère autre choix que de vendre la terre et la maison pour partir vivre dans un endroit où nous pourrions avoir de l'aide.

C'est alors à l'âge de dix ans que les médecins d'un centre psychiatrique de Montréal m'ont diagnostiqué schizophrène. Cette journée restera gravée dans ma mémoire puisque c'était la première fois que je voyais ma mère verser des larmes. Depuis ce jour, je dois prendre certains médicaments qui m'empêchent de penser librement, mais quand j'oublie de les prendre, les voix dans ma tête se multiplient et me convainquent que je ne suis pas fait pour vivre dans ce monde.

Le matin du 20 décembre 2014, les voix étaient beaucoup plus présentes qu'à l'habitude, mais mine de rien, j'ai décidé de prendre l'autobus pour me rendre à l'université, un choix que je regrette amèrement. Pour une journée d'hiver, il faisait une de ces chaleurs dans l'autobus, alors j'ai poliment demandé à mon voisin de siège d'ouvrir la fenêtre. À ma grande surprise, il a refusé en me traitant de fou parce qu'il faisait -40 degrés dehors. Dans toute ma vie, la violence n'a jamais été une solution, mais cette fois-ci les voix n'ont pas accepté ce mauvais commentaire. Ce sont mes derniers souvenirs de ce moment-là, j'ai repris conscience de mes pensées quelques heures plus tard couché sur un lit d'hôpital avec tous mes membres attachés par des menottes.

Sophie Grenier
2^e cycle

CFP A.-W.-Gagné
(Sept-Îles), CS du Fer

Enseignant :
Daniel Côté, Syndicat
de l'enseignement
de la région du Fer

J'ai seulement appris ce qu'il s'était passé le jour de mon procès quand les témoins ont dit m'avoir vu tuer à mains nues ce jeune homme qui était assis à mes côtés dans l'autobus. À ce qu'il paraît, je criais que ce n'était pas moi le fou. Après quelques jours de procès, le juge a décidé de me faire purger une peine d'emprisonnement à vie dans l'Institut de détention psychiatrique Philippe-Pinel sans possibilité de libération conditionnelle. Mes médicaments que je n'avais pas pris ce matin-là auraient pu nous sauver la vie à tous les deux.

David Maurice

LA GUERRE EN SYRIE

Je suis une fille syrienne. J'ai 17 ans. Ça fait deux ans que je suis ici au Québec avec ma famille. Ma vie en Syrie avant la guerre était très bonne parce que les membres de ma famille et moi étions tous contents de notre mode de vie. Mes frères et moi sommes allés à l'école. Mon père avait un magasin de matériel électrique, de céramique et d'objets de cuisine. Ma mère était une femme au foyer. On allait chaque jeudi à la maison de mes grands-parents. C'était une occasion de voir mes oncles et mes tantes. Nous étions vraiment heureux en Syrie avant la guerre.

Un jour, en 2011, on était tous dans la maison. Mon père était à son travail. À 16 h, on est revenu de l'école mes deux frères et moi. Mon père est revenu de son travail, on a préparé le souper et on a mangé. Après une heure, mon père et mes frères sont allés chez mes grands-parents. Je suis restée avec ma mère à la maison pour faire le ménage et laver la vaisselle. Quand on a fini le ménage, on est allée dans le salon pour écouter la télévision. Après quelques minutes, les lumières se sont fermées dans toutes les villes. Après, on a entendu le bruit des personnes et des bombes. Les téléphones ne fonctionnaient plus. On avait peur. On a

commencé à pleurer. On a essayé d'appeler mon père pour savoir qu'est-ce qui s'était passé. Il y a une madame qui est venue chez nous et elle a dit à ma mère qu'il y avait une bombe qui avait été lancée dans la rue où mes grands-parents habitent. Ma mère a commencé à pleurer. Elle s'est inquiétée pour mon père et mes deux frères. Les policiers n'ont pas arrêté de lancer les bombes partout. Après deux heures, on a entendu le son de la moto de mon père. On est allé en courant à côté de la porte. On a vu mon père et mes deux frères. Ma mère a embrassé mon père et mes deux frères. Mon père a dit à ma mère de ranger toutes les choses parce qu'on va partir à l'appartement de mes grands-parents pour habiter au sous-sol. Ma mère se demandait pourquoi tout ça ? Qu'est-ce qui se passait ? Mon père a dit que la guerre était commencée et qu'on ne pouvait pas rester seul. On partait rester avec nos familles.

Après quelques années, mon père a décidé de quitter le pays parce qu'il y avait beaucoup de personnes mortes, des blessures et des personnes qui perdaient leur famille, leurs enfants et leurs maisons. Mon père a dit à ma mère : « Je ne veux pas vous perdre. On doit partir chez tes parents. » Nous sommes restés chez mes grands-parents pendant deux ans. En 2013, nous sommes partis en Jordanie avec toute ma famille. On a trouvé notre vie très difficile parce que les gens étaient très méchants avec les personnes syriennes. On n'avait pas le droit d'aller à l'école et on n'avait pas le droit de travailler.

Après quelques années, nous sommes venus ici au Canada. On a vu une grande différence entre la Jordanie et le Québec. Le premier jour que nous sommes arrivés, les gens de Drummondville nous ont accueillis gentiment. Ils nous ont aidés à trouver un appartement. On a eu la chance d'aller à l'école. On a trouvé une famille québécoise qui nous a aidés à connaître la ville de Drummondville. Maintenant, je suis contente d'être au Canada. J'ai oublié tout ce qui s'est passé dans mon pays. Je suis très heureuse d'être ici au Québec. J'aime beaucoup mes professeurs, mes amies, mon école et toute ma ville.

Hadil Ghanoum
Francisation

CFGA Sainte-Thérèse
(Drummondville),
CS des Chênes

Enseignante :
Catherine Lacroix,
Syndicat de
l'enseignement
de la région de
Drummondville

MA VIE, MON COMBAT

Il y a quelques années, Sarah, âgée de 20 ans, était une jeune femme délinquante. Malgré de nombreuses tentatives de ses proches pour lui montrer le droit chemin, aucun moyen n'était bon. Elle sombrait dans le déni, elle persistait à s'identifier comme le mouton noir de sa famille. Son estime d'elle-même était à son plus bas, elle se croyait bonne à rien. À 15 ans, Sarah consommait déjà de la drogue et fréquentait des gens malhonnêtes. Au plus profond d'elle-même, elle savait qu'elle consommait trop et qu'il y avait là un sérieux problème, mais elle avait fini par croire que cette vie lui était destinée et qu'elle ne pourrait jamais faire quelque chose de mieux dans sa vie. Comment sortir de ce cercle vicieux ? Bien ancrée dans ses problèmes, elle ne voulait pas voir les solutions. Ainsi, elle consommait de plus en plus, passait plusieurs journées voire des semaines sans dormir. Elle perdait du poids, ne mangeait pratiquement plus. La drogue avait pris le contrôle total de sa vie.

Un jour, elle fit la rencontre de Mathieu. Ils apprirent tous deux à se connaître. Grâce à cet homme, Sarah voyait son avenir de façon positive. À la demande de Mathieu, elle trouva la force de cesser de consommer. Tout avait changé favorablement dans sa vie et elle était follement amoureuse. Les deux tourtereaux filaient le parfait bonheur. Ils avaient une incroyable attirance l'un envers l'autre, ils ne pouvaient plus se quitter. Ils emménagèrent donc ensemble et c'est peu après que leur joie fut comblée en apprenant qu'ils seraient bientôt parents.

Quelques mois paisibles s'étaient écoulés lorsque l'annonce d'un terrible drame fit basculer leur bonheur : l'un des meilleurs amis de Mathieu, qu'il considérait comme son frère, avait perdu la vie dans un accident de la route. La tristesse de Mathieu était déchirante. Cependant, le lendemain du drame, une heureuse nouvelle les attendait : une petite fille serait là bientôt. Bien sûr, ils étaient éperdument contents, mais le tragique événement prenait toute la place dans leur esprit.

C'est à ce moment que tout bascula. Après de longues journées à essayer de remonter le moral de son tendre amour, Sarah le voyait sombrer, il se renfermait sur lui-même. Quelques semaines avaient passé et les problèmes se multipliaient. À la demande de Mathieu, Sarah quitta la maison pour quelques jours afin qu'il se retrouve seul pour faire le point sur ses problèmes. Pour le bien de son couple, qui avait pris un grand coup, elle accepta malgré les forts soupçons que l'amour de sa vie voyait une autre femme. Après son départ, les appels et les échanges entre eux étaient très peu satisfaisants. D'innombrables scénarios se dessinaient dans la tête de Sarah.

Après quelques jours, elle reçut un appel de Mathieu. Il avait l'air perdu, déboussolé. Il lui apprit qu'il ne savait plus ce qu'il voulait vraiment dans sa vie et qu'il était en grande décision. Le plus triste de cette histoire était que son bébé et elle-même étaient le cœur de cette décision... La douleur qu'elle ressentit à ce moment était épouvantable ! Elle réalisa qu'elle était en train de perdre l'amour de sa vie, le père de son enfant. Comment vivre sans lui ? Être seule pour mettre au monde son enfant... quelle pensée terrifiante ! Elle en était à environ six mois de grossesse.

C'est alors que Sarah prit la décision de retourner à la maison. Elle croyait que cette pénible situation n'était qu'un orage et que leurs problèmes se régleraient puisque Mathieu avait décidé de ne pas rompre leur relation. Malheureusement, tout allait de mal en pis. Leur relation était devenue malsaine : Mathieu consommait, était infidèle et ne lui accordait plus d'affection. Leur amour mourait jour après jour. Ils ne faisaient plus l'amour... ils faisaient maintenant chambre à part. Par contre, Sarah souhaitait profondément retrouver l'homme de qui elle était tombée amoureuse.

Le 19 novembre 2000, Sarah mit au monde sa petite fille, Élisabeth, son petit miracle. Elle croyait que ce petit être ramènerait son homme à la raison. Mais il n'en fut rien. Quelques semaines plus tard, soit le 24 décembre, Mathieu quitta Sarah pour une autre femme. Elle était anéantie. Elle dut alors retourner vivre chez ses parents qui l'hébergèrent plus d'un an et demi.

Jessie St-Amour
2^e cycle

Centre Notre-
Dame-du-Désert
(Maniwaki),
CS des Hauts-Bois-
de-l'Outaouais

Enseignante :
Sonya Carle, Syndicat
du personnel de
l'enseignement des
Hautes-Rivières

Pendant ce temps, la relation qui l'unissait à Mathieu était remplie de haine. Cela ne prit que quelque temps avant que ce dernier ne prenne plus ses responsabilités envers sa fille. Sarah devait maintenant élever seule leur petite Élisabeth et subvenir à leurs besoins. C'est ainsi que Sarah plongea dans une dépression, elle avait le sentiment d'avoir encore échoué. Elle s'en voulait de devoir dépendre de ses parents pour vivre une vie presque normale.

Un an passa et Sarah reconstruisait petit à petit les morceaux que Mathieu avait brisés. Elle décida de reprendre ses études, elle ne voulait plus vivre aux crochets de personne. Puis, un sentiment qu'elle n'avait jamais senti auparavant l'envahit : la volonté de réussir. Elle était prête à tout pour donner le meilleur d'elle-même pour sa petite Élisabeth adorée. Elle travailla dur, très dur, pour trouver en elle ce qu'elle cherchait depuis longtemps, mais qu'elle ne connaissait point : la persévérance et la confiance en elle. Qui avait dit un jour que la réussite ce n'était bon que pour les autres ? Aujourd'hui, elle repense à Sarah, l'adolescente rebelle de 15 ans, et c'est avec fierté qu'elle lui tend la main et l'invite à la suivre sur cette route où plus rien ni personne ne mettra fin à ses buts, à ses rêves. Voilà ce qu'une mère forte peut offrir de mieux à son enfant !

LA PEUR

En moi, il y a la Peur : exigeante, envahissante, terriblement puissante. Elle m'entrave comme le feraient des ronces, me lacérant la peau. Elle m'enserme puis desserre son étreinte, simplement pour mieux m'étouffer par la suite.

La Peur est patiente, sachant attendre le bon, ou plutôt, le pire moment pour agir. Elle sait frapper lorsque je ne m'y attends le moins. Elle aime bien s'amuser avec moi, comme un enfant qui aurait réussi à attirer l'attention d'un plus grand. Parce que la Peur, c'est exactement cela, un enfant

capricieux et égoïste. Le pire même que l'on puisse avoir. Mais même si la Peur est le plus turbulent des enfants, elle reste un enfant. Mon enfant. Inconsciemment, je m'en occupe et j'en prends soin. Ainsi, elle grandit et ne fait que s'imposer de plus en plus.

Comment me débarrasser de ce sentiment qui m'accompagne depuis tant d'années ? En suis-je seulement capable ? Cependant, la vraie question est : est-ce que je le veux vraiment ? Parfois, j'ai l'impression que la Peur est toute ma vie, que la raison de mon existence repose dans la douleur qu'elle m'impose.

Enlevez-moi ma raison de vivre et que me restera-t-il ?

Un être brisé, irréparable, ou bien une page vierge où l'avenir ne restera plus qu'à être écrit ? L'espoir pourrait n'être qu'un mensonge. La lumière qu'une illusion. J'aurais tout à gagner, mais aussi tout à perdre, et je préfère porter un lourd fardeau plutôt que d'être démunie. Cependant, c'est ma seule chance de parvenir à un bonheur durable, d'acquérir la force d'aller de l'avant. Pourtant, je ne peux faire ce pas. Si j'en suis incapable, c'est pour la plus simple et malheureuse des raisons...

J'ai peur.

(Trois ans plus tard)

En moi, il y a et aura toujours la Peur. Elle fait partie intégrale de moi, elle a façonné qui je suis. C'est l'encre avec laquelle j'ai écrit les pages de ma jeunesse, la compagne de mes nuits sans repos. Je voyais le monde à travers elle, comme des lunettes fumées assombrissant les couleurs, alors que je craignais la lumière du soleil.

Mais la Peur ne m'aveugle plus. La Peur ne m'étouffe plus. Maintenant, je respire.

Je peux la voir venir du coin de l'œil avant qu'elle ne m'atteigne, son souffle froid sur ma nuque ne me fait plus tressaillir. La Peur ne me surprend plus. Pourquoi le serais-je ? Je l'ai vu croître, je l'ai élevée, je la connais. Les recoins sombres où elle se cache me sont aujourd'hui si familiers, il suffisait seulement d'allumer une bougie.

Émy Laramée
2^e cycle

Centre L'Impact
(Rivière-Rouge),
CS Pierre-Neveu

Enseignante :
Céline Curtil, Syndicat
du personnel de
l'enseignement des
Hautes-Rivières

Ma vie, lentement, se fissurait, pourrissait. Et moi je m'asséchais, tout en ayant l'impression de me noyer. À un certain moment, je croyais bien que la mer avait perdu toutes ses eaux à force de larmes coulées. Je devais la laisser partir.

Car on oublie parfois qu'un enfant ne peut rester à jamais enfant, qu'à un stade de sa vie, il deviendra grand, assez grand pour qu'on puisse choisir de le laisser aller, et il nous faut le laisser aller. Parce que la Peur, c'est cela, un enfant devenu trop grand, un fardeau devenu trop lourd. Et j'ai appris qu'il vaut mieux être démunie, libre et vivante que de se laisser mourir écrasée par le doute. La vie n'est que possibilités. La mort, définitive.

J'ai jadis cru la mort comme étant la seule solution. Je ne ferai plus la même erreur.

La Peur ne me quittera jamais entièrement. Elle revient me voir une fois de temps en temps pour s'assurer que je ne l'ai pas complètement oubliée, en restant parfois plus longtemps que souhaitée. Toujours un peu plus présente chez moi que chez d'autres. Mais elle n'a plus de foyer ici, car ma tête est à moi, mes pensées m'appartiennent, je tiens les rênes de mon être et quoiqu'il advienne, je ne desserrerais plus ma prise.

UN HOMME FORMIDABLE !

Ce matin, quand je me suis réveillée, j'ai regardé mon livre « Hells.com » sur ma table de chevet et j'ai pensé à mon grand-père. Le sujet m'a portée à faire un lien avec ma vie en général, car comme dans ce livre, j'ai vu les gens qui m'entouraient et que j'aimais toucher le fond et faire une descente directe en enfer. Parfois j'ai eu l'impression d'y

être moi-même, cette impression que Dieu nous a abandonnés et que l'on n'arrivera jamais à se relever. C'est mon grand-père qui m'a appris à lire et à faire des liens avec ce que je lis et ce que je vis, il m'a aussi appris à remonter à la surface quand rien n'allait. Ça fait longtemps qu'il est décédé et il adorait lire. J'ai réalisé que mes passions, mes vices, mon écoute et mes dons, je les avais appris de lui. Cet homme me manque de plus en plus chaque jour, surtout dans les moments difficiles de ma vie.

Papi avait une passion pour les livres, les vieux films et la nature qu'il m'a transmise avec le temps. Se sortir de la réalité était la clef pour lui. Il avait le don de faire d'une journée sombre et nuageuse, une journée amusante et remplie de surprises. Si j'étais triste et perdue, la solution était simple pour lui, nous allions faire un pique-nique à bicyclette dans un parc et je lui disais ce qui n'allait pas. Souvent, il me racontait des anecdotes pour me remonter le moral. Ensuite, il me donnait un livre, car il disait que lire transportait dans un autre monde et que ça changeait les idées, ce qui n'était pas faux : après un chapitre j'oubliais tous mes soucis.

Malheureusement, ça ne fonctionnait qu'un bref instant, puisque l'autre partie du temps il buvait beaucoup pour fuir sa réalité, et quand il ne buvait pas un certain moment, plus rien n'avait d'importance à ses yeux. Aujourd'hui, je comprends d'où vient mon goût pour l'alcool, la nature, les livres et les films.

Avant, quand j'étais triste et malheureuse, il était là. Papi Yve était toujours là pour moi. Il ne m'a jamais laissée tomber. Chaque fois que j'avais besoin de lui, il accourait à mon secours à n'importe quelle heure et n'importe quand. Surtout, il avait toujours les bons mots pour me consoler. Quand je vivais des trucs qu'un enfant ne devrait pas vivre, il me disait : « Vis dans un monde où tout peut être magique Kim, ne laisse pas les grands choisir ta façon de voir les choses. » Son conseil était bon à cette époque, mais aujourd'hui la petite fille est devenue une femme. Que me dirait-il à présent ? Il dirait sans doute : « Reste positive face à la déception. » Ses conseils et son oreille attentive me manquent terriblement ! Je n'ai jamais eu de lien aussi fort avec personne d'autre. Avec le temps, j'ai réalisé que j'avais

Kim Larocque
Bourgeois
2^e cycle

Centre Le Moyné-
D'Iberville (Longueuil),
CS Marie-Victorin

Enseignante :
Joëlle McKay-Dubois,
Syndicat de Champlain

une oreille très attentive tout comme mon grand-père. Moi aussi, j'aime être à l'écoute des gens qui m'entourent et j'aime essayer de leur faire oublier leurs problèmes, même si ce n'est que pour un bref instant.

J'ai mal et je m'ennuie de ce monde imaginaire que papi m'apportait. J'essaie de me souvenir de ces moments, pour mettre un baume à mon cœur dévasté par ces années, car Dieu sait qu'elles ne m'ont pas épargnée. Quand je repense à mon grand-père, un sourire se dessine sur mes lèvres, surtout quand je me rappelle de ce qu'il me disait si je demandais : « Elle est où, mamie ? », mais que je savais déjà où elle était. Il me répondait en riant : « Elle est partie en Afrique-Équatoriale Française » ou « Dans le cul de la reine sur le bord de la mer », car il était plus que tanné de se faire poser la question. Je ne dirai jamais assez à quel point son sarcasme me manque ! Mais surtout, je ne dirai jamais assez à quel point cet homme me manque. Aujourd'hui, je peux dire que grâce à lui je suis devenue la femme que je suis et dont il serait très fier, j'en suis sûre. Jamais je ne l'oublierai et je le garderai comme modèle encore très longtemps.

TON DÉPART

Je vais me souvenir de ce jour-là toute ma vie. J'avais 22 ans. Quand je me suis levée le matin, je ne pensais pas avoir à faire face à cette épreuve aussi rapidement. Je faisais la routine avec les enfants et je suis allée les porter à la garderie quand j'ai reçu cet appel. Je lisais « numéro inconnu ». Je savais que les numéros de téléphone de mes parents et de ma sœur affichaient privé. J'ai répondu. C'était mon beau-père qui avait l'air troublé. Quand il m'a demandé de m'asseoir, je savais ce qu'il allait me dire. J'écoutais ses paroles en souhaitant au plus profond de mon être ne pas les entendre. Les larmes ont commencé à sortir sans que je ne puisse rien faire pour les retenir. Ce matin un peu plus difficile allait devenir celui dont je ne voulais plus me souvenir.

Quand j'ai raccroché, j'ai pris la direction de l'hôpital. En chemin, mon cœur débattait, ma tête tourbillonnait et mes mains tremblaient. Je le savais, mais je n'étais pas prête à ça. J'ai trouvé un stationnement et j'ai couru au septième étage de l'hôpital. Quand je suis arrivée dans le corridor faiblement éclairé, Alain m'attendait avec mon beau-frère et son frère. Tous me regardaient tristement. Il m'a pris dans ses bras et m'a demandé si j'étais prête à voir. Je ne voulais pas, mais il le fallait. Il a lâché son emprise et a fait un pas de côté pour me laisser entrer dans la chambre.

J'ai traversé le cadre de porte. J'ai poussé un peu le rideau pour voir ma sœur assise au fond de la pièce à côté du lit qui se situait entre la fenêtre et la porte. Ma mère se trouvait là, étendue sur le matelas. Les couvertures lui cachaient à peine les jambes et sa tête était tournée vers ma sœur. Ses yeux étaient fermés et sa bouche entrouverte laissait échapper un râlement à chacune de ses respirations. Le haut du lit était relevé en position semi-couchée. La sueur collait ses cheveux courts bruns sur son front au teint livide.

Je suis restée figée. Je pensais être prête au pire, depuis le temps que nous savions ce qui allait arriver, mais ce n'était pas le cas. Je suis allée prendre ma jumelle dans mes bras. Nous pleurons ensemble. Je me suis assise de l'autre côté pour prendre la main moite de ma maman. On me disait de lui parler, mais les mots n'arrivaient pas à sortir. Je lui ai simplement parlé dans ma tête. « Maman, je t'aime. Je sais que ç'a été difficile cette dernière année ensemble. Tu avais mal, mal physiquement, mais nous avions tout aussi mal. Notre douleur n'était pas comparable à ta maladie, mais l'impuissance de te voir souffrir tous les jours me rendait malade. J'aurais aimé que tu comprennes comme moi j'essayais de te comprendre, maman. Tu m'avais dit que tu allais continuer de te battre et que ce maudit démon n'allait pas gagner, mais aujourd'hui je suis à côté et je te regarde partir. Je ne sais pas si je vais avoir la force, maman. Donne-moi s'en, comme tu en avais auparavant. Aide-moi à surmonter mes problèmes, comme tu m'avais juré de toujours rester là pour m'aider à les affronter. Réveille-toi et dis-moi que tout ça n'est pas réel, que tu seras encore là demain matin quand je vais me lever. Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que tu me hais, dis-moi quelque chose, je t'en supplie. »

Marie-Josée Dubé
2^e cycle

CFGAsainte-Thérèse
(Drummondville),
CS des Chênes

Enseignante :
Chantale Boudreau,
Syndicat de
l'enseignement
de la région de
Drummondville

J'ai laissé la place à mon frère pour qu'il puisse lui aussi dire ce qu'il avait à lui dire. Je me suis installée près de la fenêtre avec ma sœur et nous avons veillé. Nos larmes coulaient à flots et les mouchoirs s'empilaient sur la table tout près.

Sa respiration empirait de minute en minute. Quand je suis retournée prendre sa main, je la sentais bouillante. J'avais simplement envie de lui crier de se réveiller, de se battre encore pour nous. Mais encore, la parole me manquait. L'infirmière est venue dans la chambre vers 11 h pour évaluer son état. Après son examen, elle est repartie vers son bureau dans le corridor. Quinze minutes ont passé et elle est revenue avec une seringue. Je lui ai laissé la place puisque le cathéter se trouvait de mon côté. Elle a dit à ma mère qu'elle lui donnait la dose de calmants prévue à l'heure inscrite dans le dossier. Son souffle s'est calmé. On l'a replacée correctement dans son lit, elle était enfin sereine. J'ai repris place à ses côtés et j'observais son visage. Je voyais toujours son thorax se soulever, mais il semblait manquer de force. Puis, plus rien. Son abdomen s'est abaissé et n'est plus remonté.

J'ai également cessé de respirer. Mon beau-père est entré avec une infirmière et m'a fait reculer. Je me suis écroulée au sol en haletant. Des rivières de larmes se déversaient de mes yeux tandis que je sentais la boule coincée dans ma gorge sortir en un long cri rauque et chargé de peine. Ça y était. Je tremblais de tous mes membres pendant que la tempête se déchaînait. J'ai retiré mes lunettes pour enfouir ma tête entre les genoux. La rage, le désespoir et la douleur me submergeaient. Chaque fibre de mon corps souhaitait que le temps s'arrête et que je n'aie plus à vivre ça.

En ce dernier jour de février, ma meilleure amie est partie. Celle à qui je disais tout ce que je ressentais. En un seul regard, elle pouvait deviner ce qui n'allait pas et savait trouver les mots justes. J'attendais ses phrases de réconfort et j'attends encore qu'elle me les dise. À chaque minute, à chaque seconde, je désire qu'elle me rappelle et qu'elle me dise combien elle m'aime, combien elle est fière. Je voudrais qu'elle voie mon cheminement et qu'elle voie que je suis restée debout, pour elle.

TCHOUTCHOU, LE PETIT TRAIN QUI EN PRENAIT TROP

Il était une fois, dans la vallée de Tchoutrainville, un petit train appelé Tchoutchou. Il venait tout juste de sortir de l'atelier de confection. Aujourd'hui, c'était sa première journée de travail et il était très excité. Tchoutchou se promenait sur les rails en faisant le paon.

– Comme je suis beau, regardez mes belles couleurs, dit-il.

Oh certes, Tchoutchou était magnifique avec ses wagons vert pomme et jaune banane qui n'avaient jamais servi. À cet instant, il s'engagea sur les rails pour se rendre à la gare des marchandises. Comme son moteur était tout neuf, il y arriva très rapidement.

– J'aime tellement rouler et voir les magnifiques paysages, c'est ce que j'aime le plus de mon travail ! pensa-t-il.

Tchoutchou était si pressé de partir de Tchoutrainville qu'il n'avait même pas suivi la formation essentielle pour réussir à bien remplir ses wagons. Pauvre lui, il ne savait pas quelles marchandises, quelle qualité et quelle quantité mettre dans ses wagons pour ne pas les endommager. Arrivé à la gare des marchandises, Tchoutchou ouvrit ses portes et guida les travailleurs à remplir ses wagons n'importe comment. Il remplissait et remplissait cela même s'il ne restait plus de place. De toute façon, Tchoutchou en trouvait toujours, et les plus grosses caisses étaient pour lui.

Une fois le remplissage terminé, Tchoutchou ferma ses portes et partit parcourir les gares de réception partout dans le pays de Tchoutrainville. Tchoutchou aimait sentir le vent sur sa cheminée lorsqu'il roulait. Il était vrai que les marchandises étaient très lourdes. Cependant, comme Tchoutchou était tout neuf, il avait beaucoup d'énergie et ne pensait pas que cela lui causerait des problèmes, même qu'il croyait que cela le rendrait plus fort.

Le temps passa, puis après quelques années de dur labeur à travailler comme un forcené, Tchoutchou se rendit compte à quel point son travail était épuisant. Fatigué, il avait du mal à terminer ses journées, car il manquait d'énergie. De plus, la carrosserie de ses wagons s'était tordue, ce qui le faisait souffrir. Ses roues étaient devenues fragiles à cause de tout le poids qu'il avait à supporter durant ses journées. Elles avaient du mal maintenant à tenir sur les rails.

– Comment ai-je fait pour en arriver à ce point ? J'ai du mal à faire cette activité que j'aime et qui me passionne tant, pleurnicha-t-il

– Je ne sais pas ce que je dois faire alors que mon moteur crie et hurle de douleur, pauvre de moi...

Le lendemain matin, lorsqu'il arriva avec beaucoup de retard à la gare des marchandises, le grand inspecteur remarqua à quel point il était en piteux état.

– Et bien mon pauvre ami, dans quel état tu t'es mis ! À force de trop remplir tes wagons, tu les as fait grossir. Tu as fait forcer ton moteur aussi, si tu continues comme cela, tu vas finir à la casse. Bon, il existe un spécialiste qui pourra sûrement t'aider. Tu devras te rendre à la gare de réparation, elle est située au nord de Tchoutrainville. Vas-y et bonne chance mon ami, lui conseilla l'inspecteur.

Tchoutchou partit tout de suite après avoir eu ses indications. Il dut rouler toute la nuit. Une fois arrivé, il attendit le chef réparateur. Dès son arrivée, le chef fit le tour de la petite locomotive pour en constater les dégâts.

– Comment as-tu fait pour te mettre dans cet état lamentable ? s'emporta-t-il.

– J'ai trop rempli mes wagons, je n'ai pas appris à faire autrement. Je ne peux plus rien faire sans avoir mal ou être épuisé, lui répondit honteusement Tchoutchou.

– Cela sera difficile, mais je peux t'aider, si toi aussi tu fais des efforts. Tu vas devoir suivre une formation spéciale pour apprendre à bien remplir tes wagons avec de meilleures marchandises. De plus, tu ne pourras plus jamais transporter autant de caisses que les autres trains. Si tu ne suis pas mes conseils, alors personne ne pourra plus rien pour toi, dit le chef avec fermeté.

C'est à ce moment que Tchoutchou réalisa la gravité de ce qu'il s'était infligé durant toutes ces années. Puis, à quel point il avait manqué de jugement. Il prit alors la décision d'améliorer sa vie. Il ne voulait pas finir au cimetière des trains.

– J'accepte de me faire réparer et je vais faire tous les efforts que vous exigerez pour pouvoir un jour recommencer à fendre l'air avec ma cheminée, affirma-t-il au chef réparateur.

Quelques jours après, il termina sa formation avec mention. Tchoutchou entra dans le garage adjacent à la gare des réparations. Après lui avoir expliqué l'intervention, le chef ralentit le moteur de la locomotive, ce qui eut pour effet de l'endormir. Par la suite, il sortit ses outils et commença son dur travail. Il frappa, il vissa et colla même quelques morceaux. Ainsi, il le répara du mieux qu'il put. Lorsqu'il eut terminé, il remit le moteur à plein régime et Tchoutchou se réveilla. Son moteur ronronnait comme un neuf, celui-ci ne grinçait même plus. Par contre, son réveil fut un peu rude.

– J'ai mal partout ! Même si mes roues semblent parfaitement alignées, j'ai l'impression qu'elles ne le sont pas, se plaignit le train fraîchement réparé.

– C'est normal, donne-toi tu temps pour récupérer, tu verras dans quelques jours, tu te sentiras beaucoup mieux. Mais surtout, ne reprends pas tes vieilles habitudes, sinon ton moteur ne tiendra plus le coup. Je veux que tu reviennes me voir chaque année pour une révision, afin que je puisse vérifier que tout se passe bien pour toi, exigea le réparateur.

Caroline Larouche
2^e cycle

CFG de la Jonquière
(Jonquière), CS de la
Jonquière

Enseignante :
Isabelle Coulombe,
Syndicat
de l'enseignement
de la Jonquière

Il avait bien raison, car après plusieurs jours, Tchoutchou se sentait vraiment mieux. La carrosserie de ses wagons était à nouveau droite, belle et brillante.

Pour finir, la petite locomotive suivit tous les bons conseils qu'il avait appris et n'eut jamais plus de problèmes. Tchoutchou était désormais un train heureux et vécut le reste de sa vie en filant sur les rails aux quatre coins de Tchoutrainville.

Morale : Il faut apprendre à se préoccuper de sa santé. Nourrir son corps comme il se doit si l'on veut vivre longtemps.

L'ADULTE À L'ÉCOLE

En septembre 2007, je commençais une autre page de ma vie. Je rentrais dans un monde très différent de ce que je connaissais au secteur jeunes. J'ouvrais la porte des adultes. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais je savais que ça me changerait. Après avoir fait des tests de classement, j'aboutis dans plusieurs matières, comme le français, les mathématiques, l'anglais, l'histoire, l'informatique et les TENS.

Pour commencer cette belle aventure, je fonçais à pieds joints dans le français et les mathématiques. Ces derniers avançaient comme une formule 1, mais le français avançait comme une calèche dans le Vieux-Québec. Mais, on tenait le cap malgré la différence. Plus l'année s'étirait, plus je tapais des scores en mathématiques. Puis, l'an 2007-2008 finissait avec des maths de secondaire 4 complétées. Le français continuait sa promenade sur le pavé uni du Château Frontenac.

Après avoir eu un été très occupé, je recommençais une autre année dans cette belle école avec de nouveaux défis. Mon français se promenait toujours dans le Vieux-Québec, puis je plongeai dans l'océan de l'anglais avec l'aide d'un gros requin comme enseignant qui ne se gênait pas de manger le succès de ces sirènes motivées.

Après quelques mois, je finis mon plongeon dans l'océan de l'anglais. Puis, je continuai mon aventure sur le bateau de Mathusalem avec un capitaine très sympathique qui avait soif de l'histoire préhistorique. Ainsi, nous visitons l'Amérique du Nord avec ambition et détermination, à la recherche de l'histoire de nos ancêtres et des Premières Nations, et la découverte du Québec.

Après avoir accosté le navire dans notre capitale nationale, je repris la route sur les plaines d'Abraham dans mon carrosse magique pour poursuivre notre belle matière francophone avec persévérance et acharnement pour arriver sur la Citadelle.

Rendue à la Citadelle, je rangeai mon carrosse magique avec espoir de reprendre la route et j'apprivoisai le monde moderne informatisé en même temps que d'embarquer dans l'armée scolaire, avec Sergent Choquette. Au moment où je débutais mon camp de recrues, Sergent Choquette a expliqué sévèrement et brièvement tout ce que le programme contenait, de la marche militaire à l'exercice physique. Le tout était pour me rendre un soldat TENS à la fin de ce camp. Ceci dit, Sergent Choquette m'a organisé un entraînement infailible et rempli de parcours exigeants : je commençai avec une marche rapide économique, je traversai une toile trouée en forme de chiffres, je rampai sous un pont de bois sur la terre dans la nature, j'escaladai un mur de pierre avec des roches en lettres de l'alphabet en me faisant crier des règles de grammaire par Sergent Choquette. Je sautai et courrai sur le dessus de gros cylindres remplis de textes écrits, que je devais lire, car à la fin de cet exercice, une série de questions était au rendez-vous, récitées par Sergent Choquette. Je nageai dans une rivière sur un territoire anglophone en Ontario et je finis

**Stéphanie
Corriveau-Yvon**
2^e cycle

Centre La Relance
(Saint-Jean-sur-
Richelieu), CS des
Hautes-Rivières

Enseignante :
Catherine
Laniel-Mailloux,
Syndicat de
l'enseignement
du Haut-Richelieu

avec une parade militaire dans la rue de l'humanité en récitant le courage, le dévouement et l'honneur en plein cœur de Montréal. Quand le camp tira à sa fin, je graduai et reçus un beau diplôme de soldat TENS.

Après avoir conduit une formule 1, m'être promenée en calèche, avoir sauté dans l'océan, embarqué sur le navire de Mathusalem, survolé le monde des ordinateurs et embarqué dans un camp de recrues, je peux me féliciter pour ce que j'ai accompli et continuer le beau travail que j'ai entamé.

IMPRESSION

Marquis Imprimeur Inc.

TIRAGE

5 000 exemplaires

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-89061-134-4

FSE, CSQ, 2018

The FSC logo consists of the letters 'FSC' in a white, bold, sans-serif font, centered within a solid magenta rectangular background.

Antidote



Des outils avancés pour une écriture inspirée

En français ou en anglais, Antidote est l'arsenal complet du parfait rédacteur. Que vous rédigez un récit, un conte ou un roman, accédez en un clic aux ouvrages de référence parmi les plus riches et les plus utiles jamais produits. Avec son correcteur performant, ses riches dictionnaires et ses guides linguistiques détaillés, Antidote est l'outil indispensable pour quiconque souhaite écrire de « belles histoires ».

Pour Windows, macOS et Linux. Dictionnaires et guides aussi offerts sur iPhone et iPad. Pour les compatibilités et la revue de presse, consultez

www.antidote.info



Druide